WILLY ENGLIST
GENÈVE

GE Bibliothèque publique et universitaire
1061167021
A
Za 550/3

Zs 550/3

LÉON TOLSTOÏ

# RÉSURRECTION

(Première partie)

MERMOD

LIBRAIRIE H. ROBERT
GENÈVE

# RÉSURRECTION

LÉON TOLSTOÏ

# RÉSURRECTION

*Traduit du russe par*
*E. Halpérine-Kaminsky*

(Première partie)

MERMOD

Zs 550/3

44/365

Alors, Pierre, s'étant approché, lui dit : « Seigneur, combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il m'aura offensé ? Sera-ce jusqu'à sept fois ? »
Jésus lui répondit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois. »

Saint Matthieu XVIII : 21, 22.

« Et pourquoi regardes-tu une paille qui est dans l'œil de ton frère, tandis que tu ne vois pas une poutre qui est dans ton œil ? »

Saint Matthieu VII : 3.

« Que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle. »

Saint Jean VIII : 7.

« Le disciple n'est point au-dessus de son maître ; mais tout disciple accompli sera comme son maître. »

Saint Luc VI : 40.

# I

En vain les hommes, entassés par centaines de milliers sur une étroite étendue, cherchaient-ils à mutiler la terre sur laquelle ils se pressaient ; en vain la couvraient-ils de pierres, afin que rien n'y pût germer ; en vain grattaient-ils chaque brin d'herbe, enfumaient-ils l'air avec le charbon et le pétrole ; en vain taillaient-ils les arbres, chassaient-ils les animaux et les oiseaux : — le printemps était le printemps, même dans la ville. Le soleil

chauffait, l'herbe poussait et verdissait partout où on ne l'arrachait pas, aussi bien sur les pelouses des jardins qu'entre les pavés ; les bouleaux, les peupliers, les merisiers déployaient leurs feuilles luisantes et parfumées ; les tilleuls gonflaient leurs bourgeons prêts à percer ; les choucas, les moineaux, les pigeons travaillaient joyeusement à leurs nids et les mouches, réchauffées par le soleil, bourdonnaient sur les murs. Tout était rayonnant : et les plantes, et les oiseaux, et les insectes, et les enfants. Seuls, les hommes — les adultes — continuaient à se tourmenter et à se tendre mutuellement des pièges. Ils considéraient que ce n'était pas cette matinée de printemps, cette beauté divine du monde créé pour le bonheur de tous les êtres vivants, beauté les prédisposant à la paix, à l'union et à l'amour, qui était sacrée et importante ; l'important pour eux était d'imaginer quantité de moyens pour devenir maîtres les uns des autres.

C'est ainsi que, dans le bureau de la prison d'un chef-lieu de gouvernement, on considérait comme sacré et important, non pas le fait que le printemps réjouissait et ravissait tous les hommes et tous les animaux, mais celui d'avoir reçu la

veille une feuille timbrée et numérotée contenant l'ordre de conduire ce même jour, 28 avril, à neuf heures du matin, au Palais de justice, trois détenus : deux femmes et un homme. L'une de ces femmes, présumée la plus coupable, devait être conduite séparément. Et voici que, conformément à cet avis, le 28 avril, à huit heures du matin, le surveillant chef entra dans le corridor sombre et infect de la division des femmes. Il était suivi de la surveillante, femme aux traits fatigués, à la chevelure grise, vêtue d'une camisole dont les manches étaient ornées de galons, et la ceinture liserée de bleu.

— C'est Maslova que vous venez chercher ? demanda-t-elle en s'approchant avec le gardien de l'une des cellules donnant sur le corridor.

Le surveillant, avec un bruit de ferraille, fit jouer la serrure et ouvrit la porte, par laquelle s'échappa un air plus nauséabond encore que celui du couloir.

— Maslova ! au Tribunal ! cria-t-il.

Puis il referma la porte et attendit.

Même dans la cour de la prison, l'air qui arrivait des champs était frais et vivifiant. Mais, dans ce corridor, l'atmosphère se maintenait accablante et malsaine, tout infectée de fiente, de pourriture et de

goudron ; ce qui rendait, dès son entrée, tout nouvel arrivant morne et triste. La surveillante le ressentit également, tout habituée qu'elle fût à cet air empesté. A peine entrée dans le corridor, elle éprouva comme une fatigue et une envie de dormir.

Dans la cellule commune des prisonniers, on entendait des voix et le bruit de pas produit par des pieds nus.

— Allons !... plus vite !... Presse-toi, Maslova, te dis-je ! cria le surveillant chef par l'entre-bâillement de la porte.

Deux minutes après, apparut une jeune femme, petite, forte de poitrine, vêtue d'un sarrau de drap gris passé sur une camisole et une jupe blanches.

D'un pas assuré, elle s'approcha du surveillant et s'arrêta à ses côtés. Elle portait des bas de toile et des chaussures de prison en gros drap ; sa tête était couverte d'un fichu blanc, qui laissait coquettement échapper les boucles d'une abondante chevelure noire. Son visage avait cette pâleur particulière qui suit une longue claustration et rappelle la teinte des germes des pommes de terre éclos dans la cave. La même pâleur avait envahi également ses mains petites et larges, et son cou plein émergeant du grand col du sarrau. Et dans cette matité du visage se détachaient

des yeux noirs, brillants et vifs, dont un louchait légèrement.

La jeune femme se tenait droite, avançant son ample poitrine. En arrivant dans le corridor, elle redressa la tête, regarda droit dans le visage du surveillant et s'arrêta, dans une attitude qui disait qu'elle était prête à faire tout ce qu'on lui commanderait. La porte de la cellule allait être refermée quand apparut le visage pâle, ridé et sévère, d'une vieille femme qui se mit à parler à Maslova. Mais le surveillant repoussa avec le battant de la porte la tête de la prisonnière, qui disparut. Un rire de femme retentit à l'intérieur. Maslova sourit également et s'approcha du judas grillé. De l'autre côté, la vieille femme lui cria d'une voix enrouée :

— Fais surtout attention de ne rien dire de trop ! Répète toujours la même chose, et puis c'est tout !

— Bah ! dit Maslova en secouant la tête. Quoi qu'il m'arrive, rien ne saurait être pire que ce qui est. C'est tout un.

— Bien sûr que c'est tout un et non tout deux, dit le surveillant en chef, certain d'avoir fait un jeu de mots réussi. Allons, en route !

L'œil de la vieille, collé derrière le judas de la porte, disparut et Maslova suivit le

gardien à petits pas précipités. Ils descendirent le large escalier de pierre, passèrent devant les cellules des hommes, encore plus empestées et plus bruyantes que celles des femmes, et, sous les regards des habitants des cellules, ils arrivèrent ainsi au bureau de la prison où deux soldats, le fusil au bras, les attendaient. Le greffier, qui s'y trouvait, donna à l'un des soldats une feuille tout imprégnée de l'odeur du tabac et dit, en désignant la détenue :

— Reçois.

Le soldat, un paysan de Nijnii-Novgorod, au visage labouré par la petite vérole, mit le papier dans le revers de sa manche, sourit et cligna malicieusement des yeux à son camarade, un Tchouvache aux larges pommettes proéminentes. Les soldats et la prisonnière sortirent du bureau, puis franchirent la grande grille de la prison.

Le groupe marcha par la ville au milieu de la chaussée. Les cochers, les boutiquiers, les cuisinières, les ouvriers, les employés s'arrêtaient, examinant avec curiosité la prisonnière. Quelques-uns secouaient la tête et pensaient : « Voilà où mène une mauvaise conduite, qui heureusement ne ressemble pas à la nôtre. » Les enfants regardaient avec épouvante cette « criminelle », rassurés cependant à la vue des

soldats qui la mettaient dans l'impossibilité de nuire. Un paysan, qui venait de boire du thé à l'auberge et vendait du charbon, s'approcha d'elle, fit le signe de la croix et lui remit un kopeck. La jeune femme rougit, baissa la tête et murmura quelques paroles.

Sentant des regards fixés sur elle, elle observait sans tourner la tête ceux qui la dévisageaient au passage, amusée de se voir l'objet de tant d'attention. Elle jouissait aussi de la douceur de l'air printanier, au sortir de l'atmosphère malsaine de la prison.

Mais, déshabituée de la marche, elle peinait, avec ses chaussons de drap, sur les pierres, et s'efforçait de ne pas trop appuyer sur le sol. Passant devant une boutique de marchand de farine, au seuil de laquelle picoraient quelques pigeons, la prisonnière faillit mettre le pied sur l'un d'eux. Celui-ci s'envola et, dans un battement d'ailes, frôla presque l'oreille de Maslova. Elle sourit ; puis, au souvenir de sa situation, elle poussa un profond soupir.

## II

L'histoire de l'accusée Maslova était des plus banales.

Maslova était l'enfant naturelle d'une gardeuse de bétail dans la propriété de deux vieilles demoiselles. Cette femme, non mariée, mettait au monde un enfant chaque année. Comme cela arrive ordinairement, les pauvres petits, aussitôt nés, étaient baptisés, puis ne tardaient pas à mourir. La mère, en effet, ne voulait pas nourrir ces enfants venus sans qu'elle les demandât, dont elle n'avait pas besoin et qui l'empêchaient de travailler.

Au nombre de cinq déjà, ils s'en étaient allés ainsi. Le sixième, né d'un tzigane de passage, était une petite fille et son sort eût été le même si le hasard n'avait amené l'une des deux vieilles demoiselles à entrer dans la vacherie pour faire des remontrances au sujet d'une certaine crème qui sentait la vache. Elle y trouva la nouvelle accouchée étendue par terre, ayant auprès

d'elle un superbe enfant qui ne demandait qu'à vivre. La vieille demoiselle reprocha aux servantes, outre la crème, d'avoir laissé dans l'étable une femme accouchée. Puis, elle se préparait à sortir quand, apercevant l'enfant, elle se radoucit et exprima même le désir d'en être la marraine. Elle fit donc baptiser la fillette et, ayant pitié de sa filleule, elle fit donner à la mère du lait et un peu d'argent. C'est ainsi que l'enfant put vivre.

Celle-ci avait trois ans quand sa mère tomba malade et mourut. Et comme sa grand'mère, la gardeuse de bétail, ne savait que faire d'elle, les deux vieilles dames l'accueillirent dans leur maison. Avec ses grands yeux noirs, c'était une fillette extraordinairement vive et gracieuse ; les deux dames s'amusaient à la voir.

La plus jeune d'entre elles, et aussi la plus indulgente, s'appelait Sophia Ivanovna : c'était la marraine de l'enfant. L'aînée, Maria Ivanovna, était bien plus encline à la sévérité. Sophia Ivanovna parait l'enfant, lui enseignait la lecture, rêvait d'en faire une fille adoptive. Maria Ivanovna, au contraire, prétendait en faire une servante, une accorte femme de chambre. Partant de ce principe, elle se montrait exigeante, donnait des ordres à

la fillette et, dans ses accès de mauvaise humeur, allait jusqu'à la battre. De ces deux influences parallèles, lorsque l'enfant grandit, il résulta qu'elle se trouva être à demi une femme de chambre et à demi une demoiselle. Aussi, on lui donnait un nom correspondant à cette situation intermédiaire : en effet, on ne la dénommait ni Katka, ni Kategnka, mais bien Katucha [1]. Elle cousait, rangeait les chambres, nettoyait l'icone à la craie, servait le café et faisait de petites lessives. De temps en temps, les demoiselles l'accueillaient dans leur compagnie et elle leur faisait la lecture.

Plusieurs fois on l'avait demandée en mariage, mais toujours elle avait refusé : gâtée au contact de l'existence douce des maîtres, elle comprenait combien il lui serait difficile de vivre avec un homme de labeur.

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, elle avait vécu de cette manière. A cette époque était arrivé chez les vieilles demoiselles leur neveu, alors étudiant, riche prince au surplus ; et Katucha l'avait aimé, sans

---

[1] Trois diminutifs du nom de Catherine, le premier pour exprimer la dédaigneuse familiarité, le deuxième la tendresse, le troisième l'infériorité sociale de la personne à qui il est appliqué avec une nuance de bienveillance.

oser l'avouer ni à lui, ni à elle-même. Trois ans après, le jeune homme, en route pour la guerre contre les Turcs, s'arrêta pendant quatre jours chez ses tantes. Mais, avant son départ, il séduisit Katucha ; au dernier instant, il lui glissa rapidement un billet de cent roubles et partit. Cinq mois après, la jeune fille ne pouvait plus douter qu'elle était enceinte.

A partir de ce moment, tout lui pesa et sa seule pensée était de trouver le moyen de conjurer la honte dont elle était menacée ; elle servait les vieilles demoiselles, mais à regret et négligemment : c'était plus fort qu'elle. Elle devenait insolente à leur égard et s'en repentait après. Finalement, elle demanda elle-même à partir et personne ne s'y opposa.

Après qu'elle eut quitté ses protectrices, elle entra comme femme de chambre chez un stanovoï[1] ; mais le stanovoï, un homme de plus de cinquante ans, s'empressa de lui faire la cour ; de sorte qu'elle ne put rester chez lui plus de trois mois. Comme un jour il s'était montré plus entreprenant encore, elle l'avait traité d'imbécile et de vieux diable, et il l'avait congédiée pour son impertinence. Elle ne pouvait plus

[1] Commissaire de police rurale.

songer à chercher une autre place, car elle approchait du terme de sa grossesse. Alors elle entra en pension chez une veuve qui tenait un cabaret et était en même temps sage-femme. L'accouchement se passa sans qu'elle eût trop à souffrir. Mais la matrone, ayant dû se rendre au village auprès d'une paysanne malade, en rapporta la fièvre puerpérale à Katucha. L'enfant de celle-ci tomba également malade. On dut l'envoyer dans un asile et la femme qui l'y conduisit l'y vit mourir en sa présence.

Pour toute richesse, Katucha était en possession de cent vingt-sept roubles : vingt-sept gagnés par elle et cent roubles qui lui avaient été remis par son séducteur. Mais, au sortir de chez la matrone, il ne lui en restait plus que six. L'argent lui fondait dans les doigts, soit pour elle, soit surtout pour les autres : elle le donnait à qui le voulait. Ses deux mois de pension chez la sage-femme lui avaient coûté quarante roubles ; vingt-cinq avaient été prélevés pour envoyer l'enfant à l'asile ; puis, sous forme d'emprunt et prétextant l'achat d'une vache, la matrone lui avait encore soutiré quarante roubles ; il restait vingt roubles d'écart : Katucha les avait dépensés sans savoir comment, en acquisitions inutiles ou en cadeaux ; ainsi, quand elle

fut guérie, elle n'avait plus d'argent et se trouvait dans l'obligation de chercher une place. Elle en accepta une chez un garde forestier, qui était marié. Mais, de même que le stanovoï, celui-ci se mit, dès le premier jour, à la poursuivre de ses assiduités. Il répugnait à la jeune servante, et elle essayait de se garder de ses tentatives. Mais son maître la surpassait en expérience et en ruse et, justement parce qu'il était le maître, il pouvait lui donner les ordres qui convenaient à son bon plaisir ; ayant donc guetté la minute propice, il réussit à la posséder. Cependant, sa femme n'ayant pas tardé à le savoir, surprit un jour son mari dans une chambre, en tête à tête avec Katucha, et frappa cette dernière au visage. Une lutte s'en étant ensuivie, ce fut un prétexte pour renvoyer la servante sans lui payer ses gages.

Alors, Katucha se rendit à la ville, auprès d'une tante qui avait pour mari un relieur. Celui-ci s'était trouvé autrefois dans une bonne situation, mais ses clients l'avaient quitté ; il s'était adonné à l'ivrognerie et dépensait au cabaret tout l'argent qu'il pouvait se procurer.

Les maigres bénéfices d'un petit fonds de blanchisseuse exploité par la tante permettaient à celle-ci de pourvoir à la

nourriture de ses enfants et à l'entretien de son ivrogne de mari. Elle offrit à Katucha de lui apprendre son métier. Mais l'existence des ouvrières employées chez sa tante sembla à la jeune femme si pénible que la vue seule la fit hésiter et qu'elle préféra recourir à un bureau de placement et y demander un emploi de servante. En effet, elle en trouva un, chez une dame veuve, qui vivait avec ses deux fils, encore au collège. L'aîné était un élève de la sixième année aux moustaches naissantes, et la jolie servante n'était pas depuis une semaine dans la maison qu'il négligeait ses études pour lui faire la cour. Mais la mère s'en prit à elle et la congédia. Il ne se présentait pas d'autre place.

Cependant Katucha fit un jour, au bureau de placement, la rencontre d'une dame dont les mains charnues étaient surchargées de bagues et de bracelets. Mise au courant de la situation de la jeune femme, la dame lui donna son adresse et l'invita à la venir voir, ce que fit Katucha. Elle reçut de la dame le plus affable accueil, fut régalée de gâteaux et de vin sucré et retenue jusqu'au soir, non sans que, dans l'intervalle, une femme de chambre, porteuse d'un billet, eût été dépêchée au dehors. Le soir venu, un

homme de haute taille, à la barbe et aux longs cheveux gris, pénétra dans la chambre, et, les yeux brillants, les lèvres souriantes, vint s'asseoir auprès de Katucha et se mit à l'examiner et à plaisanter avec elle. Un moment, il fut appelé par la dame dans la pièce voisine et quelques mots parvinrent à l'oreille de Katucha : « Toute fraîche, elle vient droit de la campagne. » Ensuite, la dame la fit venir elle-même et lui dit que ce vieux monsieur était un écrivain, ayant beaucoup d'argent : il dépendait d'elle de savoir lui plaire et, dans ce cas, il lui en donnerait beaucoup. Elle lui plut en effet, et l'écrivain lui donna vingt-cinq roubles en promettant de revenir la voir souvent. Katucha eut vite fait de dépenser l'argent, en ayant employé une partie à payer la pension qu'elle devait à sa tante et le reste à s'acheter une robe, un chapeau et des rubans. Après quelques jours, elle reçut de l'écrivain avis d'un nouveau rendez-vous ; et, comme la première fois, il lui donna vingt-cinq roubles, en l'engageant à s'installer dans une chambre garnie.

L'écrivain lui ayant loué un appartement, elle y fit la connaissance d'un commis de boutique, joyeux garçon, qui demeurait dans une chambre donnant sur

la même cour. S'étant éprise de lui, elle fut quittée par l'écrivain, à qui elle avait raconté le fait ; et le commis ne tarda pas à la quitter de même, bien qu'il lui eût promis le mariage. Elle trouvait agréable de vivre seule ainsi en chambre garnie et se proposait de continuer ; mais elle fut informée que cela ne lui était pas permis : pour en obtenir l'autorisation, si elle voulait vivre de cette façon, il lui fallait prendre au bureau de police un billet jaune et se soumettre à l'examen médical. Katucha revint de nouveau chez sa tante et, quand celle-ci vit qu'elle était vêtue d'une robe à la mode, d'un beau chapeau et d'un manteau, elle la reçut avec respect et n'osa plus lui renouveler sa proposition de la prendre dans son atelier ; à ses yeux, elle était élevée maintenant à un rang supérieur dans la société. Au reste, Maslova elle-même ne pouvait plus songer à devenir blanchisseuse. Provisoirement, elle pouvait bien consentir encore à séjourner chez sa tante ; mais à sa pitié se mêlait un peu de mépris quand elle considérait la vie de travaux forcés menée dans l'atelier par les blanchisseuses, pâles et maigres pour la plupart, quelques-unes déjà rongées par la tuberculose, épuisées par le frottage et le repassage et soumises à

trente degrés de chaleur, avec la fenêtre ouverte l'hiver et l'été. Maslova était alors dans un dénuement complet et dans l'impossibilité de trouver un seul protecteur. C'est à cette époque qu'une entremetteuse, chargée de racoler des filles pour les maisons de tolérance, se trouva sur son chemin.

Depuis longtemps déjà, Maslova avait contracté l'habitude de fumer ; en outre, elle s'était entraînée à boire, surtout vers la fin de sa liaison avec le commis. L'eau-de-vie l'attirait ; d'abord parce qu'elle la trouvait agréable au goût, mais bien plus encore parce qu'elle lui permettait d'oublier toutes les misères du passé et lui donnait un aplomb, une supériorité qu'elle n'avait pas autrement ; au contraire, à jeun, elle éprouvait de l'ennui et un sentiment de honte. Avant toute chose, l'entremetteuse commença donc par l'inviter à un repas où elle la grisa ; après quoi, elle lui offrit de la faire entrer dans la plus belle et la meilleure maison de la ville, en lui faisant ressortir tous les avantages et tous les privilèges de l'existence qui l'y attendait. Maslova avait donc le choix : d'un côté, l'humiliation d'être servante et probablement l'objet des poursuites des hommes, avec la seule perspective d'une

prostitution clandestine et sans profit ; de l'autre, une situation assurée et tranquille, une prostitution ouverte, très lucrative, sous la protection de la loi. Elle se décida donc pour le second parti, qui lui donnait de plus l'illusion d'une vengeance contre le prince qui l'avait séduite, contre le commis et tous les hommes à qui elle avait lieu d'en vouloir. Néanmoins, il y avait pour la décider une tentation plus puissante : c'était la promesse faite par l'entremetteuse qu'elle aurait la liberté de se choisir toutes les robes qui lui plairaient : en velours, en faille, en soie, et des robes de bal découvrant les épaules et les bras. Maslova se considéra déjà, par la pensée, habillée d'une robe de soie, de couleur jaune clair, décolletée et agrémentée de revers de velours noir ; alors, elle ne put y tenir et signa son engagement. Aussitôt un fiacre fut demandé et la racoleuse conduisit Maslova dans une maison connue et bien cotée de toute la ville : la maison de Mme Kitaïeva.

Cette journée marqua pour Maslova le début d'une existence qui consiste à violer sans répit les lois divines et humaines, cette vie à laquelle sont actuellement condamnées des centaines de milliers de femmes, non pas seulement avec l'autorisation du

pouvoir légal, soucieux du bien-être de ses administrés, mais sous sa protection effective : vie de dégradation, monstrueuse, ayant pour conséquence, neuf fois sur dix, la décrépitude et la mort prématurée, succédant à d'horribles souffrances.

C'est, le matin, puis pendant la majeure partie du jour, un sommeil pesant, après les orgies nocturnes. Vers trois ou quatre heures, un réveil exténué, entre des draps maculés de souillures ; des absorptions, par gorgées, de café et d'eau de seltz ; puis, en chemise, en peignoir, en camisole, des flâneries à travers les chambres en jetant de temps en temps des regards vers la rue, par la fenêtre aux rideaux tirés ; puis, molles, les femmes se querellent ; il faut se laver, se maquiller le visage, se comprimer jusqu'à l'étouffement le corps dans un corset, choisir un nouveau costume et se chicaner pour cela avec la patronne, étudier devant la glace des poses suggestives, s'enduire les joues de fard et se peindre les cils avec du khôl, absorber des mets gras et sirupeux, endosser une robe de soie sous laquelle le corps est à demi nu, descendre dans un salon où les ornements étincellent aux lumières et, enfin, recevoir les clients : musique, danses, bonbons, vin, tabac. Après cela, le commerce charnel avec des

hommes jeunes ou mûrs, des adolescents et des vieux qui croulent ; des célibataires et des époux ; des marchands, des commis, des Arméniens, des Juifs, des Tatars ; des riches et des pauvres ; des hommes sains et des malades ; des ivrognes et des sobres ; des brutes et des mondains ; des soldats, des fonctionnaires, des étudiants, des collégiens ; avec des gens de toutes les classes, de tous les âges, de tous les tempéraments. Des hurlements, des moqueries et des rires, et de la musique, et du tabac et du vin, et encore du vin et du tabac, et encore de la musique, et ainsi du crépuscule au petit jour. Et seulement le matin venu, la délivrance et le sommeil lourd. Et tous les jours ainsi, du commencement à la fin de la semaine. Puis, au bout de chaque semaine, la visite imposée par la loi, dans le bureau de la police. Les médecins, les fonctionnaires présents se montrent un jour graves et rudes ; un autre jour, leur distraction est d'humilier la pudeur naturelle qui devrait protéger les créatures humaines aussi bien que les bêtes. C'est l'inspection des femmes, renvoyées avec licence de continuer, pendant toute la semaine qui va suivre, les crimes de lèse-humanité commis avec leurs complices la semaine d'avant. Et ainsi chaque

jour, l'été comme l'hiver, les jours ouvrables comme les jours de fête.

Pendant sept ans, Maslova vécut de cette vie. Avec l'intervalle d'un séjour dans un hospice, elle changea deux fois de maison. Elle avait vingt-six ans, quand se produisit l'événement pour lequel on l'avait arrêtée et qui l'amenait, prisonnière préventive déjà depuis six mois, devant la Cour d'assises.

## III

Au moment même où Maslova, fatiguée par une longue marche, s'approchait avec ses gardes des bâtiments du Tribunal, le neveu de ses anciennes maîtresses, le prince Dmitri Ivanovitch Nekhludov, son séducteur de jadis, était encore couché sur un mol matelas de duvet, dans son grand lit à ressorts. Vêtu d'une chemise de nuit en toile de Hollande, avec un devant finement plissé, il fumait une cigarette, et, les yeux dans le vague, réfléchissait à ce qu'il avait fait la veille et à ce qu'il aurait à faire ce jour-là.

Il se souvint que, la veille, il avait passé la soirée chez les Kortchaguine. C'étaient des gens très riches, très honorés et, de l'avis commun, il devait épouser leur fille. A ce souvenir, il soupira ; puis il jeta sa cigarette et allongea le bras pour en prendre une autre dans un étui d'argent. Mais brusquement il se ravisa et prit le courage de soulever son corps alourdi, pour jeter

hors du lit ses pieds blancs et lisses et les chausser de pantoufles. Il recouvrit ensuite ses larges épaules d'un peignoir de soie et, d'un pas pesant, mais vif, il quitta sa chambre à coucher pour passer à côté, dans un cabinet de toilette tout imprégné d'une odeur d'élixirs, d'eau de Cologne et de parfums. En plusieurs endroits ses dents étaient plombées : il commença par les brosser avec soin, avec une poudre particulière, et ensuite il les rinça avec une eau parfumée ; puis, avec un savon odorant, il se lava les mains dans un lavabo de marbre et prit grand souci de nettoyer et de polir ses ongles qu'il gardait très longs. Ceci terminé, il ouvrit au grand large le robinet du lavabo, s'ablutionna le visage, les oreilles et le cou. Dans une troisième pièce, où il passa ensuite, était installé un appareil à douches, dont il actionna le jet d'eau froide, afin de rafraîchir son corps musculeux et blanc, déjà alourdi de graisse. Il s'essuya avec un drap éponge, mit du linge bien repassé, chaussa ses bottines brillantes comme des miroirs, s'assit devant la glace et, se servant d'un double jeu de brosses, il peigna d'abord les boucles de sa courte barbe noire, puis ses cheveux, déjà clairsemés sur le sommet du crâne.

Pour sa toilette, il n'employait jamais rien : linge, vêtements, chaussures, cravates et épingles, boutons de manchettes, qui ne fût à la fois de première qualité, simple et peu voyant, mais solide et cher.

Ayant pris, parmi une dizaine de cravates et autant d'épingles, celles qui lui tombèrent sous la main (cela l'eût amusé jadis, mais ne lui disait plus rien aujourd'hui), Nekhludov mit le vêtement qu'il trouva brossé et préparé sur une chaise et, bien qu'incomplètement rafraîchi, mais propre et parfumé, il entra dans la longue salle à manger, dont le parquet avait été frotté la veille par trois moujiks. Cette salle à manger était meublée d'un énorme buffet de chêne et d'une table à rallonges, également en chêne, aux pieds sculptés en forme de pattes de lion, largement écartés, et qui donnaient à ce meuble un aspect imposant. La table était recouverte d'une nappe fine, bien empesée, avec de grands nœuds aux quatre coins, sur laquelle étaient posés une cafetière d'argent, remplie d'odorant café, un sucrier d'argent, un pot à crème, et des petits pains frais, ainsi que des biscuits dans une corbeille. Le courrier du matin avait été placé près du couvert : des lettres, des journaux, une livraison de la *Revue des*

*Deux Mondes.* Comme Nekhludov allait décacheter les lettres, la porte qui donnait accès au corridor s'ouvrit pour livrer passage à une grosse femme âgée, vêtue de noir et coiffée d'un fichu de dentelles. C'était Agrafena Pétrovna, femme de chambre de la défunte princesse, la mère de Nekhludov, celle-ci morte récemment dans la même maison. La femme de chambre de la mère remplissait maintenant auprès du fils les fonctions d'intendante.

Pendant une période de dix années, Agrafena Pétrovna avait fait, avec la mère de Nekhludov, des séjours prolongés à l'étranger ; et cela lui avait donné le maintien et les allures d'une dame. Elle était depuis son bas âge dans la maison des Nekhludov et avait ainsi connu Dmitri Ivanovitch quand il était seulement « Mitegnka ».

— Bonjour, Dmitri Ivanovitch ! dit-elle.

— Bonjour, Agrafena Pétrovna ! Quoi de nouveau ? demanda Nekhludov.

— C'est une lettre de la princesse, répondit-elle. Je ne sais si elle est de madame ou de mademoiselle. La femme de chambre des Kortchaguine l'a apportée il y a assez longtemps déjà et elle attend chez moi.

Et, en tendant la missive, Agrafena Pétrovna eut un sourire significatif.

Nekhludov prit la lettre et répondit :

— C'est bien, dans un instant.

Mais en même temps il avait vu le sourire d'Agrafena Pétrovna et s'était rembruni, en raison même de la signification de ce sourire : évidemment Agrafena Pétrovna n'ignorait pas que la lettre émanait de la jeune princesse Kortchaguine, avec qui, probablement, son maître allait se marier. Et cette supposition était désagréable à Nekhludov.

— Alors, dit Agrafena Pétrovna, je vais prévenir la femme de chambre d'attendre encore.

Auparavant, elle remit à la place qui lui était assignée une brosse de table qu'on avait dérangée et quitta la chambre.

Nekhludov décacheta l'enveloppe parfumée remise par Agrafena Pétrovna ; la lettre qu'il ouvrit était tracée sur un papier gris et épais, d'une écriture lâche, aux lettres pointues. Et il lut :

Ayant, de mon propre gré, assumé la charge d'être votre aide-mémoire, je vous rappelle que vous devez aujourd'hui, 28 avril, faire partie du jury à la Cour d'assises et, par conséquent, qu'il ne vous sera pas du tout possible de nous accompagner, avec Kolossov, pour visiter la galerie des tableaux,

suivant la promesse faite par vous hier, avec votre manque de réflexion habituel ; à moins que vous ne soyez disposé à payer à la Cour d'assises les trois cents roubles d'amende que vous vous refusez pour votre cheval. J'ai songé à cela hier, aussitôt après votre départ. Pensez-y de votre côté.

PRINCESSE M. KORTCHAGUINE.

L'autre page portait :

Maman vous fait dire que votre couvert vous attendra jusqu'à la nuit. Venez absolument, à quelque heure que ce soit.

M. K.

Nekhludov, les sourcils froncés, vit dans ce billet une nouvelle tentative de la princesse dans la campagne qu'elle menait depuis tantôt deux mois, en vue de l'enserrer dans des liens de moins en moins faciles à rompre. Pour diverses raisons, indépendantes de cet état d'esprit qui fait hésiter, au seuil du mariage, les hommes d'âge mûr accoutumés au célibat, et d'ailleurs médiocrement amoureux, il ne songeait guère à se déclarer en ce moment, même s'il eût été décidé à ce mariage. Le motif qui l'en empêchait n'avait absolument rien à voir avec la séduction et l'abandon, dix ans auparavant, de Katucha ; ceci, il l'avait totalement oublié et n'avait

pas à y trouver un obstacle à son mariage. Ce motif était donc tout autre et consistait dans des relations entretenues avec une femme mariée et que celle-ci ne voulait point considérer comme rompues, bien que lui-même se fût décidé récemment à les rompre.

Nekhludov était très timide avec les femmes, et cette timidité même avait incité précisément la dame dont il s'agit à le plier à son joug. Elle était mariée à un maréchal de la noblesse du district dans lequel Nekhludov participait aux élections. Celui-ci s'était senti entraîné peu à peu dans une liaison qui, chaque jour, devenait plus enveloppante et, en même temps, plus pénible. Au début, il n'avait pu résister à la séduction ; mais, par la suite, il se reconnaissait coupable envers sa maîtresse, sans pour cela se résoudre à briser les liens existants, contre sa volonté à elle. Voilà pourquoi Nekhludov croyait ne pas pouvoir faire sa déclaration à Mlle Kortchaguine, quand bien même il l'eût voulu.

Justement, il y avait dans le courrier du prince une lettre du mari de sa maîtresse. En reconnaissant l'écriture et le cachet, il rougit et se sentit fouetté par un rappel d'énergie, comme il arrive à l'approche

d'un danger. Mais, la lettre ouverte, il reprit son calme. Le maréchal de la noblesse du district où se trouvaient les principaux domaines de Nekhludov, écrivant au prince, l'informait qu'une session extraordinaire du conseil général devait s'ouvrir fin mai et le priait de venir y assister sans faute, afin de lui « donner un coup d'épaule » ; on devait, en effet, y délibérer sur deux questions de haute importance : celle des écoles et celle des chemins vicinaux, destinées toutes deux à soulever, de la part des réactionnaires, une violente opposition.

Ce maréchal de la noblesse, lui-même libéral, luttait, avec l'appui de quelques autres libéraux de même nuance, contre la réaction qui s'était produite sous Alexandre III ; tout entier à cette tâche, il ne trouvait plus le temps de s'apercevoir qu'il était trompé par sa femme.

Nekhludov, à ce propos, repassa dans sa mémoire les angoisses qui, plusieurs fois déjà, l'avaient assailli : comme par exemple ce jour où il avait cru tout découvert, et le duel qu'il croyait devenu inévitable avec ce mari, bien qu'il se proposât lui-même de tirer en l'air ; puis, une scène terrible avec sa maîtresse : celle-ci, dans un accès de désespoir, courant pour se noyer

dans l'étang du parc, et comment il l'avait cherchée.

Et il songea : « Je ne puis y aller en ce moment, ni rien faire tant que je n'aurai pas reçu sa réponse. » En effet, huit jours plus tôt, il avait écrit à la dame une lettre catégorique, dans laquelle il reconnaissait sa faute et se déclarait prêt à tout pour la racheter, mais insistait à la fin sur la nécessité, dans son intérêt à elle-même, de rompre à jamais leur liaison. Et la réponse à cette lettre ne venait pas ; ce qui, cependant, était pour lui d'un bon augure. Si, en effet, elle avait été résolue à ne pas rompre, elle eût répondu depuis longtemps ; bien mieux, elle fût accourue elle-même, comme elle l'avait déjà fait d'autres fois. Nekhludov avait appris qu'un certain officier lui faisait la cour et, tout en éprouvant une souffrance provoquée par la jalousie, il se réjouissait cependant à l'espoir d'être délivré d'un mensonge qui lui pesait.

Dans son courrier, Nekhludov trouva une seconde lettre qui lui venait de l'intendant principal de ses biens. Celui-ci insistait pour que le prince se rendît dans son domaine, afin d'y voir confirmer les droits successoraux qu'il tenait de sa mère, et pour décider en même temps du mode de gérance qu'il importait d'appliquer

désormais à ses biens. La question se posait sous deux faces : devait-on continuer à gérer ces biens comme on le faisait du vivant de la princesse ? Ou bien, suivant les conseils donnés jadis par l'intendant à la princesse, et renouvelés au jeune prince, ne convenait-il pas mieux d'augmenter l'inventaire et de cultiver directement les terres qu'on avait louées aux paysans ? Dans ce dernier cas, le rendement de l'exploitation devait être supérieur. L'intendant s'excusait, en outre, du léger retard apporté dans l'envoi au prince d'une somme de trois mille roubles de revenu, laquelle lui serait expédiée par le prochain courrier. La faute en était aux paysans, si peu consciencieux dans l'exécution de leurs paiements que l'intendant avait eu toutes les peines du monde à faire rentrer cet argent et qu'il avait même fallu, vis-à-vis de quelques-uns, recourir à la force. Cette missive fut à Nekhludov à la fois agréable et désagréable. Il lui plaisait de se voir à la tête d'une fortune plus considérable que par le passé ; mais il se rappelait, d'autre part, qu'au temps de sa première jeunesse, partisan enthousiaste des théories sociologistes de Spencer, et étant lui-même *grand* propriétaire foncier, il avait été, à la lecture du *Social*

*Statics*, frappé de sa situation et de ce fait que l'équité n'admet pas la propriété foncière individuelle. Avec la franchise et la décision de la jeunesse, non seulement il avait dit *alors* que la terre ne peut être l'objet d'une propriété privée ; non seulement il avait écrit à l'Université une étude sur ce sujet ; mais encore il avait distribué réellement aux moujiks la parcelle de terrain que son père lui avait laissée, ne voulant pas ainsi posséder cette terre, à l'encontre de ses convictions. Aujourd'hui qu'il avait hérité de sa mère de grandes propriétés, il devait : ou bien renoncer à sa terre, comme il l'avait fait dix ans auparavant pour les deux cents déciatines [1] de la terre de son père ; ou bien, considérer comme erronées ses anciennes théories sur cette question.

Le premier de ces deux partis était inacceptable en fait, le revenu de ses propriétés constituant ses seuls moyens d'existence. Il ne se sentait pas le courage de reprendre du service ; et l'accoutumance à une vie oisive et luxueuse n'était pas chose à laquelle il pût songer à renoncer : sacrifice qui, sans doute d'ailleurs, eût été inutile, Nekhludov ne se sentant plus

[1] Une déciatine vaut un hectare environ.

ni la forte conviction, ni l'amour-propre et le désir d'étonner qu'il avait eus dans sa jeunesse. Quant au second parti, consistant à oublier l'argumentation serrée et nette prouvant l'illégitimité de la possession individuelle de la terre, argumentation qu'il avait puisée dans le *Social Statics* de Spencer et dont il avait plus tard trouvé la brillante confirmation dans les œuvres d'Henry George, ce dernier parti, il ne pouvait pas l'adopter non plus.

Et c'est pourquoi la lettre de son intendant lui était désagréable.

## IV

Ayant achevé de prendre son café, Nekhludov passa dans son cabinet pour s'assurer, d'après la lettre d'avis officielle, de l'heure à laquelle il devait se présenter au Palais de justice et répondre à la princesse. Pour se rendre à ce cabinet, il traversa son atelier où, sur un chevalet, se dressait un tableau commencé, tandis que des études variées étaient appendues aux murs. Il travaillait depuis deux ans à ce tableau sans parvenir à l'achever ; en le voyant, ainsi que toutes ces études et l'atelier entier, il éprouva avec plus d'intensité encore que jusqu'alors le sentiment de son impuissance à progresser dans la peinture et fut convaincu qu'il manquait de talent. A la vérité, cette sensation pouvait provenir d'une délicatesse exagérée de son goût artistique ; cette constatation lui fut quand même désagréable.

Sept ans auparavant, il avait quitté l'armée parce qu'il s'était découvert un

talent de peintre et, du haut de sa carrière artistique, il avait considéré avec dédain toutes les autres occupations. Aujourd'hui, il s'apercevait qu'il n'en avait plus le droit. Aussi, le souvenir de ses tentatives d'artiste lui était-il de même désagréable. Il était donc dans un état d'esprit plutôt mélancolique quand il pénétra dans son immense cabinet de travail, aussi orné et commode que possible.

Il s'approcha d'un vaste bureau pourvu de tiroirs étiquetés et ouvrit celui qui portait l'indication : *Urgent*, où il trouva immédiatement l'avis cherché. Ce dernier l'informait qu'il eût à se trouver à onze heures au Palais de justice. Nekhludov s'assit et commença sa lettre en remerciant la princesse de son invitation et en lui disant qu'il tâcherait de venir pour le dîner. Mais il déchira le billet qu'il venait d'écrire, le trouvant trop intime. Il en écrivit un second, le trouva trop froid, presque impoli, et le déchira également. Il sonna : un laquais, homme âgé, de mine grave, menton rasé et favoris, portant un tablier de calicot gris, se présenta dans la chambre.

— Faites venir un fiacre, s'il vous plaît.

— A vos ordres.

— Et dites à l'envoyée des Kortchaguine que c'est bien, que je remercie, que je ferai mon possible pour venir.

— A vos ordres.

Nekhludov songea : « Cela n'est pas absolument convenable, mais je ne puis arriver à écrire ! Au reste, je la verrai aujourd'hui. »

Sur ce, il s'habilla et vint sur le perron. Là, une élégante voiture l'attendait déjà, celle qu'il prenait d'habitude, avec des roues caoutchoutées.

— Hier soir, lui dit le cocher en tournant à demi son cou hâlé et puissant, gainé dans le col blanc de sa chemise, je suis arrivé chez le prince Kortchaguine comme vous veniez de sortir. Le portier m'a dit : « Il vient de partir. »

Nekhludov pensa : « Il n'est pas jusqu'aux cochers qui soient instruits de mes relations avec les Kortchaguine ! » Et de nouveau il envisagea la question d'épouser ou non la jeune princesse. Et, comme dans la plupart des questions qui se posaient devant lui en ce moment, il ne parvenait toujours pas à trancher celle-ci dans un sens plutôt que dans l'autre.

Le mariage, au point de vue général, se présentait avec deux arguments favorables. D'abord, outre le calme du foyer

domestique, c'était la possibilité d'une existence honnête, obviant aux inconvénients d'une vie sexuelle irrégulière ; d'autre part, point important, Nekhludov avait l'espoir de donner, par une famille et des enfants, un sens à sa vie, maintenant sans objet. Par contre, réfractaire au mariage en général, il y avait chez lui ce genre de crainte professé par les célibataires d'un certain âge, touchant la perte de leur liberté et aussi la peur irraisonnée qu'inspire toujours le mystère de la nature féminine.

Favorable dans le cas particulier du mariage avec Missy (ainsi que cela a lieu dans toutes les familles de la haute société, Missy était le surnom porté, dans l'intimité, par la jeune princesse Kortchaguine : son vrai prénom était Marie), l'argument péremptoire se basait sur l'excellente famille à laquelle appartenait la jeune fille et aussi sur ce que, partout, dans ses toilettes, sa manière de parler, de marcher, de rire, elle se différenciait du commun des femmes, non par une vertu particulière, mais par sa « distinction ». Il tenait cette qualité en haute estime et ne trouvait pas d'autre mot pour la définir. Deuxième argument : la jeune princesse l'appréciait mieux que qui que ce fût, et

conséquemment, selon lui, elle le comprenait mieux ; or, de ce fait qu'elle le comprenait et par suite reconnaissait ses brillantes qualités, Nekhludov en concluait qu'elle était intelligente et de jugement sûr. Mais cela n'empêchait pas qu'il y eût, contre le mariage avec Missy en particulier, des arguments aussi solides : tout d'abord, il n'était pas impossible que Nekhludov rencontrât une jeune fille ayant plus de qualités encore que Missy et qui, par suite, serait plus digne de lui ; en second lieu, étant donné ses vingt-sept ans, elle avait sans doute aimé d'autres hommes, et Nekhludov trouvait dans cette pensée le sujet de se tourmenter. Si, dans le passé, elle avait aimé quelqu'un qui n'était pas lui, c'était une chose inadmissible pour sa vanité. En toute logique, comment eût-il pu exiger d'elle le pressentiment qu'un jour elle le rencontrerait dans la vie ? Et pourtant, il considérait comme une offense qu'elle eût pu aimer un autre homme avant lui.

Ainsi, les arguments adverses étaient de force égale ; et Nekhludov, riant de lui-même, se comparait sans peine à l'âne de Buridan. Mais il lui fallait bien se résigner à faire comme l'âne, puisqu'il ne savait quel parti prendre.

« Au reste, songea-t-il, avant de pouvoir prendre aucun engagement, il me faudrait avoir reçu la réponse de la femme du maréchal de la noblesse et qu'il ne fût plus question de cette affaire. »

Il lui fut agréable d'être ainsi forcé d'ajourner sa décision.

Et, pendant que sa voiture roulait silencieusement sur l'asphalte, dans la cour du Palais de justice, il se dit encore : « Je penserai à tout cela plus tard. Il importe pour moi maintenant de remplir un devoir social, en y apportant le même soin qu'à tout ce que je fais. Ces séances, au demeurant, sont souvent fort intéressantes. »

Et, passant devant le portier, il entra dans le vestibule du Tribunal.

## V

Quand Nekhludov entra au Palais de justice, les corridors offraient déjà une grande animation.

Des gardiens couraient, porteurs de paperasses ; les huissiers, les avocats, les avoués se promenaient de long en large ; les demandeurs, les prévenus libres se collaient humblement aux murs, ou attendaient, assis sur les bancs.

— Le Tribunal ? demanda Nekhludov à un gardien.

— Quel tribunal ? Est-ce la Chambre civile ou la Chambre criminelle ?

— Je suis juré.

— Alors, c'est la Chambre criminelle. Il fallait donc le dire tout de suite ! Prenez à droite, puis à gauche : deuxième porte.

Nekhludov suivit ces indications.

Devant la porte désignée, deux hommes étaient debout, conversant. L'un d'eux, un gros marchand, s'était sans doute préparé à sa tâche en buvant et en mangeant

copieusement, car il semblait être dans une disposition d'esprit des plus joyeuses ; le second était un commis d'origine juive. Tous deux s'entretenaient du cours des laines ; Nekhludov s'approcha et leur demanda si c'était bien là le lieu de réunion des jurés.

— Ici, monsieur, c'est parfaitement ici. Un juré aussi, sans doute, un de nos collègues ? ajouta le brave marchand avec un sourire et un joyeux clignement d'œil.

— Eh bien ! nous allons opérer de compagnie ! reprit-il dès que Nekhludov eut répondu d'une façon affirmative. Et il ajouta : Baklachov, de la deuxième guilde ![1] en tendant sa large main au prince. Et à qui ai-je le plaisir de parler ?

Nekhludov se nomma et passa dans la salle du jury.

Dans cette petite salle, une dizaine d'hommes de toutes conditions étaient réunis. Ils venaient d'arriver et les uns s'étaient assis, tandis que les autres marchaient de long en large. Ils s'examinaient mutuellement et liaient connaissance. On y voyait un colonel en retraite, vêtu de son uniforme ; d'autres jurés étaient en redingote, en jaquette ; un seul avait un justaucorps de moujik. Parmi eux, il en

[1] Les négociants russes sont de première ou de deuxième guilde, ou classe, suivant l'importance de la patente payée.

était un certain nombre qui avaient dû abandonner leurs affaires pour accomplir leurs devoirs de jurés et s'en plaignaient bien haut ; ce qui, d'ailleurs, n'empêchait pas de lire sur leurs visages leur satisfaction mêlée d'orgueil et la conscience qu'ils avaient de remplir un grand devoir social.

Après un premier examen, des groupes s'étaient formés, sans liaison plus complète. On parlait du temps, du printemps précoce, des affaires inscrites au rôle. Beaucoup, parmi les jurés, montraient un grand empressement à faire connaissance avec le prince Nekhludov dont la présence, au milieu de leur assemblée, constituait évidemment à leurs yeux un honneur exceptionnel. Et Nekhludov, comme il lui arrivait toujours en de pareilles circonstances, trouvait cela naturel et légitime. Si on lui eût demandé quelle raison il pourrait bien invoquer de sa supériorité sur le commun des hommes, il eût été fort empêché de répondre : sa vie pendant ces derniers temps surtout n'avait rien eu de bien méritoire. A vrai dire, il savait parler couramment anglais, français et allemand ; son linge, ses vêtements, ses cravates et ses boutons de manchettes venaient toujours de chez les premiers fournisseurs ; mais, même à ses propres yeux, ce ne pouvait être là la

preuve évidente d'une supériorité marquée. Et pourtant, il avait profondément conscience de cette supériorité ; il considérait tous les hommages reçus comme chose due, et il eût tenu pour un affront de ne les point recevoir. Justement un affront de ce genre l'attendait dans la salle des jurés. Parmi ceux-ci se trouvait un certain Peter Guerassimovitch — jamais Nekhludov n'avait su son nom de famille et s'en souciait peu — qu'il connaissait parce que cet homme avait été autrefois précepteur des enfants de sa sœur. Depuis, il avait terminé ses études et il était actuellement professeur au lycée. Nekhludov l'avait toujours trouvé insupportable, en raison de sa familiarité, de son rire suffisant et surtout de sa « vulgarité », suivant le mot employé par la sœur de Nekhludov.

— Ah ! le sort vous a désigné aussi ? dit-il à celui-ci en s'avançant vers lui avec un rire épais. Et vous ne vous êtes pas fait dispenser ?

— Je n'ai jamais pensé à obtenir une dispense, répliqua sèchement Nekhludov.

— Ah !... C'est là vraiment un beau trait de courage civique ! Mais vous allez voir comme vous souffrirez de la faim, sans plus de possibilité de dormir ! reprit le professeur en accentuant son rire.

« Voilà, songea Nekhludov, un fils de pope qui va me tutoyer bientôt. » Et il donna à son visage une expression aussi morne que s'il venait d'apprendre la mort de tous ses parents ; après quoi il tourna le dos à Peter Guerassimovitch et s'en fut vers un groupe formé autour d'un personnage de haute taille, rasé, des plus représentatifs, et qui pérorait avec animation. Ce personnage racontait un procès qu'on jugeait actuellement à la Chambre civile, et il en parlait comme s'il eût connu le tréfonds de l'affaire, désignant par leurs prénoms juges et avocats. Il s'évertuait particulièrement à démontrer la direction merveilleuse imprimée aux débats par un avocat fameux, si bien que la partie adverse, une vieille dame, perdrait sa cause à coup sûr, tout en ayant cent fois raison.

— Un avocat de génie !... s'écria-t-il.

On l'écoutait avec respect et d'aucuns jurés, essayant de placer un mot, étaient vite interrompus, lui seul ayant la prétention de savoir ce qu'il en était.

Bien qu'arrivé en retard au Palais de justice, Nekhludov dut se résigner cependant à une attente prolongée dans la salle du jury. On attendait, pour ouvrir la séance, l'arrivée d'un des membres du Tribunal.

## VI

Le président de la Cour d'assises était, lui, arrivé de très bonne heure au Palais. C'était un homme grand et gros, portant de longs favoris grisonnants. Tout marié qu'il fût, il menait une vie fort dissipée et sa femme agissait de même : leur principe était de ne se point gêner l'un l'autre. Or, ce matin-là même, le président avait reçu d'une gouvernante suisse, qui jadis avait demeuré chez lui, un billet l'avisant qu'elle passait par la ville, en se rendant à Pétersbourg, et qu'elle l'attendrait à l'Hôtel d'Italie, entre trois et six heures. On comprendra sa hâte à vouloir commencer la séance du jour et surtout à désirer la terminer de façon à rejoindre à six heures la rousse Clara Vassilievna, avec qui, l'été précédent, il avait ébauché un roman.

Aussitôt entré dans son cabinet, il mit le verrou à la porte, prit deux haltères dans un tiroir de son armoire et exécuta vingt

mouvements en haut, en bas, en avant, en arrière et de côté ; ceci fait, par trois fois, il ploya les genoux avec souplesse, en élevant les haltères au-dessus de sa tête.

« L'hydrothérapie, la gymnastique, rien ne vaut cela pour donner du ressort », songeait-il tout en pinçant les biceps proéminents de son bras droit avec sa main gauche, à laquelle brillait un anneau d'or. De plus, il se disposait à faire le moulinet — il se préparait toujours aux longues séances par ce double exercice — quand la porte remua sous la poussée d'une main qui tentait de l'ouvrir. En toute hâte, le président fit disparaître ses haltères et ouvrit la porte.

— Excusez-moi ! murmura-t-il.

L'un des juges du tribunal, petit homme aux épaules anguleuses, au visage triste, portant des lunettes d'or, entra dans la chambre.

— Matveï Nikititch est encore en retard ? dit le juge d'un air mécontent.

— Mais oui, fit le président en revêtant son uniforme. Il est toujours en retard.

— C'est inouï, ce sans-gêne, dit l'autre qui s'assit et prit une cigarette.

Ce juge était, lui, d'une scrupuleuse exactitude ; il avait eu, dans la matinée,

avec sa femme, une scène fort désagréable, pour la raison qu'elle avait dépensé trop rapidement l'argent qu'il lui avait remis pour le mois. Il lui avait refusé une avance qu'elle lui demandait et la scène en était résultée. La femme avait alors déclaré qu'elle supprimerait le dîner et qu'ainsi il n'eût pas à compter dîner chez lui. Il était parti là-dessus et, sachant sa femme capable de tout, il redoutait qu'elle mît sa menace à exécution. « C'est bien la peine de vivre d'une façon honnête et irréprochable ! », songeait-il en considérant le gros président, gonflé de santé et de bonne humeur qui, les coudes écartés, lissait de ses belles mains blanches les poils fournis et soyeux de ses grands favoris et les étalait ensuite des deux côtés de son col galonné. « Il est toujours joyeux et satisfait, celui-là ! Moi, par contre, je n'ai que des ennuis ! »

A ce moment, le greffier vint apporter au président des pièces demandées par celui-ci.

Le président alluma aussi une cigarette :

— Je vous remercie, dit-il. Eh bien ! par quelle affaire allons-nous commencer ?

— Mais, par l'empoisonnement, répondit le greffier avec un semblant d'indifférence.

— Allons, soit, va pour l'empoisonnement ! repartit le président, calculant que cette affaire assez simple serait finie vers quatre heures et qu'ainsi il pourrait s'en aller.

— Matveï Nikititch n'est pas encore là ? dit-il.

— Pas encore.

— Et Brevé ?

— Il est là.

— Dites-lui, si vous le rencontrez, que nous commençons par l'empoisonnement.

Brevé était, à cette saison des assises, le substitut désigné pour soutenir l'accusation.

Effectivement, le greffier, en sortant, le croisa dans le corridor. La tête en avant, l'uniforme dégrafé, son portefeuille sous l'aisselle, le substitut marchait à grands pas, courant presque, faisant sonner ses talons et gesticulant du bras.

— Mikhaïl Pétrovitch demande si vous êtes prêt ? lui dit le greffier.

— C'est évident. Je suis toujours prêt. Par quoi commence-t-on ?

— L'empoisonnement.

— Parfait ! répondit le substitut.

En réalité, c'était moins parfait qu'il voulait bien le dire : une partie de sa nuit s'était passée à jouer aux cartes, au

café, avec quelques jeunes gens ; puis reconduite d'un camarade et libations nombreuses ; on avait joué jusqu'à deux heures du matin, après quoi on était allé voir des femmes, justement dans la maison où, six mois plus tôt, vivait Maslova. Ainsi le jeune substitut n'avait même pas eu le temps de jeter un coup d'œil sur le dossier de cette affaire d'empoisonnement qu'on allait juger. Le greffier ne l'ignorait pas ; c'est justement pourquoi il avait soufflé au président de commencer par cette affaire, dont le substitut n'avait pas étudié le premier mot. Le greffier était un libéral, voire même un radical. Brevé, par contre, était conservateur, orthodoxe zélé, en bon fonctionnaire allemand exerçant en Russie. Outre qu'il ne l'aimait pas et enviait sa place, le greffier avait donc encore contre lui une antipathie personnelle.

— Et l'affaire des *Skoptsy* ?[1] demanda le greffier.

— C'est impossible en l'absence de témoins, répliqua le substitut. Je l'ai déclaré et le confirmerai au Tribunal.

— Qu'est-ce que cela fait ?

---

[1] Secte religieuse dont les adeptes font vœu de chasteté et, comme garantie préventive, se font castrer.

— Impossible ! réitéra Brevé.

Et il courut à son cabinet en agitant le bras.

Ce n'était point tant l'absence de quelques témoins insignifiants qui le poussait à faire ajourner cette affaire des *Skoptsy*, mais parce que, jugée dans une grande ville et par des jurés appartenant en majeure partie aux classes instruites, elle se terminerait sans doute par un acquittement. D'accord avec le président, il préférait que cette cause fût déférée aux assises d'un chef-lieu de district ; il y aurait ainsi plus de chances d'obtenir une condamnation d'un jury presque exclusivement composé de paysans.

Cependant, l'animation augmentait dans le corridor. La foule était surtout massée devant la salle du tribunal civil, où se jugeait l'affaire dont avait parlé, au milieu des jurés, le personnage représentatif, amateur de procès « intéressants ».

Pendant une interruption, on avait vu sortir de la salle cette vieille dame que le « génial avocat » avait su déposséder de tout son bien, au profit d'un homme d'affaires qui n'y avait pas le moindre droit ; ceci était connu des juges et mieux encore du demandeur et de son avocat. Mais les arguments de ce dernier étaient

si péremptoires qu'il était impossible de ne pas dépouiller la vieille dame de ses biens pour les donner à l'homme d'affaires. La plaignante était une forte femme, serrée dans une robe neuve, avec de grandes fleurs à son chapeau. En sortant dans le corridor, elle s'arrêta, agita ses grasses et courtes mains, en répétant à son avocat : « Que va-t-on donc faire ? Je vous en supplie ! Dites-moi ce qu'il en est ? » L'avocat regardait les fleurs du chapeau, n'écoutait pas et réfléchissait, l'esprit ailleurs.

Derrière la vieille dame, était sorti de la salle d'audience l'avocat fameux qui avait su s'arranger de façon que la femme aux fleurs fût si bien spoliée, tandis que l'homme d'affaires, dont il avait reçu lui-même dix mille roubles, en avait obtenu plus de cent mille. Il passa rapidement, l'air satisfait, faisant bomber son plastron luisant dans la large échancrure de son gilet. Tous les yeux se tournèrent vers lui et, devant ces regards, tout son extérieur semblait dire : « De grâce ! messieurs, ces témoignages d'admiration sont de trop ! » Puis il s'éloigna d'un pas rapide.

## VII

Matveï Nikititch, le juge attendu, arriva enfin.

Aussitôt après, l'huissier, petit homme maigre, au cou long, à la démarche inégale, entra dans la salle du jury. Brave homme, d'ailleurs, qui avait fait ses études à l'Université ; mais il était renvoyé de toutes les places qu'il occupait, car il buvait. Il obtint l'emploi d'huissier trois mois auparavant, grâce à la recommandation d'une comtesse qui voulait du bien à sa femme ; et lui se réjouissait, comme d'une chose extraordinaire, de s'y être maintenu jusque-là.

— Eh bien ! messieurs, tout le monde est-il là ? demanda-t-il en mettant son binocle pour regarder les jurés.

— Mais oui, il me semble ! répondit le joyeux marchand.

— Nous allons vérifier, dit l'huissier.

Suivant une liste tirée de sa poche, il appela les noms en regardant les jurés

au fur et à mesure, soit à travers son binocle, soit par-dessus.

— Le conseiller d'Etat I. M. Nikiforov ?

— Me voilà ! répondit le personnage représentatif qui connaissait si à fond les procès.

— Le colonel en retraite Ivan Semenovitch Ivànov ?

— Voici ! répondit l'homme en uniforme.

— Le marchand de la deuxième guilde Peter Baklachov ?

— Présent ! s'écria le marchand jovial, en promenant son sourire épanoui sur toute la société. Nous sommes prêt.

— Le lieutenant de la garde, prince Dmitri Nekhludov ?

— C'est moi ! dit Nekhludov.

L'huissier s'inclina, semblant ainsi, par cette marque de déférence et d'amabilité, établir une distinction entre Nekhludov et les autres jurés.

— Le capitaine Youri Dmitrievitch Dantchenko ? Le marchand Grigory Efimovitch Koulechov, etc.

Sauf deux, tous les jurés étaient là.

— Et maintenant, messieurs, dit l'huissier avec un geste engageant vers la porte, donnez-vous la peine d'entrer dans la salle d'audience.

Un mouvement d'ensemble se produisit, mais, au sortir de la salle, chacun s'effaçait avec politesse à la porte pour laisser passer son collègue. Puis, du corridor, les jurés pénétrèrent dans la salle d'audience.

Celle-ci était une grande et longue pièce, dont une extrémité était occupée par une estrade rehaussée de trois marches. Au centre de cette estrade se dressait une table, couverte d'un tapis vert, frangé également de vert plus sombre ; trois fauteuils, avec de hauts dossiers en chêne sculpté, étaient rangés derrière la table ; appendu au mur, derrière les fauteuils, un portrait aux couleurs criardes, encadré d'or, représentait l'Empereur en uniforme, avec le grand cordon en sautoir, les jambes séparées et la main sur la garde de son épée. Dans l'angle de droite, une image du Christ couronné d'épines était enchâssée dans un rétable devant lequel il y avait un pupitre ; une petite chaire était réservée au procureur également à droite de l'estrade. Dans le fond de gauche se dressait la table du greffier ; et en avant, plus rapproché du public, le banc des prévenus, encore inoccupé comme l'estrade, était entouré d'une barrière en bois. Sur la droite, et en face du banc

des prévenus, était une série de sièges à hauts dossiers pour les jurés, et, au-dessous d'eux, des tables étaient disposées pour les avocats. Une grille séparait l'estrade du reste de la salle, où des bancs en gradins s'élevaient jusqu'au mur du fond. Aux premiers rangs de ces bancs étaient assis quatre femmes et deux hommes : celles-là vêtues comme des ouvrières ou des servantes, ceux-ci sans doute ouvriers également. A coup sûr, ce groupe était très impressionné par la décoration imposante de la salle, car il ne parlait qu'à voix basse, avec timidité.

Après avoir introduit et placé les jurés, l'huissier s'avança au milieu de l'estrade et, pour en imposer à l'assistance, il annonça d'une voix retentissante :

— Le tribunal !

Tout le monde se mit debout, et les juges montèrent sur l'estrade. D'abord le président, avec ses biceps et ses beaux favoris ; puis le juge morose aux lunettes d'or, paraissant plus renfrogné encore parce que, précisément au moment d'entrer en audience, il avait rencontré son beau-frère, candidat à la magistrature, et avait été informé par celui-ci, revenant de chez sa sœur, qu'il n'y aurait pas de dîner.

— De sorte que nous irons dîner au cabaret, avait dit le beau-frère en riant.

— Il n'y a pas là de quoi rire, avait répondu le juge de plus en plus mélancolique.

Celui-ci fut suivi du deuxième juge du Tribunal, ce même Matveï Nikititch qui était toujours en retard. C'était un homme barbu, avec de bons grands yeux aux poches gonflées. Mais il souffrait d'un catarrhe de l'estomac et, le matin même, le docteur l'avait soumis à un nouveau régime qui le forçait à rester à la maison bien plus tard qu'auparavant. Il arrivait sur l'estrade avec un air très préoccupé, et il l'était en effet. Il avait la manie de deviner, par différents procédés de hasard, la réponse à des énigmes qu'il se posait lui-même. Cette fois il s'était dit que si, pour faire le trajet de son cabinet à son siège, le nombre de pas se trouvait être divisible par trois, c'est qu'il serait guéri de son catarrhe par son nouveau régime ; sinon, résultat nul. Mais, comme il y avait seulement en tout vingt-six pas, le juge, au dernier moment, tricha en faisant un petit pas en plus, et, ainsi, put compter le vingt-septième en arrivant à son siège.

Le président, les deux juges, haussés sur l'estrade dans leurs uniformes au col

galonné d'or, offraient un spectacle très imposant. Eux-mêmes, d'ailleurs, en avaient conscience et, presque confus de leur grandeur, tous trois s'empressèrent de s'asseoir, les yeux baissés avec modestie, sur leurs sièges sculptés, devant la grande table verte sur laquelle étaient posés un objet triangulaire surmonté de l'aigle impériale, des bocaux de verre semblables à ceux qu'on voit, pleins de bonbons, aux devantures des épiciers, des encriers, des plumes, des feuilles de papier blanc, et quantité de crayons variés, taillés fraîchement.

Le substitut du procureur entra derrière les juges. Lui aussi gagna le plus rapidement possible son siège, avec son inséparable serviette sous l'aisselle et en agitant le bras. Aussitôt installé, n'ayant pas une minute à perdre pour préparer son réquisitoire, il se plongea dans l'étude de son dossier. Il faut dire que, récemment nommé substitut, il requérait pour la quatrième fois seulement en Cour d'assises. Sa grande ambition lui laissait espérer une brillante carrière, à la condition essentielle d'obtenir des condamnations dans tous les procès auxquels il serait mêlé. Il ne connaissait de l'affaire de l'empoisonnement que les grandes

lignes, et il avait déjà charpenté le plan général de son réquisitoire ; il ne lui restait plus qu'à approfondir les détails, ce à quoi il travaillait activement, en ce moment, en annotant les dossiers.

Quant au greffier, assis à l'extrémité opposée de l'estrade et ayant étalé devant lui toutes les pièces qu'il aurait à lire, il parcourait un article d'un journal prohibé, qu'il avait reçu la veille, afin d'en parler au juge à la grande barbe, de même opinion politique que lui.

## VIII

Ayant consulté ses papiers et posé quelques questions à l'huissier et au greffier qui y répondirent par l'affirmative, le président ordonna d'introduire les prévenus. Aussitôt, derrière la grille, la porte s'ouvrit et deux gendarmes entrèrent, la casquette sur la tête et le sabre au clair. Derrière eux parurent les trois prévenus, l'homme d'abord, roux, des taches de rousseur au visage, puis deux femmes. Le premier portait un manteau de prisonnier, trop long et trop large pour lui. Il tenait ses grands doigts allongés sur la couture de son vêtement, pour maintenir ainsi ses manches trop longues qui lui retombaient sur les mains. Les juges, le public n'attiraient point ses regards, qu'il fixait obstinément sur le banc auprès duquel il passait. Après en avoir fait le tour, il s'assit, leva les yeux vers le président et se mit à agiter ses muscles maxillaires comme s'il eût murmuré quel-

que chose. Il était suivi d'une femme d'un certain âge, également vêtue d'une capote de prison. Un fichu de laine lui couvrait la tête ; son visage était d'une pâleur terne, ses yeux rouges, sans cils ni sourcils. Elle semblait parfaitement calme. En arrivant à sa place, sa robe s'étant accrochée, elle la dégagea soigneusement, sans se presser, et la rajusta avant de s'asseoir.

L'autre femme était Maslova.

Dès son entrée, elle concentra sur elle les regards de tous les hommes présents dans la salle, qui se tournèrent vers elle pour examiner longuement son doux visage, sa fine taille, sa robuste poitrine bombant sous la capote. Il n'y eut pas jusqu'au gendarme devant lequel elle dut passer, qui ne la suivît des yeux jusqu'au moment où elle se fût assise ; et, comme s'il se fût ainsi mis en faute, il détourna brusquement son visage, se secoua et fixa la fenêtre qui se trouvait devant lui.

Les prévenus tous assis, et Maslova à sa place, le président se tourna vers le greffier.

La procédure habituelle commença : appel des jurés, jugement des manquants, condamnation à une amende, examen des excuses présentées par certains, remplacement des absents par des suppléants. Puis le président roula des billets, les

plaça dans le bocal en verre et, après avoir retroussé légèrement les manches brodées de son uniforme, en faisant voir son avant-bras fortement velu, il se mit, avec des gestes de prestidigitateur, à retirer les billets l'un après l'autre, à les dérouler et à les lire. Puis il abaissa ses manches et invita le pope à faire procéder, par les jurés, à la prestation du serment.

Ce pope était un petit vieillard au visage jaune, bilieux, en soutane brune avec, autour du cou, une croix d'or et une petite décoration épinglée sur le côté de sa poitrine. En traînant péniblement ses jambes enflées, il s'approcha du pupitre placé devant l'icone.

Les jurés se levèrent et le suivirent en foule.

— Je vous prie! dit le pope, faisant mouvoir de sa main potelée, en attendant l'arrivée de tous les jurés, la croix suspendue sur sa poitrine.

Dans les ordres depuis quarante-six ans, il se préparait, comme l'avait fait dernièrement l'archiprêtre de la cathédrale, à célébrer dans quatre ans son jubilé. Ses fonctions au Tribunal dataient de l'inauguration de la juridiction d'assises. Il tirait vanité d'avoir fait prêter serment à plus de dix mille personnes et

d'employer sa vieillesse au bien de l'Eglise, de l'État et de sa famille ; à cette dernière il comptait bien léguer, outre sa maison, une trentaine de mille roubles en titres sûrs. Il n'avait jamais pensé mal faire en obligeant les gens à jurer sur cet Evangile, qui défend expressément tout serment ; et, loin de lui peser, cette fonction lui plaisait, parce qu'elle lui procurait l'occasion d'entrer en connaissance avec des personnages de marque. Aussi, ce jour-là, avait-il été charmé de ses rapports avec le célèbre avocat, et l'avait-il considéré doublement, en apprenant que le seul procès contre la vieille dame au chapeau à grandes fleurs lui avait rapporté dix mille roubles.

Lorsque les jurés montèrent les degrés de l'estrade, le pope, en inclinant sur le côté sa tête chauve, couronnée de cheveux gris, la fit passer dans l'ouverture graisseuse de son étole, remit en ordre ses rares cheveux et, se tournant vers les jurés :

— Vous lèverez la main droite et disposerez vos doigts comme ceci ! dit-il de sa lente voix de vieillard, en même temps que sa main potelée, à fossettes, se soulevait, les doigts pliés comme pour prendre une prise. Maintenant, répétez avec moi, dit-il.

Et il commença :

— Je promets et je jure, devant le Dieu Tout-Puissant, devant le saint Evangile et la croix vivifiante de Notre-Seigneur... dit-il en s'arrêtant après chaque membre de phrase.

» Ne baissez pas la main. Tenez-la ainsi ! fit-il observer à un jeune homme qui avait laissé retomber la sienne.

» ... que l'affaire dans laquelle... »

Le personnage représentatif aux favoris, le colonel, le marchand, d'autres jurés, tenaient avec un plaisir particulier la main haute et fixe ; les autres, au contraire, avec peu d'entrain, sinon avec mollesse. D'aucuns proféraient très haut la formule du serment, d'un air qui semblait dire : « Je parlerai ! je parlerai bien. » Les autres parlaient tout bas, restaient en retard et, prenant peur, se hâtaient de se mettre à niveau. Les uns encore, comme s'ils craignaient de lâcher quelque chose, tenaient fermement leur prise d'un geste provocant ; les autres écartaient les doigts et les resserraient de nouveau. Mais tous paraissaient gênés, hormis le pope, convaincu qu'il faisait œuvre grave et utile.

Après le serment, le président invita les jurés à se choisir un chef. Ils se levè-

rent de nouveau, gagnèrent la salle des délibérations et presque tous se mirent à fumer des cigarettes. On proposa de donner la présidence au personnage représentatif, et tous y consentirent. Puis ils jetèrent leurs cigarettes et rentrèrent dans la salle. Le chef du jury déclara au président qu'il était l'élu, et tous se rassirent sur leurs sièges aux hauts dossiers.

Tout alla ensuite sans accident, et aussi avec une certaine solennité : et cette solennité, cette régularité donnaient à penser aux magistrats, aux jurés, qu'ils remplissaient un devoir social grave et important. Et ceci était aussi le sentiment éprouvé par Nekhludov.

Les jurés étant assis, le président leur fit un discours sur leurs droits, obligations et responsabilités. En parlant, il changeait sans cesse de pose : il s'accoudait, soit du bras gauche, soit du droit ; tantôt s'adossait au fond de son fauteuil, tantôt s'appuyait sur le bras de son siège ; ou encore il égalisait ses feuilles de papier sur la table, soulevait le coupe-papier, jouait avec un crayon.

Il fit connaître ensuite aux jurés leurs droits : poser des questions aux prévenus par l'intermédiaire du président, avoir un crayon et du papier, examiner les

pièces à conviction ; leurs obligations étaient : juger suivant la justice, non suivant l'injustice ; leur responsabilité consistait dans l'observation du secret de leurs délibérations ; si donc, dans l'exercice de leurs fonctions de jurés, ils communiquaient avec des étrangers, ils seraient passibles d'une peine sévère.

L'assistance entière écouta tout cela avec recueillement. Le marchand, répandant autour de lui un relent d'eau-de-vie et retenant de bruyants hoquets, hochait la tête à chaque phrase du président en signe d'approbation.

## IX

Après son allocution, le président se tourna vers les prévenus :

— Simon Kartinkine, levez-vous ! dit-il.

Simon se leva brusquement ; ses muscles faciaux remuèrent plus vite encore.

— Votre nom ?

— Simon Pétrov Kartinkine, répondit d'un trait, d'une voix sèche, l'accusé qui, d'avance, avait préparé ses réponses.

— Votre condition ?

— Nous sommes paysan.

— Quel gouvernement ? quel district ?

— Gouvernement de Toula, district de Krapivino, commune de Koupianskoïé, village de Borki.

— Votre âge ?

— Trente-quatrième année, né en mil huit cent...

— Quelle religion ?

— Nous sommes de la religion russe, orthodoxe.

— Marié ?

— Nullement.

— Quelle était votre occupation ?

— Nous étions occupé dans les corridors de l'Hôtel de Mauritanie.

— Avez-vous déjà passé en justice ?

— Nous n'avons jamais passé en justice, parce que, comme nous vivions avant...

— Vous n'avez jamais passé en justice ?

— Que Dieu me préserve ! jamais !

— Avez-vous reçu une copie de l'acte d'accusation ?

— Nous l'avons reçue.

— Asseyez-vous. Euphémie Ivanovna Botchkova ! poursuivit le président en s'adressant à l'une des femmes.

Cependant Simon restait toujours debout et masquait Botchkova.

— Kartinkine, asseyez-vous !

Kartinkine persistait à demeurer debout.

— Kartinkine, asseyez-vous !

L'huissier, la tête en avant et faisant les gros yeux, lui intima, d'une voix sévère, l'ordre de s'asseoir. Alors seulement il s'assit ; mais il y mit la même brusquerie qu'il avait mise à se lever et, s'enveloppant dans sa capote, il se remit à remuer ses joues.

— Votre nom ?

Le président s'adressait ainsi à l'une des accusées, sans même la regarder, sans cesser de consulter un papier qu'il tenait à la main. Habitué à cette procédure, et, pour aller plus vite, il pouvait bien faire deux choses à la fois.

Botchkova avait quarante-trois ans. Condition : mestchanka de Kolomna. Métier : servante dans le même Hôtel de Mauritanie. Elle n'avait jamais passé en justice. Elle avait reçu copie de l'acte d'accusation. Mais il y avait une sorte de provocation hardie dans ses réponses, comme si elle avait voulu dire : « Oui, c'est bien vrai que je suis Euphémie Botchkova, et j'ai reçu la copie, et je m'en flatte, et encore je ne donne à personne le droit d'en rire ! » On n'eut pas à lui dire de s'asseoir : elle le fit dès que son interrogatoire fut terminé.

— Votre nom ? dit le galant président avec une douceur toute particulière à l'autre accusée. Et il ajouta d'une manière affable, en voyant Maslova rester assise : Il faut vous lever !

Maslova se mit debout, avec un air soumis ; la tête droite, la poitrine en avant, sans répondre, elle fixa le président de ses yeux noirs, rieurs, qui louchaient légèrement.

— Comment vous nomme-t-on ?

— Lubov ! fit-elle vivement.

Cependant, à chaque interrogatoire des prévenus, Nekhludov, muni de son pince-nez, considérait celui qui en était l'objet. Et, les yeux rivés sur le visage de celle-ci, il songeait : « C'est impossible ! » — « Mais comment, Lubov », pensa-t-il en entendant la réponse.

Le président voulait poser une autre question. Mais, le juge à lunettes lui ayant dit avec humeur quelques mots qui l'arrêtèrent, il acquiesça d'un signe de tête et, se tournant vers la prévenue :

— Comment, Lubov ? demanda-t-il. Vous êtes inscrite sous un autre nom !

L'accusée gardait le silence.

— Je vous demande quel est votre vrai nom ?

— Votre nom de baptême ? intervint le juge grincheux.

— Autrefois, on m'appelait Catherine.

Et Nekhludov se disait encore : « C'est impossible ! » Mais pourtant, il ne doutait plus : c'était bien là la pupille-femme de chambre pour laquelle il avait eu un accès de passion, qu'il avait séduite, dans un moment de folie, puis abandonnée. Depuis lors, il est vrai, il avait évité de se rappeler ce souvenir désagréable, humiliant

pour lui, parce que, lui, si fier de sa loyauté, il avait conscience de s'être conduit lâchement envers cette femme.

Et c'était elle, en vérité. Il reconnaissait sur ses traits cet on ne sait quoi de mystérieux qui caractérise chaque visage, le spécialise entre tous et le rend unique, sans sosie... Malgré la pâleur d'étiolement et la bouffissure, il retrouvait cette singularité dans tout l'ensemble du visage, depuis la bouche, les yeux louchant quelque peu, dans le timbre de voix, surtout dans le regard soumis, tentateur, dans toute la personne enfin.

— Vous auriez dû répondre cela tout de suite, dit le président, toujours sur le même ton bienveillant. Et le nom de votre père ?

— Je suis fille naturelle ! répondit Maslova.

— Cela est indifférent ; comment vous a-t-on appelée, du nom de votre parrain ?

— Mikhaïlovna.

« Mais quel crime a-t-elle bien pu commettre ? » se demandait Nekhludov tout haletant.

— Votre nom de famille, votre surnom ? demanda encore le président.

— D'après le nom de ma mère, on m'appelait Maslova.

— Quelle condition
— *Mestchanka* [1].
— De la religion orthodoxe ?
— Orthodoxe.
— Quelle était votre profession ? Votre métier ?

Maslova se taisait.

— Quel métier ?

— J'étais dans un établissement, dit-elle.

— Dans quel établissement ? demanda sévèrement le juge aux lunettes.

— Vous le savez bien vous-même, dans lequel, répliqua Maslova avec un sourire.

Et, après avoir rapidement jeté un regard vers la salle, elle se remit à fixer le président.

Dans l'expression de ses traits il y avait quelque chose de si étrange, comme de si tragique et de si navrant dans ses paroles, et aussi dans le regard rapide qu'elle avait promené sur les assistants, que le président baissa la tête, en même temps qu'un silence se faisait dans la salle. Mais, de l'endroit où se tenait le public, monta un rire. On fit : chut ! Le président releva la tête et reprit son interrogatoire.

---

[1] Classe intermédiaire entre les paysans et les bourgeois, habitant la ville.

— Vous n'avez jamais passé en jugement ?

Maslova poussa un soupir et répondit tout bas :

— Jamais !

— Avez-vous reçu copie de l'acte d'accusation ?

— Je l'ai reçue, répondit-elle.

— Asseyez-vous !

L'accusée souleva le bas de sa jupe, avec la grâce que mettent les dames en grande toilette à relever la traîne de leur robe, et elle s'assit. Puis, elle enfouit ses mains dans les manches de sa capote et continua à regarder le président.

On fit ensuite l'appel des témoins, qu'on fit sortir. Puis on invita le médecin expert à venir dans la salle d'audience. Enfin le greffier se leva, lut l'acte d'accusation, d'un organe fort et distinct. Mais comme il prononçait mal les *l* et les *r*, et de plus lisait rapidement, le son continu de sa voix donnait envie de dormir.

Les juges s'appuyaient tantôt sur l'un, tantôt sur l'autre des bras de leur siège, sur la table, sur leur dossier ; ils fermaient et ouvraient alternativement les yeux et s'entretenaient à voix basse. Un gendarme étouffa un bâillement nerveux.

Sur le banc des prévenus, Kartinkine ne cessait de remuer ses maxillaires ; Botchkova, assise, ne perdait rien de son calme et, par intervalles, grattait du doigt ses cheveux sous le fichu. Maslova, tantôt restait immobile, les yeux fixés sur le lecteur, tantôt s'agitait, comme si elle eût voulu protester, rougissait, puis soupirait péniblement, changeait la position de ses bras, jetait un regard vers le fond de la salle et le ramenait vers le greffier.

Nekhludov, assis sur le deuxième siège du premier rang des jurés, sans quitter son pince-nez, continuait à considérer Maslova : un travail profond et douloureux s'accomplissait dans son âme.

## X

L'acte d'accusation était ainsi formulé :

« 188... 17 janvier, la police fut informée par le gérant de l'Hôtel de Mauritanie, sis en cette ville, de la mort subite, dans son établissement, d'un marchand de passage de deuxième guilde, originaire de Sibérie : Féraponte Smielkov. D'après la déclaration du médecin du quatrième arrondissement, la mort de Smielkov fut causée par une congestion cardiaque provoquée par l'usage excessif des liqueurs ; et le corps de Smielkov fut enterré le troisième jour après sa mort. Cependant, le quatrième jour qui suivit le décès, revenant de Pétersbourg, un de ses camarades, marchand de Sibérie, Timokhine, ayant appris la mort de son compagnon Smielkov et les circonstances dans lesquelles elle s'était produite, la déclara suspecte et peu naturelle. Il était convaincu que Smielkov avait été empoisonné

par des criminels qui lui avaient volé son argent et une bague en diamants qu'on n'avait pas retrouvée dans l'inventaire de ses bagages.

» En conséquence, une instruction a été ordonnée qui a révélé ce qui suit :

» *Premièrement.* — Qu'il était connu du gérant de l'Hôtel de Mauritanie et du commis du marchand Starikov, avec qui Smielkov avait des affaires dans la ville, savoir : que Smielkov devait posséder 3800 roubles, qu'il avait retirés de la banque, tandis que dans la valise et dans le portefeuille de Smielkov, scellés aussitôt après sa mort, on n'a retrouvé que 312 roubles 16 kopecks ;

» *Deuxièmement.* — Que la veille de sa mort, Smielkov a passé toute la journée et toute la nuit en compagnie de la prostituée Lubka, qui était allée à deux reprises dans sa chambre d'hôtel ;

» *Troisièmement.* — Que cette prostituée a vendu à sa tenancière la bague en brillants qui avait appartenu à Smielkov ;

» *Quatrièmement.* — Que la servante d'hôtel Euphémie Botchkova, le lendemain de la mort du marchand Smielkov, a mis à son compte courant dans la Banque du Commerce 1800 roubles ;

» *Cinquièmement.* — Que, d'après la déclaration de la prostituée Lubka, le valet de corridor Simon Kartinkine a remis à celle-ci un paquet de poudre, en l'incitant à verser cette poudre dans du vin et à la donner au marchand Smielkov, ce que la prostituée Lubka, elle-même, a reconnu avoir fait ;

» Dans son interrogatoire, la prostituée Lubka a déclaré que, pendant la visite du marchand Smielkov dans la maison de tolérance où elle « travaillait », comme elle le dit, elle a été, en effet, envoyée par lui dans la chambre qu'il occupait à l'Hôtel de Mauritanie, pour prendre et apporter au marchand son argent et qu'ayant ouvert la valise avec la clé remise par lui, elle y prit 40 roubles, selon l'ordre donné, mais qu'elle n'en prit pas davantage, de quoi peuvent témoigner Simon Kartinkine et Euphémie Botchkova, en présence desquels elle avait ouvert et refermé la valise et emporté l'argent.

» En ce qui concerne l'empoisonnement de Smielkov, la prostituée Lubka a déclaré que, pendant sa troisième visite chez Smielkov, poussée par Simon Kartinkine, elle a effectivement donné à boire au marchand, dans du cognac, certaine poudre qu'elle croyait simplement être un

soporifique, afin qu'il s'endormît et qu'elle en fût libérée plus tôt; mais qu'elle n'a pris aucun argent et que la bague lui a été donnée par Smielkov lui-même, parce qu'il l'avait battue et qu'elle avait voulu s'en aller.

» Interrogés par le juge d'instruction au titre d'accusés, Euphémie Botchkova et Simon Kartinkine ont déclaré ce qui suit :

» Euphémie Botchkova a déclaré qu'elle ne sait rien sur l'argent volé, qu'elle n'est pas entrée dans la chambre du marchand et que Lubka y faisait ce qu'elle voulait. Et, si on a volé quelque chose au marchand, cela ne pouvait être le fait que de Lubka, lorsqu'elle était venue chercher l'argent avec la clé donnée par Smielkov.»

A cet endroit de l'acte d'accusation, Maslova tressaillit et, bouche bée, regarda Botchkova.

« Lorsqu'on montra à Euphémie Botchkova son reçu de la banque de 1800 roubles — continuait à lire le greffier — et qu'on lui demanda d'où elle tenait tant d'argent, elle déclara qu'elle l'avait gagné, pendant dix-huit années de service, en commun avec Simon, qu'elle avait l'intention d'épouser.

» Interrogé au titre d'accusé, Simon Kartinkine a avoué, dans un premier interrogatoire, que, lui et Botchkova ayant été incités par Maslova, venue de la maison de tolérance avec la clé, il a volé l'argent et l'a partagé avec Maslova et Botchkova ; il a également avoué avoir donné à Maslova la poudre pour endormir le marchand. Mais, lors du deuxième interrogatoire, il a nié sa participation au vol et le fait d'avoir remis de la poudre à Maslova, en rejetant tout sur cette dernière. Quant à l'argent déposé à la banque par Botchkova, il a déclaré comme elle qu'ils l'avaient gagné ensemble, pendant leur service de dix-huit ans à l'hôtel, grâce aux pourboires donnés par les clients.

» Afin d'élucider les circonstances de l'affaire, on a jugé nécessaire de faire l'autopsie du corps de Smielkov et d'examiner, tant le contenu de ses viscères que les modifications survenues dans l'organisme. L'examen des viscères a démontré, en effet, que la mort du marchand Smielkov a été déterminée par l'empoisonnement. »

Suivait l'énoncé des confrontations et interrogatoires de témoins, et l'acte d'accusation concluait ainsi :

« Le marchand de deuxième guilde Smielkov, adonné à l'ivrognerie et à la débauche,

était entré en relations avec la prostituée surnommée Lubka, dans la maison de tolérance de Kitaïeva. Se trouvant dans la dite maison de tolérance le jour du 17 janvier 188..., il envoya la susnommée prostituée Lubka, munie de la clé de sa valise, dans la chambre d'hôtel qu'il occupait, pour qu'elle retirât de cette valise une somme de 40 roubles dont il avait besoin pour faire des largesses. Arrivée dans la chambre d'hôtel, et en retirant l'argent, Maslova se mit de connivence avec Botchkova et Kartinkine, afin de voler tout l'argent et les objets précieux du marchand Smielkov et de se les partager entre eux. Et c'est ce qui eut lieu (ici, de nouveau, Maslova tressaillit, eut un sursaut et devint toute rouge): Maslova reçut une bague en brillants, et probablement une petite somme d'argent qu'elle a, soit cachée, soit perdue, car elle s'est trouvée cette nuit-là même en état d'ébriété. Afin de dissimuler les traces du crime, les complices résolurent d'attirer de nouveau le marchand Smielkov dans sa chambre et de l'y empoisonner avec de l'arsenic qui se trouvait chez Kartinkine. A cette fin, Maslova retourna dans la maison de tolérance et persuada au marchand Smielkov de revenir avec elle à l'Hôtel de Mauritanie. Dès que celui-ci y fut de

retour, Maslova, qui avait reçu la poudre des mains de Kartinkine, la versa dans de l'eau-de-vie qu'elle donna à boire à Smielkov, et il en résulta la mort de ce dernier.

» Ensuite de l'exposé de ces motifs, le paysan du village Borki, Simon Kartinkine, 33 ans ; la mestchanka Euphémie Ivanovna Botchkova, 43 ans ; et la mestchanka Catherine Mikhaïlovna Maslova, 27 ans, sont accusés d'avoir, le 17 janvier 188..., étant complices, volé au marchand Smielkov, son argent s'élevant à la somme de 2500 roubles et, pour cacher les traces de leur crime, d'avoir fait boire du poison au marchand Smielkov et d'avoir ainsi occasionné sa mort.

» Ce crime est prévu par l'article 1455 du Code pénal. »

En vertu de quoi et de tels et tels articles de la juridiction pénale, Simon Kartinkine, Euphémie Botchkova et Catherine Maslova sont déférés devant la Cour d'assises, siégeant avec participation des jurés.

Ayant ainsi terminé la longue lecture de l'acte d'accusation, le greffier en rangea les feuilles devant lui, s'assit et lissa des deux mains ses longs cheveux noirs. Toute l'assistance poussa un soupir de soulagement, chacun ayant l'agréable conviction

que le débat était désormais ouvert et que tout allait s'éclaircir pour la satisfaction de la justice. Nekhludov fut seul à ne pas éprouver ce sentiment : il continuait à songer avec angoisse au crime qu'avait pu commettre cette Maslova, que, dix ans auparavant, il avait connue jeune fille innocente et gracieuse.

## XI

La lecture de l'acte d'accusation terminée, le président, après avoir pris l'avis de ses assesseurs, se tourna vers Kartinkine d'un air qui voulait dire : « A présent, d'une façon certaine, nous allons tout connaître dans les moindres détails. »

— Le paysan Simon Kartinkine ! dit-il en se penchant vers sa gauche.

Simon Kartinkine se leva, les bras allongés sur la couture de sa capote, dans une attitude militaire et pencha tout son corps en avant, sans cesser d'agiter ses muscles maxillaires.

— Vous êtes accusé d'avoir, le 17 janvier 188..., de complicité avec Euphémie Botchkova et Catherine Maslova, volé, dans la valise du marchand Smielkov, une somme d'argent qui était sa propriété, puis de vous être procuré de l'arsenic, d'avoir conseillé à Catherine Maslova de le verser dans l'eau-de-vie du marchand Smielkov, ce qu'elle a fait et ce

qui a occasionné la mort du dit Smielkov. Vous reconnaissez-vous coupable ? conclut le président en s'inclinant à droite.

— C'est absolument impossible, parce que notre métier est de servir les clients.

— Vous direz cela plus tard. Vous reconnaissez-vous coupable ?

— Aucunement... J'ai seulement...

— Vous nous direz cela plus tard ! Vous reconnaissez-vous coupable ? réitéra le président d'une voix calme, mais ferme.

— Je ne puis pas le faire, parce que...

Brusquement, l'huissier se tourna de nouveau vers Simon Kartinkine et l'arrêta d'un « chut ! » énergique.

D'un air qui voulait dire que cette partie de l'affaire était entendue, le président, tenant un papier dans sa main levée haut, changea son coude de place et s'adressa à Euphémie Botchkova :

— Euphémie Botchkova, vous êtes accusée d'avoir, le 17 janvier 188..., de complicité avec Simon Kartinkine et Catherine Maslova, dérobé une somme d'argent et une bague dans la valise du marchand Smielkov, puis, vous étant partagé le produit du vol, d'avoir fait avaler au marchand Smielkov, pour dissimuler votre larcin, du poison dont il est mort. Vous reconnaissez-vous coupable?

— Je ne suis coupable de rien ! répondit l'accusée d'une voix ferme et hardie. Je ne suis pas même entrée dans la chambre et, puisque cette ordure y est entrée, c'est elle qui a tout fait.

— Vous nous direz cela plus tard, fit de nouveau le président de sa voix tranquille et ferme. Alors, vous ne vous reconnaissez pas coupable ?

— Je n'ai pas pris d'argent, je n'ai rien donné à boire, je ne suis pas même entrée dans la chambre !... Si j'y étais entrée, je l'aurais jetée dehors !

— Vous ne vous reconnaissez pas coupable ?

— Jamais !

— Bien.

— Catherine Maslova, dit ensuite le président en s'adressant à l'autre prévenue, vous êtes accusée après être venue de la maison publique dans une chambre de l'Hôtel de Mauritanie, avec la clé de la valise du marchand Smielkov, d'avoir dérobé dans cette valise de l'argent et une bague...

Il disait cela comme s'il eût récité une leçon apprise, en penchant en même temps l'oreille vers l'assesseur de gauche, qui faisait remarquer que, dans l'énumération des pièces à conviction, il manquait un bocal.

— ...Vous avez dérobé dans la valise l'argent et la bague, répéta le président, et, après avoir partagé les objets volés, après être revenue avec le marchand Smielkov à l'Hôtel de Mauritanie, vous avez donné à Smielkov à boire du poison dans son eau-de-vie, et la mort s'en est ensuivie. Vous reconnaissez-vous coupable ?

— Je ne suis coupable de rien ! répondit vivement l'accusée. Ainsi que je l'ai dit dès le commencement, je le dis encore : « Je n'ai rien pris, rien pris, rien pris ! Et c'est lui qui m'a donné la bague ! »

— Vous ne vous reconnaissez pas coupable d'avoir pris les 2500 roubles d'argent ? demanda le président.

— Je n'ai rien pris, rien que les 40 roubles.

— Et d'avoir versé la poudre dans le verre du marchand Smielkov, vous en reconnaissez-vous coupable ?

— Cela, je l'avoue. Mais on m'avait dit, et je le pensais, que cette poudre était pour endormir et qu'elle ne produirait aucun mal. Je n'y ai pas pensé et je ne l'ai pas voulu ! Je le jure devant Dieu, que je ne l'ai pas voulu ! dit-elle.

— Ainsi, vous ne vous reconnaissez pas coupable d'avoir dérobé l'argent et la

bague du marchand Smielkov, dit le président ; mais, par contre, vous avouez que vous avez versé la poudre ?

— Cela, je l'avoue ; mais je croyais que c'était une poudre pour endormir. Je la lui ai donnée seulement pour qu'il s'endormît. Je ne l'ai pas voulu et je n'y ai pas pensé !

— Fort bien, dit le président, visiblement satisfait des résultats obtenus. Racontez-nous, à présent, comment la chose s'est passée, poursuivit-il en s'adossant à son fauteuil et en posant ses mains sur la table. Dites tout ce que vous savez. Vous pouvez adoucir votre position par un aveu sincère.

Maslova continuait à fixer le président ; mais elle gardait le silence.

— Allons ! dites-nous comment les choses se sont passées.

— Comment elles se sont passées ? dit brusquement Maslova. J'étais arrivée à l'hôtel. On m'a conduite dans la chambre où *il* se trouvait, déjà fort pris de boisson. (Elle prononça le mot *il*, avec les yeux grands ouverts et une expression significative de terreur.) Je voulus m'en aller, et il s'y opposa...

Elle se tut de nouveau, comme si elle avait perdu le fil de son récit, ou bien

qu'un autre souvenir eût traversé sa mémoire.

— Et après ?

— Après ? Eh bien ! je suis restée, et puis je suis repartie.

A ce moment, le substitut se souleva à demi, s'appuyant avec affectation sur un de ses coudes.

— Vous désirez poser une question ? demanda le président.

Et, sur la réponse affirmative du substitut, le président lui fit comprendre du geste qu'il pouvait parler.

— Voici la question que je voudrais poser : antérieurement, la prévenue connaissait-elle Simon Kartinkine ? demanda le substitut avec emphase et sans regarder Maslova.

Et, la question posée, il pinça les lèvres et fronça les sourcils. Le président ayant répété la question, Maslova jeta sur le substitut des regards d'effroi.

— Simon ? dit-elle. Oui, je le connaissais.

— Il me faudrait encore savoir quelles étaient les relations de l'accusée et de Kartinkine. Se voyaient-ils souvent ?

— Quelles étaient nos relations ? Il me recommandait aux voyageurs de l'hôtel, mais ce n'était pas là des relations !

répondit Maslova en promenant alternativement son regard du président au substitut.

— Je voudrais savoir pourquoi Kartinkine recommandait seulement Maslova aux voyageurs, à l'exclusion d'autres filles ? dit le substitut, les yeux à demi clos, avec un léger sourire méphistophélique.

— Je ne sais pas ! Comment pourrais-je le savoir ? répondit Maslova, qui arrêta un instant son regard sur Nekhludov. Il recommandait celles qu'il voulait.

« M'aurait-elle reconnu ? » songeait Nekhludov, sentant tout son sang lui monter au visage. Mais Maslova ne l'avait pas distingué dans le groupe des jurés et vite elle avait reporté sur le substitut ses regards effrayés.

— Ainsi, la prévenue nie avoir eu aucune relation intime avec Kartinkine ? C'est bien. Je n'ai pas autre chose à demander.

Et le substitut, retirant prestement son coude du pupitre, se mit à écrire. En réalité, il n'écrivait rien et se bornait à repasser sa plume sur les lettres de ses notes ; mais il avait vu qu'après avoir posé chaque question, les procureurs et les avocats notaient pour leurs discours

des points de repère destinés ensuite à écraser leur adversaire.

Le président ne s'adressa pas de suite à la prévenue, car il demandait à ce moment au juge à lunettes son approbation sur l'ordre des questions préparées et notées d'avance.

Et, poursuivant son interrogatoire, il demanda :

— Que s'est-il passé ensuite ?

— J'étais rentrée à la maison, continua Maslova avec déjà un peu plus de courage et en regardant seulement le président ; je donnai l'argent à la patronne et me couchai. A peine m'étais-je endormie que la fille Bertha me réveilla en me disant : « Descends, ton marchand est revenu ! » Moi, je ne voulais pas descendre, mais j'en reçus l'ordre de ma patronne. Et *il* était là, au salon, offrant à boire à toutes les dames ; et puis *il* voulait commander encore du vin, mais voilà qu'il n'avait plus d'argent. (Elle prononça encore ce mot *il* avec une terreur évidente.) « Madame » n'a pas voulu lui faire crédit. Il m'a renvoyée alors dans sa chambre d'hôtel, en me disant où était son argent et combien je devais prendre. Et je suis partie.

Le président poursuivait à voix basse sa conversation avec l'assesseur de gauche

et n'avait rien écouté de ce qu'avait dit Maslova ; mais, pour laisser croire cependant qu'il avait tout entendu, il crut devoir répéter les derniers mots :

— Vous êtes partie. Et après ?

— Je suis arrivée à l'hôtel et j'ai fait exactement ce que le marchand m'avait ordonné, dit Maslova. Je suis allée dans la chambre ; mais je n'y suis pas allée seule ; j'ai appelé Simon Mikhaïlovitch et celle-là aussi, ajouta-t-elle en montrant Botchkova.

— Elle ment ! Pour être entrée, je ne suis pas entrée !... commença Botchkova ; mais on l'arrêta.

— C'est en leur présence que j'ai pris les quatre billets rouges[1], continua Maslova avec un air sombre et sans regarder Botchkova.

— En prenant ces quarante roubles, demanda de nouveau le substitut, l'accusée n'a-t-elle pas vu combien il y avait d'argent dans la valise ?

A cette question du procureur, Maslova tressaillit de nouveau. Elle ne savait pas comment, ni pourquoi, mais elle sentait qu'il lui voulait du mal.

---

[1] Le billet rouge vaut 10 roubles.

— Je n'ai pas compté, dit Maslova ; j'ai vu qu'il n'y avait que des billets de cent roubles.

— Ainsi l'accusée a vu des billets de cent roubles. Je n'ai rien de plus à demander.

— Et alors, reprit le président en consultant sa montre, vous avez rapporté l'argent ?

— Je l'ai rapporté.

— Et ensuite ?

— Ensuite, le marchand m'a fait de nouveau venir dans sa chambre, dit Maslova.

— Eh bien ! et comment lui avez-vous fait prendre la poudre ? demanda le président.

— Je l'ai versée dans l'eau-de-vie et je l'ai donnée.

— Et pourquoi la lui avez-vous donnée ?

Elle ne répondit pas tout de suite et laissa échapper un profond soupir.

— Il ne me lâchait toujours pas. Enfin, j'en étais fatiguée. Alors je suis sortie dans le corridor et j'ai dit à Simon Mikhaïlovitch : « S'il voulait me laisser partir ! je suis fatiguée ! »

» Et Simon Mikhaïlovitch m'a dit : « Nous aussi, il nous ennuie. Donnons-lui une poudre pour le faire dormir et tu pourras t'en aller. » J'ai dit : « Bien » ; et moi j'ai pensé que c'était une poudre

qui ne faisait pas de mal. Il m'a donné un papier, je suis rentrée dans la chambre et *lui*, qui était couché derrière le paravent, m'a commandé de lui donner du cognac. Alors j'ai pris sur la table la bouteille de fine champagne ; j'ai rempli deux verres : un pour lui, un pour moi ; et, dans son verre, j'ai versé la poudre et je la lui ai donnée. La lui aurais-je donnée si j'avais su ce que c'était ? »

— Eh bien ! comment êtes-vous entrée en possession de la bague ? demanda le président.

— Il me l'a donnée lui-même.

— Quand vous l'a-t-il donnée ?

— Dès mon arrivée dans sa chambre, j'ai voulu m'en aller ; alors il m'a frappée à la tête et m'a brisé mon peigne. Je me suis fâchée et je voulais partir ; pour que je ne m'en aille pas, il a retiré la bague de son doigt et me l'a donnée.

En ce moment, le substitut se souleva de nouveau et, avec le même air de fausse bonhomie, demanda l'autorisation de poser encore quelques questions. Ayant reçu cette permission, il inclina la tête sur son col brodé d'or et demanda :

— Je voudrais savoir combien de temps l'accusée est demeurée dans la chambre du marchand Smielkov ?

Un effroi subit s'empara de nouveau de Maslova. Elle promena du substitut au président un regard inquiet et répondit très vite :

— Je ne me souviens pas combien de temps.

— Très bien. Mais l'accusée n'a-t-elle pas oublié également si, à sa sortie de la chambre du marchand Smielkov, elle n'est pas entrée dans un autre endroit de l'hôtel ?

Maslova réfléchit un moment :

— Je suis entrée dans la chambre voisine, qui était vide, répondit-elle.

— Et pourquoi y êtes-vous entrée ? demanda le substitut, qui s'oublia à s'adresser directement à elle.

— C'était pour me rajuster, en attendant un fiacre.

— Kartinkine est-il, ou non, entré également dans cette chambre avec l'accusée ?

— Il y est entré aussi.

— Et pourquoi y est-il entré ?

— Il y avait encore, dans la bouteille, de la fine champagne que nous avons bue ensemble.

— Ah ! vous avez bu ensemble. Fort bien. Et la prévenue a-t-elle parlé de quelque chose avec Simon ?

Maslova tout à coup s'assombrit, devint pourpre et répondit vivement :

— Je n'ai parlé de rien. Tout ce qu'il y a eu, je l'ai dit ; et je ne sais plus rien. Faites de moi ce que vous voudrez : je ne suis pas fautive, voilà tout !

— Je n'ai rien de plus à demander, dit le substitut au président, avec un haussement d'épaules, et il s'empressa de noter, dans le canevas de son discours, que la prévenue avouait elle-même être entrée dans une chambre vide avec Simon.

Il y eut un silence.

— Vous n'avez plus rien à ajouter ?

— J'ai tout dit, répéta Maslova.

Puis elle poussa un soupir et se rassit.

Le président nota alors quelque chose sur ses papiers, écouta une communication qui lui fut faite à l'oreille par le juge de gauche et déclara la séance suspendue pendant vingt minutes ; puis il se leva en hâte et quitta la salle.

L'assesseur qui lui avait parlé était le juge à longue barbe et aux gros bons yeux : ce juge se sentait l'estomac quelque peu détraqué et il avait exprimé le désir de faire du massage et de prendre quelque médecine. C'est ce qu'il avait dit au président et pourquoi celui-ci avait suspendu la séance.

Après les juges, se levèrent également les jurés, les avocats et les témoins, avec la conscience d'avoir déjà accompli en grande partie une œuvre importante, et ils se dispersèrent de tous les côtés.

Aussitôt entré dans la salle du jury, Nekhludov s'assit devant la fenêtre et se prit à rêver.

## XII

Oui, c'était bien Katucha.

Et les relations entre Nekhludov et elle avaient été les suivantes :

Il l'avait vue pour la première fois, alors qu'étant dans sa troisième année d'Université, il s'était installé chez ses tantes pour y préparer à loisir sa thèse sur la propriété de la terre.

Il passait ordinairement ses étés avec sa mère et sa sœur, dans le domaine que la première possédait aux environs de Moscou. Mais, sa sœur s'étant mariée cette année même, sa mère était partie pour l'étranger. Nekhludov, ayant sa thèse à écrire, s'était ainsi décidé à passer l'été chez ses tantes. Il savait trouver dans cette retraite un calme propice à son travail, sans que rien vînt l'en distraire. Les vieilles demoiselles aimaient beaucoup leur neveu et héritier, et il les aimait lui-même, ainsi que la simplicité de leur vie à l'ancienne mode.

Il était alors dans cette disposition enthousiaste du jeune homme qui, pour la première fois, reconnaît par lui-même, et non sur l'indication des autres, toute la beauté et tout le prix de la vie ; qui conçoit la possibilité d'une perfection continuelle, tant pour lui que pour le monde entier, et qui s'y adonne non seulement avec l'espoir, mais avec l'entière certitude d'atteindre la perfection qu'il rêve. Cette même année, à l'Université, il avait lu le *Social Statics* de Spencer et l'argumentation de celui-ci sur la propriété foncière lui avait laissé une impression très forte, surtout en sa qualité de fils d'une propriétaire de grands domaines. Son père n'avait pas eu de fortune ; mais sa mère avait apporté en dot dix mille déciatines de terres. Et, pour la première fois, il comprenait la cruauté et l'injustice du régime de la propriété foncière privée. Etant, par nature, de ceux qui tirent du sacrifice, accompli en vue d'un besoin social, une haute jouissance morale, il avait décidé aussitôt de renoncer pour sa part au droit de propriété sur sa terre et de donner aux paysans tout ce qui lui revenait de son père. C'est sur ce thème qu'était conçue sa thèse.

Chez ses tantes, à la campagne, il menait une vie des plus régulières. Il se levait très tôt, parfois dès trois heures du matin et, avant le lever du soleil, souvent même au brouillard du matin, il allait se baigner dans la petite rivière qui coulait au pied de la colline ; puis il revenait vers la vieille maison, à travers les prés encore humides de rosée. Après avoir pris du café, il travaillait à compulser des documents pour sa thèse ; mais plus souvent encore, au lieu de lire ou d'écrire, il sortait de nouveau, errait à travers champs et forêts. Avant le dîner, il faisait un somme dans un coin du jardin ; pendant le repas, il amusait et charmait ses tantes par sa gaîté communicative ; ensuite il montait à cheval ou se promenait en barque ; le soir, il se mettait à lire, ou bien, au salon, il faisait des réussites avec les vieilles demoiselles. Et comme souvent, par les nuits de lune surtout, il ne pouvait dormir, tant la joie de vivre tenait sa jeunesse en éveil, il descendait dans le jardin, y marchait, jusqu'à l'aube, la bride lâchée à sa rêverie.

Ainsi, paisible et joyeuse, avait été son existence pendant son premier mois de séjour chez ses tantes ; et, durant ce mois, il n'avait pas fait attention une seule fois

à la jeune fille, demi-pupille et demi-femme de chambre, à cette vive et légère Katucha aux yeux noirs, qui vivait à ses côtés.

Ayant grandi sous l'aile de sa mère, il était encore, à dix-neuf ans, aussi ingénu qu'un enfant. La femme n'évoquait chez lui d'autre idée que celle du mariage ; et toutes celles qui, à son point de vue, ne pouvaient pas se marier avec lui étaient à ses yeux des « gens » et non des femmes.

Or, dans ce même été, le jour de l'Ascension, les vieilles demoiselles reçurent la visite d'une dame voisine, accompagnée de ses enfants : deux jeunes filles et son fils qui était collégien ; plus, un jeune peintre, d'origine paysanne, qui se trouvait chez elle. Après le thé, les jeunes gens s'amusèrent à se poursuivre sur un pré dont l'herbe avait été récemment fauchée et qui s'étendait devant la maison. Katucha ayant été priée de prendre part au jeu, il vint un moment où Nekhludov eut à courir avec elle. Il avait plaisir à voir Katucha ; mais il ne lui venait pas à l'esprit qu'entre elle et lui pût s'établir aucune relation particulière.

— Ces deux-là, dit le joyeux peintre, on ne les rejoindrait jamais !

Et pourtant il courait fort bien, avec ses jambes de moujik, courtes et un peu cagneuses, puissantes toutefois.

— Seulement, dit-il, il ne faut pas trébucher !

— Et vous ne nous rattraperez jamais !

Une ! deux ! trois ! On donna le signal en frappant des mains. Katucha, retenant à peine son rire, changea de place avec Nekhludov, lui prit la main dans sa petite main nerveuse et s'élança légèrement sur la gauche, en faisant entendre le froissement de son jupon empesé.

Nekhludov, lui aussi, courait bien. Mais, comme il tenait à ne pas se laisser prendre par le peintre, il se mit à donner toute sa vitesse. Quand il se retourna, il vit le peintre poursuivre Katucha et celle-ci, qui courait rapidement, de ses jeunes jambes agiles, lui échapper et s'éloigner toujours davantage vers la gauche. Il y avait là un bouquet de lilas, derrière lequel personne ne s'était aventuré. Or, Katucha regarda Nekhludov et lui fit un signe de tête pour qu'il vînt derrière le massif où il la suivit dès qu'il eut compris. Mais derrière le bouquet de lilas se trouvait un fossé recouvert d'orties, qu'il ne connaissait pas. Il trébucha, se piqua les mains, se mouilla de rosée que l'approche du soir avait déjà

mise sur les feuilles, et tomba dans le fossé. Mais il se releva bien vite en riant et, d'un saut, se retrouva sur un terrain plat.

Katucha, dont les grands yeux noirs rayonnaient comme des cassis humides, s'élança au-devant de lui. Ils s'abordèrent et se tendirent la main.

— Qu'est-ce donc ? Vous vous êtes piqué, je crois ? lui demanda-t-elle en souriant et en le regardant dans les yeux, pendant que, d'une main, elle rajustait sa natte défaite.

— J'ignorais qu'il y eût un fossé ! répondit Nekhludov en souriant également et sans lâcher la main de Katucha.

Et comme elle s'était rapprochée de lui, sans qu'il sût comment, son visage se trouva près du sien. Elle, ne s'écartant pas, il lui serra plus fortement la main et la baisa sur la bouche.

— En voilà une affaire ! fit-elle, et, d'un prompt mouvement, elle dégagea sa main et s'éloigna de Nekhludov.

Elle cueillit deux branches de lilas, en frappa ses joues brûlantes, jeta en arrière un regard vers Nekhludov et, balançant vigoureusement son bras, elle courut rejoindre les autres joueurs.

De ce moment, les relations entre Nekhludov et Katucha se modifièrent. Leur situation devint désormais celle

d'un jeune garçon et d'une jeune fille, tous deux innocents et naïfs et qui se sentent attirés l'un vers l'autre.

Tout s'ensoleillait, pour Nekhludov, si Katucha pénétrait dans la chambre où il se trouvait, ou s'il apercevait de loin son tablier blanc ; tout lui semblait rempli d'intérêt, joyeux, important : la vie pour lui se transformait en ivresse. De son côté, elle éprouvait une impression semblable. Et non seulement la présence ou l'approche de Katucha produisaient cet effet sur Nekhludov, mais rien que la pensée qu'elle existait le comblait de bonheur ; et de même pour elle, à la pensée qu'il existait. Et que, par hasard, il reçût de sa mère une lettre qui le chagrinât ; qu'il fût mécontent de son travail, ou ressentît quelqu'un de ces accès de vague tristesse fréquents chez les jeunes gens, Nekhludov songeait à Katucha, et sa peine s'envolait aussitôt.

Katucha était très occupée dans la maison, mais elle était diligente ; elle aimait à lire dans ses moments de loisir. Nekhludov lui prêta des œuvres de Dostoïewski et de Tourguénief, que lui-même venait de lire ; l'*Accalmie*, de Tourguénief, eut surtout le don de la ravir. Plusieurs fois par jour, en se rencontrant

dans le corridor, sur le balcon, dans la cour, ils échangeaient quelques mots, et parfois, Katucha vivant avec la vieille Matrena Pavlovna, femme de chambre des deux demoiselles, était rejointe par Nekhludov dans le cabinet qu'occupaient les deux servantes et ils y prenaient le thé. Et tous deux puisaient un charme délicieux à ces conversations en présence de Matrena Pavlovna. Si bien que, lorsqu'ils s'y trouvaient seuls, leurs entretiens en souffraient. Leurs yeux aussitôt se mettaient en désaccord avec leurs lèvres et se tenaient un langage plus grave : alors, leurs bouches se taisaient ; ils sentaient la gêne les envahir et ils se quittaient aussitôt.

Tout le temps que Nekhludov passa chez ses tantes, il en fut ainsi de leurs relations nouvelles. Mais les demoiselles s'en aperçurent ; elles s'en inquiétèrent même et crurent devoir en informer, par lettre, la princesse Hélène Ivanovna, mère de Nekhludov. La tante Maria Ivanovna redoutait une liaison galante entre Dmitri et Katucha : crainte bien chimérique ! Nekhludov, sans s'en douter, aimait Katucha, mais comme aiment les innocents ; et son amour était la principale sauvegarde contre une chute de l'un et de l'autre. Non seulement il n'avait pas

le désir de la posséder physiquement, mais une sorte de terreur l'envahissait à la seule pensée que cela fût possible. L'autre tante, Sophia Ivanovna, avait une crainte différente. D'esprit plus poétique et connaissant le caractère entier et résolu de son neveu, elle avait peur qu'il n'eût la pensée d'épouser la jeune fille, malgré son origine et sa condition. Et cette crainte n'était pas la moins fondée.

Si Nekhludov avait eu lui-même conscience de son amour pour Katucha, et si l'on avait cherché à le convaincre de l'impossibilité où il se trouvait d'unir sa destinée à celle de la jeune fille, il eût certainement, avec sa franchise habituelle, décidé que rien n'empêcherait son mariage avec quelque jeune fille que ce fût, pourvu qu'il l'aimât. Mais ses tantes ne lui firent point part de leurs craintes, et il partit sans avoir conscience de son amour pour Katucha.

Il était convaincu que l'amour qu'il éprouvait pour elle n'était que la manifestation de la joie de vivre qui emplissait tout son être et qui était partagée par cette charmante et joyeuse jeune fille. Mais quand, le jour de son départ, il la vit debout sur le perron, à côté de ses tantes, quand il vit les grands yeux noirs, tout

pleins de larmes, tendrement fixés sur lui, il eut cependant l'impression que, ce jour-là, il abandonnait quelque chose de très beau et de très précieux, qu'il ne retrouverait jamais. Et une douloureuse tristesse l'envahit.

— Adieu, Katucha, et merci pour tout ! lui murmura-t-il derrière le bonnet de Sophia Ivanovna, avant de monter dans la voiture qui allait l'emmener.

— Adieu, Dmitri Ivanovitch ! dit-elle de sa voix caressante.

Puis, se contraignant à refouler les larmes qui commençaient à couler de ses yeux, elle s'enfuit dans l'antichambre pour y pleurer à son aise.

# XIII

Trois années passèrent avant que Nekhludov revît Katucha. Et, quand il la revit, pendant un arrêt qu'il fit chez ses tantes, en allant rejoindre son régiment — il venait d'être nommé officier — il était désormais un homme tout différent de celui qui avait passé l'été trois ans auparavant chez les vieilles demoiselles.

Naguère, il était un jeune homme loyal et désintéressé, toujours prêt à s'adonner tout entier à ce qu'il pensait être le bien ; aujourd'hui, il n'était plus qu'un égoïste raffiné, un débauché n'aimant que son plaisir. Naguère, le monde divin lui apparaissait comme une énigme qu'il s'efforçait de déchiffrer avec un joyeux enthousiasme ; à présent tout, dans cette vie, était pour lui simple et clair ; tout lui semblait subordonné aux conditions de la vie ambiante. Naguère, il tenait pour importante et nécessaire la communion avec la nature, avec les hommes qui

avaient vécu, pensé et senti avant lui (philosophes et poètes) ; aujourd'hui, il tenait pour nécessaires et importantes les institutions humaines et la communion avec ses camarades. Naguère, à ses yeux, la femme était une créature mystérieuse et charmante, puisant son charme dans son mystère même ; à présent la femme, toute femme — ses parentes ou les femmes de ses amis exceptées — avait selon lui un sens très défini : elle était uniquement l'instrument d'une jouissance déjà appréciée et qui lui plaisait entre toutes. Naguère, il n'avait aucun besoin d'argent ; à peine dépensait-il le tiers de la pension fournie par sa mère ; il pouvait renoncer à l'héritage paternel et le donner aux paysans ; à présent il trouvait insuffisants les mille cinq cents roubles mensuels donnés par sa mère, et déjà il avait eu avec celle-ci de désagréables explications d'argent. Naguère, il considérait son être spirituel comme son véritable *moi ;* aujourd'hui, il considérait comme son moi son être bestial, bien portant et vigoureux.

Et la transformation si profonde qui s'était opérée en lui provenait simplement de ce qu'il avait abandonné sa croyance en lui-même au profit de sa croyance dans les autres. Et la cause de ce changement

de croyance était fondée sur ce que vivre en croyant en soi-même lui semblait trop difficile : car, pour vivre en croyant en soi-même, il devait se décider non en faveur de son moi animal, uniquement soucieux de plaisir, mais presque toujours contre lui ; au lieu qu'à vivre en croyant dans les autres, il se dispensait de rien décider, tout se trouvant décidé d'avance contre son moi moral, au bénéfice de son moi animal. Bien mieux, sa croyance en soi l'exposait sans cesse à la désapprobation des hommes ; en croyant au contraire dans les autres, il était assuré de mériter l'éloge de ceux qui l'entouraient.

Ainsi, quand les pensées, les lectures ou les paroles de Nekhludov portaient sur Dieu, la vérité, la richesse ou la pauvreté, tous ceux qu'il fréquentait jugeaient déraisonnables, souvent ridicules, ses préoccupations ; avec une bienveillante ironie, sa mère, sa tante, l'appelaient « notre cher philosophe » ; et quand, par contre, il lisait des romans, racontait des anecdotes scabreuses, citait des détails sur le vaudeville joué au Théâtre-Français, chacun l'approuvait et le trouvait charmant. Si, croyant de son devoir de limiter ses besoins, il portait un manteau usagé, ou s'abstenait de boire

du vin, tout le monde le taxait d'originalité ayant pour mobile la vanité et le désir de se singulariser ; mais, au contraire, quand l'argent dépensé pour ses plaisirs excédait ses ressources, soit pour la chasse, soit pour le luxe qu'il avait mis à orner son cabinet, chacun louait son bon goût et lui donnait des objets de prix. Quand il était chaste et exprimait le désir de le rester jusqu'à son mariage, sa famille entière tremblait pour sa santé ; par contre, loin de s'attrister, sa mère s'était presque réjouie en apprenant qu'il était devenu homme et venait d'enlever à l'un de ses camarades une certaine dame française. Quant à l'épisode de ce qui avait pu se passer avec Katucha et aux velléités qu'avait eues Nekhludov de l'épouser, la princesse ne pouvait y songer sans terreur.

De même, quand Nekhludov avait donné aux paysans le petit bien qu'il avait hérité de son père, parce que la possession de la terre lui semblait une injustice, sa décision avait stupéfié sa famille et, de tout son entourage, lui étaient venus des reproches et d'incessantes railleries. On lui avait répété à satiété que, loin de les enrichir, le don fait par lui aux paysans les avait

appauvris, qu'ils avaient monté trois cabarets dans leur village et avaient cessé tout travail. Par contre, quand son entrée dans la garde lui avait ouvert les portes de la haute aristocratie et qu'il avait commencé à dépenser tant d'argent que sa mère avait dû prendre une avance sur son capital, la princesse Hélène Ivanovna s'était à peine chagrinée, considérant qu'il était naturel et même bon pour lui d'être vacciné ainsi contre cette maladie de la folie de jeunesse, et cela en bonne société.

Au début, Nekhludov avait résisté à ce nouveau genre de vie ; mais la lutte lui était très difficile, parce que tout ce qu'il tenait pour bon, alors qu'il croyait en soi-même, était tenu pour mauvais par les autres, tandis que, inversement, ce qui lui paraissait mauvais était déclaré excellent par son entourage. C'est pourquoi il avait fini par céder : il avait cessé de croire en lui-même et s'était mis à croire dans les autres. Tout d'abord, cette capitulation devant soi-même lui avait été désagréable ; mais cette première impression avait été passagère ; il avait commencé à fumer, à boire du vin et, ce sentiment pénible ayant lui-même disparu, il s'était senti rasséréné.

Dès lors, avec sa nature passionnée, Nekhludov s'était livré tout entier à cette vie nouvelle, qui était celle de son milieu ; et il avait complètement étouffé en lui la voix qui réclamait autre chose. Son arrivée à Pétersbourg avait marqué le début de ce changement qui s'était parachevé lors de son admission dans le corps de la garde.

En général, le service militaire est dissolvant, en ce qu'il met les hommes dans des conditions d'oisiveté complète. L'honneur spécial du régiment, de l'uniforme, du drapeau, en même temps que le pouvoir discrétionnaire des chefs, d'une part, et, d'autre part, la soumission servile des subordonnés, tiennent lieu du travail utile et des devoirs imposés à tous les hommes.

Mais lorsque, à ce dissolvant renfermé dans le service militaire lui-même, au point de vue général, avec son honneur du régiment, de l'uniforme, du drapeau et l'autorisation de la violence et de l'assassinat, vient s'ajouter celui de la richesse et du contact avec la famille impériale — comme cela a lieu pour les régiments de la garde, où servent seulement les officiers riches et nobles — il en résulte un état d'égoïsme insensé. Et

c'est dans cet état que se trouvait Nekhludov depuis qu'il était devenu officier et qu'il vivait comme ses camarades.

On n'avait rien à faire qu'à revêtir un bel uniforme, bien confectionné par d'autres ; un casque et des armes, également faits, nettoyés et servis par d'autres ; caracoler sur un superbe cheval, nourri et dressé par d'autres encore ; galoper avec ses camarades, brandir son sabre, tirer des coups de feu et apprendre ce métier à d'autres hommes. C'était là toute la besogne, et les plus haut placés : jeunes et vieux, le tsar, son entourage, tous, non seulement approuvaient cette occupation, mais la louaient et s'en montraient reconnaissants. On considérait, en outre, comme bon et important de dépenser de l'argent sans approfondir son origine, de manger et surtout de boire ensemble dans les clubs d'officiers ou dans les cabarets les plus chers; puis, les théâtres, les bals, les femmes ; de nouveau la galopade, le moulinet du sabre ; et encore l'argent jeté à pleines mains, le vin, les cartes et les femmes.

Un civil qui mènerait une semblable vie ne pourrait se défendre d'en avoir honte au fond. Les militaires, au contraire, la considèrent comme absolument indispensable et s'en glorifient, surtout pendant la

guerre, comme cela arrivait à Nekhludov, entré au service après le commencement des hostilités contre la Turquie.

« Nous sommes prêts à sacrifier notre vie ! Et, par suite, cette vie insouciante et gaie que nous menons est non seulement excusable, mais elle est encore indispensable pour nous. Aussi est-elle la nôtre ! »

Tel était le raisonnement inconscient de Nekhludov à cette période de sa vie ; et il jouissait de s'être affranchi de toutes les contraintes morales auxquelles il s'était astreint dans sa jeunesse ; aussi ne cessait-il point de laisser se perpétrer en lui un véritable état de folie égoïste.

Et c'est dans cet état qu'il se trouvait, après trois ans, quand il revint auprès de ses tantes.

## XIV

Nekhludov s'était arrêté chez ses tantes, d'abord parce que leur domaine se trouvait sur la route qu'il devait suivre pour rejoindre son régiment ; ensuite, parce que les deux vieilles demoiselles l'en avaient instamment prié ; mais lui-même, surtout, avait tenu à revoir Katucha. Peut-être avait-il d'avance à l'égard de la jeune fille, dans le fond de son âme, un mauvais dessein dicté par l'instinct animal prédominant chez lui ; en tout cas, il ne se l'avouait pas et le seul qu'il s'avouât était de se retrouver dans les lieux témoins du bonheur qu'il avait éprouvé par elle, et de la revoir, et de revoir ses tantes, personnes un peu ridicules, mais aimables et bonnes, et qui toujours l'avaient enveloppé de tendresse et d'admiration.

Il arriva fin mars, un vendredi saint, en plein dégel, par une pluie torrentielle, si bien qu'en approchant de la maison il se sentait mouillé et transi, mais

vaillant et très en train, ainsi qu'il en était toujours à cette période de sa vie.

« Pourvu qu'elle soit encore là ! » songeait-il, en pénétrant dans la cour toute pleine de neige fondue et en apercevant la vieille habitation et le mur de briques qui entourait l'enclos et qu'il connaissait si bien. Il s'attendait, dès qu'elle aurait entendu la sonnette, à la voir accourir sur le perron ; mais à sa place apparurent deux femmes pieds nus et jupes retroussées, portant des seaux et occupées sans nul doute à laver le plancher. Aucune trace de Katucha. Et Nekhludov vit seulement s'avancer à sa rencontre le vieux laquais Tikhon, lui aussi en tablier, et qui venait évidemment de suspendre un nettoyage quelconque. Dans l'antichambre, il fut reçu par Sophia Ivanovna, en robe de soie et en bonnet.

— Ah ! que tu es gentil d'être venu ! s'écria Sophia Ivanovna en l'embrassant. Machegnka [1] est un peu souffrante ; ce matin, elle s'est fatiguée à l'église. Nous nous sommes confessées.

— Tante Sonia, je vous souhaite bonne fête ! dit Nekhludov en lui baisant la main. Excusez-moi, je vous ai mouillée !

[1] Diminutif de Maria.

— Va vite te changer dans ta chambre ! Te voilà tout trempé. Et voilà que tu as déjà des moustaches !... Katucha ! vite, Katucha ! qu'on lui prépare du café !

— Tout de suite ! répondit, du corridor, une voix si agréablement connue de Nekhludov.

Et le cœur de celui-ci battit joyeusement. Elle était encore là !

Et c'était comme si le soleil se fût montré entre les nuages. Gaîment Nekhludov suivit Tikhon, qui le conduisit dans la même chambre où il avait logé jadis.

Il eût bien désiré questionner celui-ci sur Katucha, lui demander comment elle allait, ce qu'elle faisait, si elle était fiancée. Mais Tikhon était à la fois si respectueux et si digne, il insistait tellement pour verser lui-même l'eau de la cruche sur les mains de Nekhludov, que celui-ci n'osa pas l'interroger sur la jeune fille et s'en tint à lui demander des nouvelles de ses petits-enfants, du vieux cheval de son frère, du chien du garde, Polkan. Tout le monde était en vie, se portait bien, sauf Polkan, atteint de la rage l'année précédente.

Tandis que Nekhludov changeait de vêtement, il entendit un pas léger dans le corridor, puis heurter à la porte.

Nekhludov reconnut et le pas et la façon de frapper : elle seule marchait et frappait de cette manière.

Il jeta en hâte sur ses épaules son manteau tout trempé ; puis il s'approcha de la porte et cria : — Entrez !

C'était elle, Katucha, toujours la même, mais plus charmante qu'autrefois. Comme autrefois, ses yeux noirs louchaient légèrement, brillaient et riaient ; et, comme autrefois, elle portait un tablier blanc d'une propreté incomparable. Elle venait lui apporter, de la part de sa tante, un savon parfumé dont on avait, à l'instant même, rompu l'enveloppe, puis une serviette éponge et une autre plus grande, en toile, avec des broderies russes. Et le savon, à peine sorti de son enveloppe, avec ses lettres en relief, et les serviettes, et Katucha elle-même, tout cela était également propre, frais, intact et délicieux. Les lèvres de la jeune fille, rouges, fermes, charmantes, se plissaient comme jadis d'une joie débordante à la vue de Nekhludov.

— Heureuse arrivée à vous, Dmitri Ivanovitch ! dit-elle avec un léger effort ; et son visage se teinta de rougeur.

— Je te salue !... Je vous salue !... Il ne savait s'il devait lui dire « tu » ou « vous » ; et lui aussi se sentit rougir. Vous allez bien ?

— Dieu merci ! Votre tante vous envoie votre savon préféré, à la rose, dit-elle en posant le savon sur la table et en étalant les serviettes sur le dossier d'une chaise.

— Ils ont les leurs ![1] objecta solennellement Tikhon en montrant du doigt un grand nécessaire aux fermoirs d'argent, que Nekhludov avait ouvert sur la table, et rempli de flacons, de brosses, de poudres, de parfums et d'instruments de toilette.

— Remerciez ma tante. Et comme je suis heureux d'être venu ! ajouta Nekhludov sentant qu'au fond de son âme tout redevenait doux et lumineux comme autrefois.

Katucha sourit et ce fut sa réponse ; puis elle quitta la chambre.

L'accueil fait à Nekhludov par ses tantes, qui l'avaient toujours adoré, fut cette fois plus empressé encore que de coutume. Dmitri, allant à la guerre, pouvait être blessé, tué ! Cela les mettait en émoi.

L'intention première de Nekhludov avait été de s'arrêter seulement une journée ; mais, en revoyant Katucha, il se décida à rester encore près d'elle le jour

---

[1] Par déférence, les domestiques russes parlent de leurs maîtres à la troisième personne et au pluriel.

de Pâques ; et, comme il avait donné rendez-vous à Odessa à son camarade Schönbok, il lui télégraphia de venir plutôt le rejoindre chez ses tantes.

Dès le premier instant où il avait revu la jeune fille, Nekhludov avait senti renaître en lui le sentiment ancien. Comme jadis, il ne pouvait se défendre d'une sincère émotion lorsqu'il apercevait le tablier blanc de Katucha ; ni entendre sans plaisir sa voix, son rire, le bruit de ses pas ; ni subir avec indifférence, surtout quand elle souriait, le regard de ses yeux noirs comme des cassis mouillés ; de même et plus qu'autrefois, il ne pouvait sans trouble la voir rougir en sa présence. Il se sentait amoureux, mais non plus comme au temps où son amour était pour lui un mystère, où il n'osait pas se l'avouer à lui-même, où il avait la conviction qu'on ne peut aimer qu'une fois ; aujourd'hui, il savait qu'il était amoureux et s'en réjouissait et, tout en essayant de n'y point penser, il savait aussi en quoi consistait cet amour et ses résultats possibles.

Comme chez tous les humains, en Nekhludov il y avait deux hommes : l'un, l'homme moral, cherchant son bien dans le bien des autres ; l'autre, l'homme animal, cherchant seulement son bien

personnel, aux dépens de celui de tous les autres êtres. Et, dans la période de folie égoïste provoquée chez lui par la vie de Pétersbourg et par la vie militaire, l'homme animal avait pris suffisamment le dessus pour étouffer les besoins de l'âme. Toutefois, quand il eut revu Katucha et que ses sentiments anciens à son égard se furent réveillés, l'homme moral releva la tête et réclama ses droits. Ce fut la cause d'une lutte inconsciente mais sans trêve qui se livra en lui pendant ces deux journées qui précédaient Pâques.

Dans l'intimité de son âme, il savait que son devoir était de partir et qu'il agissait mal en prolongeant son séjour chez ses tantes ; il savait que rien de bon ne pourrait en résulter ; mais, pour le plaisir et le bonheur éprouvés, il imposait silence à sa conscience et restait.

Le samedi soir, vigile de Pâques, le prêtre, accompagné du diacre et du sacristain, vint pour célébrer matines ; ils racontèrent toutes les peines qu'ils avaient eues à franchir en traîneau les mares produites par le dégel, dans le parcours des trois verstes qui séparaient l'église de la maison des vieilles demoiselles.

Nekhludov, avec ses tantes et tous les domestiques, assista à la cérémonie. Il

ne se lassait pas de considérer Katucha, qui se tenait près de la porte, l'encensoir en main. Et quand il eut, suivant la coutume, échangé avec le pope, puis avec ses tantes, les trois baisers, et qu'il eut été sur le point de rentrer dans sa chambre, il entendit dans le corridor la voix de Matrena Pavlovna, la vieille femme de chambre ; et celle-ci disait qu'elle se préparait à se rendre à l'église avec Katucha pour assister à la bénédiction du pain pascal. « Moi aussi, j'irai ! » se dit Nekhludov.

La route était si impraticable qu'on ne pouvait songer à se rendre à l'église ni en voiture, ni en traîneau. Aussi Nekhludov fit-il seller le vieux cheval, celui qu'on appelait « le poulain du frère » ; et, au lieu d'aller se coucher, il revêtit son brillant uniforme, endossa son manteau d'officier ; et sur le vieux cheval trop nourri, lourd, hennissant sans cesse dans la nuit, à travers la neige et la boue, il se rendit à l'église du village.

## XV

Cette messe de nuit devait marquer un des plus durables et des plus rayonnants souvenirs de la vie de Nekhludov.

Quand, après une longue course à travers les ténèbres, éclairées seulement, par endroits, du reflet blanc de la neige, il pénétra enfin, chevauchant le poulain qui remuait ses oreilles à la vue des lampions allumés autour de l'église, dans la cour de celle-ci, le service était déjà commencé.

En reconnaissant dans le cavalier le neveu de Maria Ivanovna, les paysans le conduisirent dans un endroit sec, où il pût mettre pied à terre, emmenèrent son cheval et lui ouvrirent les portes de l'église, déjà remplie de monde.

Sur la droite se tenaient les moujiks. Les vieux en caftans confectionnés à la maison, les pieds entourés de bandes de toile blanche et chaussés de *lapti* [1] ; les

---

[1] Chaussures tressées de tille.

jeunes en caftans de drap neuf, les reins ceints d'une écharpe claire, et aux pieds des grandes bottes. Sur la gauche se tenaient les femmes coiffées de fichus de soie, vêtues de justaucorps de velours, avec des manches rouge vif, des jupes bleues, vertes, rouges, et chaussées de souliers ferrés. Les plus âgées, modestes, avec leurs fichus blancs, leurs caftans gris, s'étaient placées dans le fond. Entre elles et les femmes mieux habillées étaient rangés les enfants, parés, avec les cheveux enduits d'huile. Les moujiks faisaient de grands signes de croix et de grands saluts qui, lorsqu'ils se redressaient, rejetaient leur chevelure en arrière ; les femmes, surtout les vieilles, fixaient obstinément l'icone entourée de cierges, appuyaient vigoureusement leurs doigts repliés tour à tour sur le front, les deux épaules et le ventre, en marmottant des prières, s'inclinaient et tombaient à genoux. Imitant les grandes personnes, les enfants priaient avec ferveur, surtout quand des regards se posaient sur eux. L'iconostase d'or ruisselait de lumière, au milieu des cierges enveloppés d'or. De même le grand candélabre était tout garni de cierges. Des chanteurs de bonne volonté formaient deux chœurs, où le mugissement des

basses se mariait au soprano aigu des voix enfantines.

Nekhludov s'avança au premier rang. L'aristocratie occupait le milieu, représentée par un propriétaire foncier du pays, avec sa femme et son fils, ce dernier en veste de matelot ; puis le stanovoï, le télégraphiste, un marchand chaussé de hautes bottes, le maire du village avec sa médaille au cou ; et, à droite de l'ambon, derrière la femme du propriétaire, Matrena Pavlovna, vêtue d'une robe aux couleurs changeantes, les épaules couvertes d'un châle liseré d'une bande blanche. Près d'elle, Katucha en robe blanche plissée, la taille serrée dans une ceinture bleue et un nœud rouge dans ses cheveux noirs.

Tout avait un air de fête ; tout était solennel, gai et charmant : les prêtres, avec leur chasuble d'argent, coupée d'une croix d'or, le diacre et le sacristain avec leurs étoles brodées d'or et d'argent, les chants d'allégresse des chantres amateurs aux cheveux luisants, les bénédictions répétées du prêtre élevant le cierge au-dessus des fidèles, la façon dont tout le monde, à maintes reprises, psalmodiait : « Christ est ressuscité ! Christ est ressuscité ! » Tout cela était beau, mais plus belle encore était Katucha, avec sa robe

blanche, sa ceinture bleue, son nœud rouge dans ses cheveux noirs et ses yeux allumés de joie.

Nekhludov sentait qu'elle le voyait sans se retourner. Il vit cela en passant tout près d'elle pour aller vers l'autel. N'ayant pas à lui parler, il s'avisa pourtant de lui dire :

— Ma tante vous prévient qu'on mangera après la messe finale [1].

Comme toujours, dès que Katucha aperçut Nekhludov, son jeune sang lui afflua au visage et ses yeux noirs s'arrêtèrent sur lui, riants, heureux, dans un regard naïf de bas en haut.

— Oui, je le sais, répondit-elle.

En ce moment, le sacristain, qui traversait la foule avec un vase en cuivre, passa près de la jeune fille et, sans la voir, la frôla de son étole. Par déférence, il avait voulu s'effacer devant Nekhludov et ainsi avait frôlé Katucha. Mais Nekhludov fut stupéfait de voir que le sacristain ne comprenait pas que tout ce qui existait dans l'église, dans le monde, n'existait que pour Katucha et qu'elle seule, centre de l'univers entier, ne devait pas passer inaperçue.

---

[1] Après le carême de sept semaines et les offices célébrés presque toute la nuit de Pâques, on se réunit à une table où sont servis des mets réconfortants : viandes, charcuterie, œufs, monumentales brioches pascales, etc.

C'était pour elle que brillait l'or de l'iconostase, que brûlaient les cierges du candélabre ; pour elle que montaient tous ces chants d'allégresse : « La Pâque du Seigneur ! humains, réjouissez-vous ! » Et tout ce qui était beau et bon sur la terre était pour Katucha, et Katucha devait le comprendre ainsi : car Nekhludov le sentait en voyant les formes sveltes de la jeune fille, moulée dans sa robe blanche plissée, et son visage plein de joie recueillie, lui disant que tout ce qui chantait en lui devait aussi chanter en elle.

Dans l'intervalle, entre la messe de nuit et celle de l'aurore, Nekhludov sortit de l'église. Devant lui, la foule s'écartait et le saluait. Certains le reconnaissaient ; d'autres demandaient : « Qui est-il ? » Il s'arrêta sur le parvis. Les mendiants l'entourèrent : il leur distribua toute la menue monnaie qu'il avait dans sa bourse et descendit l'escalier de la cour.

Déjà l'aube commençait à poindre, mais le soleil ne paraissait pas encore. Les fidèles allaient s'asseoir parmi les tombes qui entouraient l'église. Katucha était restée à l'intérieur, et Nekhludov s'arrêta pour l'attendre.

En faisant résonner les clous des bottes sur les dalles, la foule continuait de sortir

et se disséminait dans la cour et dans le cimetière de l'église.

Un vieillard au chef branlant, ancien pâtissier de Maria Ivanovna, arrêta Nekhludov et l'embrassa trois fois ; puis sa femme, une vieille toute ridée, la tête couverte d'un fichu de soie, lui tendit un œuf teint en jaune safran. Derrière eux, un jeune et vigoureux moujik, vêtu d'un caftan neuf avec une ceinture verte, s'approcha en souriant.

— Christ est ressuscité ! dit-il avec un bon sourire de ses yeux ; et, passant ses bras au cou de Nekhludov, en lui chatouillant le visage de sa courte barbe frisée, tandis qu'il l'imprégnait de son odeur particulière et saine de moujik, il l'embrassa trois fois à pleine bouche, de ses lèvres fortes et fraîches.

Pendant que Nekhludov s'embrassait avec le moujik et recevait de lui un œuf teint en couleur de brique, il vit sortir de l'église la robe changeante de Matrena Pavlovna et la chère petite tête noire au nœud rouge.

Tout de suite, Katucha l'aperçut, malgré la foule qui les séparait ; et il vit comment son visage s'éclaira.

Sur le parvis, la jeune fille s'arrêta pour donner des sous aux mendiants. L'un

d'eux, qui s'approcha d'elle, avait une grande plaie rouge à la place du nez. Elle prit quelque chose dans sa robe, puis s'avança vers lui, l'embrassa trois fois, sans répulsion, avec le même rayonnement dans les yeux. En même temps, ses yeux rencontrèrent ceux de Nekhludov ; et c'était comme s'ils lui eussent demandé : « Est-ce bien, ce que je fais là ? »

« Mais oui, ma bien-aimée ! tout est bien, tout est beau, je t'aime ! »

Les deux femmes descendirent les degrés, et Nekhludov alla à leur rencontre. Son intention n'était pas de leur souhaiter la Pâque, mais il ne pouvait s'empêcher d'approcher de Katucha.

— Christ est ressuscité ! dit Matrena Pavlovna avec un signe de tête, un sourire et une voix qui démontraient l'égalité de tous, ce jour-là ; puis, elle s'essuya la bouche avec son mouchoir et la tendit à Nekhludov.

— En vérité, ressuscité ! répondit-il, et il l'embrassa.

Il jeta un regard sur Katucha, qui rougit et s'approcha tout près de lui.

— Christ est ressuscité, Dmitri Ivanovitch !

— En vérité, ressuscité ! dit-il.

Deux fois ils s'embrassèrent et s'arrêtèrent, se demandant s'ils devaient continuer ; et aussitôt, ayant décidé qu'ils le devaient, ils s'embrassèrent une troisième fois, et tous deux sourirent.

— Vous n'allez pas chez le prêtre ? demanda Nekhludov.

— Non, nous attendrons ici, Dmitri Ivanovitch, dit-elle, faisant effort pour parler.

Sa poitrine se soulevait fiévreusement ; elle ne cessait de le regarder dans les yeux, de ses yeux soumis, vierges et aimants.

Dans l'amour entre homme et femme survient toujours la minute où cet amour atteint son apogée et n'a plus rien de réfléchi ni de sensuel. Nekhludov avait connu cette minute, en cette nuit de résurrection du Christ. Maintenant, assis dans la salle du jury, s'il essayait de se rappeler toutes les circonstances où il avait vu Katucha, cette minute unique surgissait, effaçant tout le reste : la petite tête noire soigneusement peignée, avec son nœud rouge, sa robe blanche plissée moulant sa taille vierge et souple et sa poitrine naissante, et cette rougeur, et ces yeux noirs rayonnants et tendres et, dans tout son être, les deux traits principaux : la pureté

de son amour virginal, non seulement pour lui — il le savait — mais pour tous et pour tout ; non seulement pour ce qu'il y avait de bon au monde, mais encore pour ce mendiant qu'elle avait embrassé.

Cet amour, il le sentait cette nuit-là en elle comme en lui-même ; et il sentait que cet amour les fondait tous deux en un être unique.

Ah ! s'il avait pu en rester à ce sentiment, éprouvé dans cette nuit ! « Oui, songeait-il, assis devant une fenêtre dans la salle du jury, tout ce qui s'est passé de terrible entre nous n'est venu qu'après cette nuit anniversaire de la résurrection du Christ ! »

## XVI

Au retour de l'église, Nekhludov soupa avec ses tantes. Pour réagir contre la fatigue, suivant une habitude contractée au régiment, il but plusieurs verres d'eau-de-vie et de vin. Puis il regagna sa chambre, s'étendit tout vêtu sur son lit et s'endormit aussitôt. Un coup frappé à la porte le réveilla ; et la façon de frapper lui indiqua que c'était elle. Il sauta à bas de son lit en se frottant les yeux :

— Katucha, est-ce toi ? Entre ! dit-il.

Elle entre-bâilla la porte.

— On vous appelle pour manger, dit-elle.

Elle portait sa même robe blanche, mais non le nœud dans ses cheveux. Elle le regardait dans les yeux, le visage rayonnant, comme si elle lui eût annoncé quelque chose d'extraordinairement heureux.

— J'y vais tout de suite, répondit-il en prenant un peigne pour remettre ses cheveux en ordre.

Elle resta encore une minute, sans rien dire. L'ayant remarqué, il jeta son peigne et brusquement s'élança vers elle. Mais, au même instant, elle se retourna d'un mouvement léger et glissa, de son pas rapide, sur le tapis du corridor.

« Ai-je été assez imbécile de ne la point retenir ? » se dit Nekhludov.

Et il courut après elle dans le corridor.

Il ne savait lui-même ce qu'il voulait d'elle. Mais il avait l'impression de n'avoir pas fait, quand elle était entrée dans sa chambre, ce qu'eût fait tout le monde.

— Katucha, arrête-toi ! lui dit-il.

Elle se retourna et demanda en s'arrêtant :

— Qu'y a-t-il ?

— Il n'y a rien ; seulement...

Et faisant effort sur lui-même, se rappelant comment tous agissaient en pareil cas, il lui passa le bras autour de la taille.

Elle s'arrêta tout à fait, le fixa dans les yeux.

— Il ne faut pas, Dmitri Ivanovitch, il ne faut pas, dit-elle, devenue toute rouge et sur le point de pleurer.

Puis, de sa petite main nerveuse, elle écarta le bras qui l'avait enlacée.

Nekhludov la lâcha. Il eut soudain une sensation de malaise et de honte, et plus

encore de répugnance pour lui-même. En cet instant décisif, il eût dû croire en lui-même ; mais il ne comprit pas que cette honte et cette répugnance étaient le meilleur sentiment de son âme ; au contraire, il s'imagina que sa sottise seule parlait en lui et qu'il était de son devoir de faire comme tout le monde.

Il poursuivit de nouveau Katucha, la reprit par la taille et lui glissa un baiser dans le cou. Mais ce baiser ne ressemblait en rien à ceux donnés deux fois déjà : le premier, inconscient, derrière le bouquet de lilas ; puis ceux de ce matin, à l'église. Son baiser, à ce moment, avait quelque chose de terrible, et elle le comprit.

— Que faites-vous donc ? s'écria-t-elle avec effroi, comme s'il eût détruit à jamais quelque chose d'infiniment précieux ; et elle s'enfuit à toutes jambes.

Nekhludov gagna la salle à manger. Il y trouva, déjà attablés, ses tantes en grande toilette, le médecin et une voisine. Tout se passait comme à l'ordinaire, mais dans l'âme de Nekhludov grondait la tempête. Il ne comprenait rien à ce qu'on lui disait, répondait à faux, et ne pensait qu'au baiser ravi à Katucha, ne pouvant plus penser à rien d'autre. Quand elle entra dans la salle, il ne leva pas les yeux sur elle,

mais tout son être sentait, aspirait sa présence, et il devait faire effort pour ne pas la regarder.

Après le repas, il retourna dans sa chambre. Très ému, il marcha longtemps de long en large, l'oreille tendue aux bruits de la maison, guettant le pas de Katucha. Non seulement l'animal qui était en lui avait relevé la tête, mais il avait foulé aux pieds l'être spirituel qu'avait été Nekhludov lors de son premier séjour, et ce matin encore à l'église. Et cette redoutable bête humaine régnait maintenant dans son âme. Mais, bien qu'il ne cessât d'épier Katucha, il ne put, une seule fois dans la journée, se rencontrer seul avec elle. Elle l'évitait, sans nul doute. Cependant, vers le soir, elle fut obligée d'entrer dans une chambre voisine de celle qu'il occupait. Le médecin ayant consenti à rester jusqu'au lendemain, la jeune fille avait reçu l'ordre de lui préparer une chambre pour la nuit. Au bruit de ses pas, Nekhludov marchant doucement et retenant son souffle, comme s'il allait commettre un crime, se glissa dans la pièce où elle était.

Elle tenait ses deux mains passées dans une taie, afin d'y introduire l'oreiller. Elle se retourna vers Nekhludov et sourit, non point de ce sourire joyeux et confiant de

jadis, mais craintif et angoissé. Il semblait dire à Nekhludov que ce qu'il faisait était mal, et celui-ci s'arrêta un instant. A ce moment la lutte était encore possible. Bien faiblement il entendait la voix de son véritable amour, qui lui parlait d'*elle*, de ses sentiments à *elle*, de sa vie à *elle*. Mais une autre voix lui disait : « Prends garde ! tu vas laisser échapper *ton* bonheur, *ton* plaisir ! » Et la dernière voix étouffa la première. D'un pas décidé, il marcha vers la jeune fille, obéissant à un sentiment bestial, irrésistible.

La tenant embrassée dans une solide étreinte, il sentit qu'il fallait faire quelque chose de plus ; et il l'assit sur le lit et s'assit auprès d'elle.

— Dmitri Ivanovitch, mon chéri, de grâce, laissez-moi ! murmura-t-elle d'une voix suppliante. Voici Matrena Pavlovna ! s'écria-t-elle en se dégageant brusquement.

Quelqu'un venait, en effet.

— Ecoute ! lui glissa Nekhludov. J'irai te rejoindre la nuit. Tu seras seule, n'est-ce pas ?

— Que dites-vous ? Jamais de la vie ! Il ne faut pas ! disaient ses lèvres ; mais toute sa personne émue, troublée, disait autre chose.

C'était bien Matrena Pavlovna. Elle entra dans la chambre, apportant des couvertures. Elle jeta à Nekhludov un regard de reproche et gronda Katucha, qui avait oublié de prendre la couverture qu'il fallait.

Silencieusement, Nekhludov sortit, sans même éprouver de honte. Dans le regard de Matrena Pavlovna, il avait lu un blâme, et elle avait, il le savait, le droit de le blâmer, car ce qu'il faisait était mal ; mais désormais l'instinct bestial, supplantant son ancien amour pour Katucha, le dominait, régnait seul chez lui. Il se sentait obligé de satisfaire cet instinct et ne songeait plus qu'aux moyens d'y parvenir.

Il ne put tenir en place de la soirée, tantôt entrant chez ses tantes, revenant dans sa chambre ou sortant sur le perron. Sa seule pensée était de revoir Katucha ; mais celle-ci l'évitait, surveillée d'ailleurs par Matrena Pavlovna.

## XVII

Ainsi passée la soirée, la nuit vint. Le médecin alla se coucher, les tantes regagnèrent leurs chambres. Nekhludov savait qu'en ce moment Matrena Pavlovna aidait les vieilles demoiselles à se déshabiller. Katucha devait être seule à l'office. De nouveau Nekhludov sortit sur le perron. La nuit était sombre, humide, chaude ; un brouillard blanc, produit au printemps par la fonte des neiges, emplissait l'air. De la rivière, à cent pas de la maison, venaient des bruits étranges : c'était la glace qui craquait.

Nekhludov descendit du perron, franchit des flaques d'eau pour poser ses pieds sur la neige durcie, s'avança jusqu'à la fenêtre de l'office. Son cœur battait si fort dans sa poitrine qu'il l'entendait battre ; tantôt sa respiration s'arrêtait, tantôt elle haletait en un souffle pénible. Une petite lampe éclairait l'office. Katucha y était seule, assise près de la table, les yeux fixés devant elle, l'air pensif. Et, longtemps,

Nekhludov resta à la considérer, curieux de ce qu'elle ferait ensuite. Elle garda la même pose pendant quelques minutes, leva les yeux, sourit, fit un signe de tête comme si elle se fût adressé un reproche à elle-même ; puis, d'un geste saccadé, posa ses mains sur la table et recommença à regarder dans le vide.

Il restait là à la regarder, écoutant malgré lui les battements de son propre cœur et les bruits étranges arrivant de la rivière. Là-bas, dans le brouillard, un travail incessant et lent se poursuivait ; quelque chose semblait tantôt ronfler, tantôt craquer, s'effondrer, et de minces glaçons résonnaient comme du verre.

Nekhludov, immobile, suivait sur le visage de Katucha, fatigué et pensif, les phases d'un travail intérieur, aussi pénible ; et il avait pitié d'elle, mais d'une pitié singulière dont s'augmentait son désir de la posséder.

Dès cet instant, ce désir l'avait envahi tout entier.

Il frappa à la fenêtre. Comme mue par un choc électrique, elle frémit de tout son corps, son visage exprima la terreur. Puis elle se leva en sursaut, courut à la fenêtre, colla son visage à la vitre. L'expression effrayée se maintint quand, les deux mains

posées au-dessus de ses yeux pour mieux voir, elle eut reconnu Nekhludov. Jamais encore celui-ci ne lui avait vu une mine aussi sérieuse. Elle sourit après qu'il lui eut souri, mais par soumission à son égard car il vit bien que, dans son âme, au lieu du sourire persistait l'épouvante. De la main, il lui fit signe de venir le rejoindre dans la cour. Elle secoua la tête : non, elle ne sortirait pas ! et elle resta près de la fenêtre. Il colla encore son visage à la vitre, prêt à lui crier de sortir ; mais elle se retourna au même instant vers la porte. Sans doute quelqu'un l'avait appelée. Il s'éloigna de la fenêtre. Si intense était le brouillard qu'à cinq pas de la maison on ne distinguait plus les fenêtres, mais seulement une grande masse sombre, trouée par la lueur rouge d'une lampe. Sur la rivière, toujours le même ronflement, le même frottement, le même craquement, le même tintement des glaçons. Soudain, à travers le brouillard, un coq chanta, auquel d'autres répondirent dans la cour ; d'autres, plus loin, dans la campagne, lancèrent leurs appels alternés, fondus bientôt dans un même grand bruit. C'était déjà le chant des coqs annonçant l'aube. Le silence planait aux environs, d'où seul montait le tumulte de la rivière.

Ayant fait quelques pas de long en large devant la maison et plusieurs fois mouillé ses pieds dans les flaques d'eau, Nekhludov se rapprocha de nouveau des fenêtres de l'office. A la lueur de la lampe, il revit Katucha assise près de la table, dans une attitude indécise. Mais à peine se fut-il approché de la fenêtre qu'elle leva les yeux vers lui. Il frappa. Aussitôt, sans même regarder qui frappait, elle sortit de l'office ; il entendit le grincement de la porte ouverte, puis refermée. Il courut l'attendre devant le perron et, sans un mot, l'enlaça dans ses bras. Pressée contre lui, elle leva la tête, offrit ses lèvres au baiser. Et ils se tinrent debout, au coin de la maison, dans un endroit sec ; et de plus en plus grandissait chez Nekhludov le désir de la posséder. Mais la porte grinça de nouveau ; et, dans la nuit, la voix irritée de Matrena Pavlovna cria : « Katucha ! » Celle-ci s'arracha des bras de Nekhludov, s'élança vers l'office. Il entendit tirer le verrou ; puis, dans le silence revenu, la lueur rouge de la lampe disparut. Plus rien que le brouillard et le fracas de la rivière.

Nekhludov s'approcha de la fenêtre et ne put rien voir. Il frappa, ne reçut pas de réponse. Il rentra dans la maison par le grand perron et regagna sa chambre, mais

ne se coucha point. Plus tard, il ôta ses bottes, s'avança dans le corridor, jusqu'à la chambre où couchait Katucha. En passant devant celle de Maretna Pavlovna, il entendit que celle-ci ronflait paisiblement. Il allait toujours, quand soudain Matrena Pavlovna toussa et se retourna sur son lit. Il fit le mort pendant cinq minutes. Puis tout se tut ; et il entendit de nouveau le ronflement de la vieille.

Il poursuivit son chemin, évitant avec soin de faire craquer le plancher. Enfin, il se trouva devant la porte de Katucha. Pas un souffle à l'intérieur ; à coup sûr, elle ne dormait pas, car il eût entendu le bruit de sa respiration. Mais, à peine eut-il murmuré : « Katucha ! » que celle-ci s'élança vers la porte et, d'un ton qui semblait fâché, l'engagea à s'en aller.

— Mais que faites-vous là ? Est-ce possible ? Vos tantes vont se réveiller ! disaient ses lèvres.

Mais tout son être disait : « Je suis toute à toi ! » Et c'est *cela* seulement qu'entendit Nekhludov.

— Je t'en prie ! ouvre-moi seulement pour une minute, je t'en supplie !

Il parlait sans songer à ce qu'il disait.

Un silence se fit ; puis Nekhludov entendit tâtonner une main qui, dans les

ténèbres, cherchait le crochet de la porte. Celui-ci s'ouvrit et Nekhludov pénétra dans la chambre. Il enleva Kauchta, vêtue seulement d'une chemise de grosse toile, les bras nus, la souleva et l'emporta.

— Ah ! que faites-vous ? murmurait-elle.

Mais, sans écouter ses paroles, il l'emportait chez lui.

— Ah ! il ne faut pas ! laissez-moi ! disait-elle ; et cependant elle se pressait contre lui.

. . . . . .

Quand elle l'eut quitté, toute tremblante et silencieuse, il sortit sur le perron et y resta debout, cherchant la signification de ce qui venait d'avoir lieu.

Au dehors, il faisait plus clair. En bas, le craquement, l'écroulement, le tintement des glaçons augmentaient toujours et, à ces bruits, s'ajoutait encore le murmure de l'eau. Derrière le rideau de brouillard, qui commençait à descendre, transparaissait vaguement le croissant de la lune, éclairant en demi-ténèbres quelque chose de sombre et de tragique.

« Qu'est-ce que tout cela ? M'est-il arrivé un grand bonheur ou un grand malheur ? se demandait Nekhludov. Bah ! tout le monde fait ainsi ! » conclut-il ; et il alla se coucher.

## XVIII

Le lendemain, Schönbok, l'ami de Nekhludov, vint le retrouver chez ses tantes. Beau, brillant, enjoué, il ravit littéralement les demoiselles par son élégance, sa politesse, sa générosité et son affection pour Dmitri. Tout en leur plaisant beaucoup, néanmoins sa générosité leur paraissait exagérée. Elles s'étonnèrent de lui voir donner un rouble à un mendiant aveugle, en distribuer quinze comme pourboires aux domestiques et déchirer sans hésitation un mouchoir de batiste brodé pour bander la patte de Suzette, le caniche de Sophia Ivanovna. Or, celle-ci savait que de pareils mouchoirs ne peuvent coûter moins de quinze roubles la douzaine. Jamais les dignes tantes n'avaient rien vu de pareil ; elles ignoraient également que ce Schönbok avait 200,000 roubles de dettes et qu'il était bien résolu à ne jamais les payer ; aussi vingt-cinq roubles de plus ou de moins n'avaient-ils guère d'importance pour lui.

Il ne passa qu'une journée chez les demoiselles et, la nuit suivante, repartit avec Nekhludov. Parvenus à l'extrême limite du délai qui leur était accordé pour rejoindre leur corps, ils ne pouvaient prolonger leur séjour.

Durant cette dernière journée, l'âme de Nekhludov ne pouvait se détacher du souvenir de la nuit précédente. Deux sentiments opposés s'y livraient combat : l'un, le souvenir brûlant d'un amour bestial qui, tout en n'ayant pas donné ce qu'il promettait, laissait cependant la satisfaction d'un désir réalisé ; l'autre, la conscience d'avoir commis un acte mauvais, avec l'obligation de le réparer, et ceci non point pour elle, mais pour lui.

Car, dans l'état de folie égoïste où il se trouvait, Nekhludov ne pouvait penser qu'à lui. Il s'inquiétait de la façon dont on pourrait envisager sa conduite à l'égard de la jeune fille : et il ne songeait nullement à ce que celle-ci pourrait ressentir, ni à ce qu'il adviendrait d'elle.

Il croyait bien que Schönbok avait deviné ses relations avec Katucha, et cela flattait son amour-propre.

— Voilà donc, lui dit ce dernier, dès qu'il eut aperçu la jeune fille, la cause

de ton affection subite pour tes tantes, et pourquoi tu restes depuis quatre jours ! Ma foi, j'en aurais fait autant à ta place : elle est charmante !

Et Nekhludov pensait qu'en dépit de ses désirs irrassasiés, il était plus avantageux encore de partir et de rompre, d'un seul coup, des relations difficiles à continuer. Il pensait aussi devoir donner à Katucha de l'argent, non point pour elle, ni parce qu'elle en aurait besoin, mais parce que cela se fait toujours ainsi et qu'on l'eût considéré comme un homme sans honneur s'il ne l'avait point payée pour l'avoir possédée. Et, en effet, il résolut de lui donner une somme en rapport avec leur situation respective.

Le jour du départ, après le dîner, il l'attendit dans l'antichambre. A sa vue, elle devint toute rouge et voulut passer, en montrant d'un coup d'œil la porte ouverte de l'office. Mais il la retint.

— Je voulais te dire adieu, lui dit-il en essayant de lui glisser dans la main une enveloppe où il avait mis un billet de cent roubles. Voici...

Elle comprit, fronça les sourcils, secoua la tête et repoussa la main tendue de Nekhludov.

— Allons, prends ! murmura-t-il.

Il lui enfonça l'enveloppe dans l'ouverture de son corsage. Et, comme s'il s'était brûlé les doigts, fronçant à son tour les sourcils et geignant, il courut s'enfermer dans sa chambre.

Là, marchant de long en large, il se tordait, sursautait, poussait des oh ! et des ah ! comme torturé par une douleur physique au souvenir de sa dernière entrevue avec Katucha.

Mais que faire ? Tout le monde n'agissait-il pas ainsi ? N'est-ce pas de même qu'avait agi Schönbok à l'égard de l'institutrice dont il lui avait conté l'histoire ? et son oncle Gricha ? et son propre père, quand il avait eu d'une paysanne de ses terres ce fils naturel, Mitegnka, qui vivait encore ? Et, puisque tout le monde agissait ainsi, c'est donc ainsi qu'il devait agir ! Tablant sur tout cela, il essayait de se rassurer, sans toutefois y parvenir complètement.

Au plus profond de son âme, il jugeait son action si laide, si basse, si cruelle, que non seulement il avait perdu le droit de juger les autres, mais même de les regarder en face. Et pourtant, il était forcé de se considérer soi-même comme un homme rempli de noblesse, d'honneur et de générosité : à ce prix seulement il pouvait

continuer à vivre la vie qu'il vivait. Il n'avait pour cela qu'un seul moyen : ne pas penser à ce qu'il venait de faire. Il employa ce moyen.

L'existence qui l'attendait, le milieu, les camarades, la guerre, étaient propices à cet oubli. Et, plus il vivait, plus il oubliait, si bien qu'il avait totalement oublié.

Une fois cependant, à son retour de la guerre, s'étant arrêté chez ses tantes dans l'espoir d'y revoir Katucha, il avait éprouvé un serrement de cœur en apprenant qu'elle n'était plus là, qu'elle avait quitté la maison peu après son départ, pour accoucher, et que depuis, au dire des vieilles demoiselles, elle s'était complètement dégradée. A en juger par les dates, l'enfant né d'elle pouvait être de lui ; mais il pouvait aussi ne pas être de lui. En lui racontant cela, ses tantes avaient ajouté que, même avant de les quitter, Katucha s'était complètement débauchée : c'était une nature vicieuse comme sa mère. Ce jugement de ses tantes agréait à Nekhludov qui s'en trouvait en quelque sorte absous. Il eut d'abord l'intention de rechercher Katucha et l'enfant ; mais, au fond de son âme, le souvenir de sa conduite lui étant pénible et honteux, il ne tenta aucun effort pour la retrouver ;

mieux encore, il oublia sa faute et cessa complètement d'y penser.

Et voici qu'à présent, un hasard extraordinaire lui rappelait tout cela, l'obligeait à reprendre acte de l'égoïsme, de la cruauté, de la bassesse, grâce auxquels, dix ans durant, il avait pu vivre tranquillement avec une pareille faute sur la conscience ! Mais il était loin encore de consentir à un aveu sincère de son indignité ; et, en ce moment encore, il songeait uniquement à éviter que tout fût découvert et que des révélations de Katucha, ou de son défenseur, ne le montrassent devant tous tel qu'il avait été.

## XIX

Telle était la disposition d'esprit de Nekhludov, tandis que, dans la salle du jury, il attendait la reprise de la séance. Assis près de la fenêtre, il entendait le brouhaha des conversations de ses collègues et fumait sans arrêt.

A n'en pas douter, le marchand jovial prisait fort la façon de tuer le temps employée par Smielkov.

— Eh ! il noçait gaillardement, à la sibérienne ! Et, pas bête, il avait choisi une agréable jouvencelle !

Le chef du jury exposait des considérations tendant à placer tout le nœud de l'affaire dans les expertises. Peter Guerassimovitch plaisantait et riait aux éclats avec le commis juif. Nekhludov répondait par monosyllabes aux questions qu'on lui posait et désirait seulement qu'on le laissât tranquille.

Quand, avec sa démarche sautillante, l'huissier entra dans la salle pour rappeler

les jurés, Nekhludov éprouva un sentiment d'effroi, comme s'il allait, non juger, mais être jugé lui-même. Au fond de son âme, dès lors, il se trouvait misérable, indigne de regarder les autres hommes en face ; et cependant la force de l'habitude le ramena, d'un pas très assuré, sur l'estrade où il reprit son siège, au premier rang, tout près de celui du chef du jury ; après quoi il croisa nonchalamment ses jambes et se mit à jouer avec son pince-nez.

On ramenait en ce moment les prévenus, qui avaient été également emmenés hors de la salle.

De nouvelles figures avaient été introduites : les témoins. Nekhludov observa que Katucha jetait de fréquents coups d'œil sur une grosse dame tapageusement vêtue de soie et de velours et coiffée d'un énorme chapeau orné d'un grand nœud. Assise au premier rang derrière la grille, elle tenait, sur son bras nu jusqu'au coude, un élégant réticule. Nekhludov apprit bientôt qu'elle était la tenancière de la maison où Maslova vivait en dernier lieu.

Immédiatement, on procéda à l'audition des témoins : noms, religion, etc. Après qu'on leur eut demandé s'ils voulaient ou non déposer sous la foi du serment, le pope reparut sur l'estrade, en traînant

péniblement ses jambes ; de nouveau, ajustant la croix d'or qui pendait sur sa poitrine, il se dirigea vers l'icone, pour y faire prêter serment aux témoins et à l'expert, avec la même sérénité, la même assurance de remplir une fonction essentiellement importante et utile. Cette formalité achevée, le président fit sortir tous les témoins, à l'exception de la grosse dame, Kitaïeva, tenancière de la maison de tolérance. Celle-ci fut invitée à dire ce qu'elle savait de l'empoisonnement. Avec un sourire affecté, la tête enfouie dans son chapeau et chacune de ses phrases prononcée avec l'accent allemand, elle exposa, avec minutie et méthode, tout ce qu'elle connaissait.

D'abord, le garçon de l'hôtel, Simon, était venu dans son établissement pour y chercher une de ces dames et la conduire chez le marchand sibérien. Elle avait envoyé Lubacha [1]. Quelque temps après, celle-ci était revenue avec le marchand. « Il était déjà en extase ! » ajouta Kitaïeva avec un léger sourire. Puis il avait continué à boire et à régaler toutes les femmes, jusqu'à ce que, n'ayant plus d'argent sur lui, il avait envoyé, à l'hôtel où il logeait,

[1] ou Lubov.

cette même Lubacha, « pour laquelle il avait une réelle *prédilection* », ajouta-t-elle en tournant les yeux vers la prévenue.

A ces paroles, Nekhludov crut voir Maslova sourire et en éprouva du dégoût. Un sentiment étrange, imprécis, de répulsion et de souffrance, envahit son cœur.

— Le témoin voudrait-il nous faire connaître son opinion sur Maslova ? demanda, timide et rougissant, le défenseur désigné d'office de la jeune femme.

— Elle est aussi bonne que possible, répondit Kitaïeva. C'est une jeune personne d'excellentes manières et pleine de chic. Elle a été élevée dans une noble famille et sait même le français. Peut-être lui est-il arrivé de boire un peu trop, mais jamais au point de s'oublier. Une jeunesse tout à fait bien ![1]

Katucha, qui avait tenu les yeux fixés sur la patronne, les tourna ensuite vers les jurés et les arrêta sur Nekhludov. Le visage de la jeune femme devint grave, rigide. En louchant, l'un de ses yeux avait une expression sévère et, pendant un temps assez long, cet étrange regard pesa sur Nekhludov ; et, malgré son effroi,

[1] D'origine allemande, Kitaïeva s'exprime dans un jargon russe absolument incorrect et qu'il est impossible de traduire exactement en français.

celui-ci ne pouvait détacher sa vue de ces yeux qui louchaient et dont le blanc étincelait. Il se souvint de l'affreuse nuit, du craquement de la glace sur la rivière, du brouillard et surtout de cette lune échancrée, renversée, qui, se levant vers le matin, avait éclairé quelque chose de sombre et de terrible. Et ces deux yeux noirs, rivés aux siens, lui rappelaient vaguement cette chose noire et terrible.

« Elle m'a reconnu ! » songeait-il. Et, machinalement, il se renfonça sur son siège, attendant le choc.

Mais elle ne l'avait pas reconnu. Tranquillement elle poussa un soupir et, de nouveau, fixa le président. Et Nekhludov soupira aussi : « Ah ! songea-t-il, que cela finisse ! » Il éprouvait une impression souvent déjà ressentie à la chasse, alors qu'il s'agissait d'achever un oiseau blessé : mélange de répulsion, de pitié et de chagrin. L'oiseau blessé se débat dans la carnassière : on le plaint, on hésite, on ressent en même temps le dégoût, la pitié, on voudrait l'achever au plus vite et oublier.

Des sentiments identiques remplissaient à cette heure l'âme de Nekhludov, en écoutant les réponses des témoins.

## XX

Or, comme par un fait exprès, l'affaire traînait en longueur. Quand on eut, un à un, interrogé les témoins et l'expert ; quand, suivant la coutume, procureur et avocats eurent posé, d'un air très important, nombre de questions parfaitement inutiles, le président invita les jurés à prendre connaissance des pièces à conviction, consistant en une bague énorme avec une rose en brillants, faite pour un index de grosseur extraordinaire, et un filtre ayant servi à analyser le poison. Lesquels objets étaient scellés et étiquetés.

Les jurés allaient se lever de leur siège pour examiner ces objets, quand le substitut se dressa pour demander qu'avant de montrer les pièces à conviction, il fût donné lecture des résultats de l'autopsie pratiquée sur le cadavre.

Le président, pressant l'affaire pour aller au plus vite rejoindre sa Suissesse, n'ignorait pas que le seul effet de cette

lecture serait d'ennuyer tout le monde et de retarder l'heure du dîner, ni que le substitut exigeait cette lecture uniquement parce qu'il en avait le droit. Ne pouvant s'y opposer, il y consentit donc. Le greffier exhiba des papiers et, d'une voix monotone, grasseyant au passage des *l* et des *r*, il se mit à lire.

Il ressortait de l'examen extérieur du cadavre que :

1° La taille de Féraponte Smielkov était de 2 archines, 12 verchocks.

— Un solide gaillard, tout de même ! murmura le marchand à l'oreille de Nekhludov.

2° L'âge, autant qu'il était possible d'en juger d'après l'examen extérieur, était d'environ quarante ans.

3° Au moment de l'examen, le cadavre était très gonflé.

4° L'épiderme était d'une couleur verdâtre et parsemé de taches noires.

5° La peau était soulevée en cloques de diverses grosseurs, par endroits éclatées et pendantes.

6° Les cheveux, d'un blond sombre, très épais, se détachaient de la peau au moindre contact du doigt.

7° Les yeux étaient hors de l'orbite et la cornée ternie.

8° Des narines, des deux oreilles et de la bouche entr'ouverte découlait un pus mousseux et fétide.

9° Le cou du cadavre avait presque disparu, par suite de l'enflure de la face et du buste, etc.

Sur quatre pages, en vingt-sept points, s'allongeait ainsi la description détaillée résultant de l'examen extérieur de l'effrayant, du grand, du gros cadavre gonflé et décomposé du joyeux marchand qui s'était tant amusé dans la ville. Et cette lecture macabre augmenta encore l'indéfinissable sentiment de dégoût éprouvé par Nekhludov. L'existence de Katucha, le pus découlant des narines du marchand, les yeux sortis de leurs orbites, et sa propre conduite passée envers la jeune fille, autant de faits qui lui paraissaient de même ordre et semblaient l'étreindre et le suffoquer.

Cette lecture de l'examen extérieur terminée, le président, croyant que c'était fini, poussa un soupir de soulagement et releva la tête, mais aussitôt le greffier passa à un second document : l'examen intérieur du cadavre.

Le président laissa retomber sa tête, s'accouda sur la table et ferma les yeux. Le marchand, voisin de Nekhludov, s'effor-

çant d'échapper au sommeil, n'en perdait pas moins quelquefois l'équilibre ; les accusés eux-mêmes et les gendarmes qui les gardaient s'étaient immobilisés.

L'examen intérieur du cadavre avait démontré que :

1° La peau enveloppant le crâne était légèrement détachée des os, toutefois sans trace aucune d'hémorragie.

2° Les os du crâne étaient de dimensions normales et intacts.

3° Sur l'enveloppe cervicale se voyaient deux petites taches pigmentaires de quelques centimètres et l'enveloppe elle-même était d'une nuance mate pâle, etc.

Et encore treize points du même genre.

Suivaient les noms des témoins de l'enquête, leurs signatures, et enfin les conclusions du médecin expert arguant que, des accidents constatés dans l'estomac, les intestins et les reins du marchand Smielkov, on pouvait déduire, avec un *certain degré de vraisemblance*, que Smielkov était mort de l'absorption d'un poison, avalé par lui avec de l'eau-de-vie. Quant à juger exactement, par les modifications apportées dans l'estomac et les intestins, de la nature même du poison, cela était impossible ; et, quant à l'hypothèse de l'absorption du poison concurremment avec de

l'eau-de-vie, elle découlait de la grande quantité d'eau-de-vie trouvée dans l'estomac du marchand.

— Hé ! cela prouve qu'il buvait ferme ! murmura de nouveau à l'oreille de Nekhludov le marchand, son voisin, soudain réveillé.

La lecture du dit procès-verbal avait duré presque une heure ; mais le substitut était insatiable. Quand le greffier eut fini de lire les conclusions du médecin expert, le président dit en se tournant vers le substitut :

— Il n'y a pas utilité, je crois, à lire le résultat de l'analyse des viscères.

— Pardon, je demande que lecture en soit donnée, dit le substitut d'un ton sévère, sans regarder le président et en se penchant légèrement de côté ; et le ton de sa voix signifiait qu'il avait le droit d'exiger cette lecture, qu'il n'y renoncerait à aucun prix et que le refus de cette lecture entraînerait la cassation du procès.

Le juge à la grande barbe se sentait de nouveau travaillé par son catarrhe d'estomac.

— Pourquoi cette lecture ? demanda-t-il au président. Cela ne peut être qu'une perte de temps ! Ce nouveau balai ne nettoie pas mieux, mais il y met plus de temps !

Le juge aux lunettes d'or restait muet. Il regardait devant lui, l'air sombre et décidé, résigné à n'attendre rien de bon de sa femme en particulier, ni de la vie en général.

Et la lecture de l'acte commença :

« Année 188... 15e jour de février, nous, soussigné, sur l'injonction de l'inspection médicale, N° 638... — le greffier s'était remis à lire d'un ton résolu, élevant la voix pour essayer de vaincre sa propre somnolence et celle de tous les assistants, — en présence de l'inspecteur médical, avons procédé à l'analyse des objets ci-dessous énoncés :

» 1° Du poumon droit et du cœur (enfermés dans un bocal en verre de six livres).

» 2° Du contenu de l'estomac (enfermé dans un bocal en verre de six livres).

» 3° De l'estomac (enfermé dans un bocal en verre de six livres).

» 4° Du foie, de la rate et des reins (enfermés dans un bocal en verre de trois livres).

» 5° Des intestins (enfermés dans un bocal en grès de six livres)... »

Au début de cette lecture, le président murmura quelque chose à l'oreille de chacun de ses assesseurs. Puis, tous deux

ayant répondu affirmativement, il fit signe au greffier de s'arrêter.

— Le tribunal, déclara-t-il, estime la lecture de cet acte inutile.

Aussitôt le greffier se tut et réunit ses feuillets, tandis que le substitut, d'un air furibond, griffonnait une note.

— Messieurs les jurés, dit le président, peuvent dès maintenant prendre connaissance des pièces à conviction.

Beaucoup se levèrent, manifestement préoccupés de savoir comment ils tiendraient leurs mains pendant cette inspection, et ils s'approchèrent de la table, où, successivement, ils examinèrent la bague, les bocaux et le filtre. Le marchand se risqua à glisser la bague à l'un de ses doigts.

— Eh bien ! dit-il en retournant à sa place, eh bien ! en voilà, un doigt ! Gros comme un gros concombre ! ajouta-t-il, visiblement amusé de la taille herculéenne qu'il attribuait au marchand empoisonné.

## XXI

Après l'examen par les jurés des pièces à conviction, le président déclara close l'instruction judiciaire ; et, sans interruption, pressé d'ailleurs d'expédier l'affaire, il donna la parole à l'accusateur public, tout en espérant que, celui-ci étant homme, aurait hâte aussi de fumer et de manger et qu'il aurait pitié de l'assistance. Mais le substitut n'eut pas plus pitié de lui-même que des autres. Sot par nature, il avait en outre le malheur d'être sorti du gymnase avec une médaille d'or et, par la suite, à l'Université, d'avoir remporté un prix pour sa thèse des *Servitudes en Droit romain* ; aussi était-il au plus haut degré vaniteux, infatué de sa personne — ce à quoi ses succès auprès des dames avaient contribué encore ; et, comme conséquence, sa sottise naturelle était gigantesque. Quand le président lui eut donné la parole, il se leva posément, guindant, dans son uniforme brodé, ses formes

élégantes, les mains sur son pupitre, et, la tête inclinée, promenant un ample regard sur l'assistance, les prévenus exceptés, il commença :

— L'affaire qui vous est soumise, messieurs les jurés, constitue, si je puis m'exprimer ainsi, un fait de criminalité essentiellement caractéristique.

Tel fut le début de son discours, préparé pendant la lecture des procès-verbaux.

Son réquisitoire devait avoir, à son avis, une portée sociale et ressembler ainsi aux fameux discours qui avaient servi de base à la gloire des grands avocats. Son auditoire, à vrai dire, n'était formé ce jour-là que de trois femmes : une couturière, une cuisinière, puis la sœur de Simon, et enfin, un cocher ; mais cette considération ne pouvait l'arrêter. Les célébrités du barreau avaient débuté de même. Son principe, à lui, consistait à être toujours à la hauteur de sa situation, c'est-à-dire à pénétrer au fin fond de la psychologie du crime et à mettre à nu les plaies de la société.

— Vous voyez devant vous, messieurs les jurés, un crime absolument caractéristique, pour ainsi parler, de notre fin de siècle ; portant en lui, si j'ose dire, les traits spécifiques de ce processus spécial de décomposition morale qui atteint de

nos jours les nombreux éléments de notre société, et qui se trouve particulièrement éclairé, pour ainsi dire, par les ardents rayonnements de ce procès...

Il parla longtemps ainsi, cherchant, d'une part, à se rappeler le groupement des phrases qu'il avait préparées, et, d'autre part et surtout, à ne pas s'arrêter une seule minute, pour que son discours coulât sans interruption au moins pendant une heure et quart. Une fois cependant, il perdit le fil de son argumentation et, pendant assez longtemps, remâcha sa salive ; mais bientôt il reprit son élan et parvint même, par un torrent d'éloquence recrudescente, à racheter son trouble passager. Tantôt il parlait d'une voix molle et insinuante, en se balançant sur l'un ou l'autre pied et en fixant les jurés ; tantôt d'un ton calme et posé, en consultant ses dossiers ; ou bien d'une voix tonitruante et exaltée, en se tournant vers le public et le jury. Il ne daigna pas, toutefois, honorer d'un seul coup d'œil les accusés dont les yeux étaient rivés sur lui. Son réquisitoire fourmillait de formules nouvelles, en faveur dans son monde, réputées alors, et encore aujourd'hui comme le dernier cri de la science. Il y parlait d'hérédité, de criminalité innée, de Lombroso, de Tarde, d'évolution,

de lutte pour la vie, d'hypnotisme et de suggestion, de Charcot, et de *décadentisme*.

D'après sa définition, le marchand Smielkov était le prototype du Russe puissant et naturel, qui, avec sa nature large, confiante et généreuse, était devenu la proie d'êtres profondément débauchés, au pouvoir desquels il était tombé.

Simon Kartinkine, produit atavique de l'ancien servage, était l'homme incomplet, ignorant, dépourvu de principes et même de religion. Sa maîtresse, Euphémie, était une victime de l'hérédité : son apparence physique, son caractère moral stigmatisaient assez sa dégénérescence. Mais le ressort principal du crime était Maslova, fruit pourri jusqu'au cœur de la décadence sociale contemporaine.

— Cette créature, poursuivait-il, toujours sans la regarder, privilégiée entre ses complices, a été appelée aux bienfaits de l'instruction. Nous venons d'entendre tout à l'heure la déposition de sa patronne : nous avons appris, non seulement que l'accusée sait lire et écrire, mais qu'elle sait le français. Orpheline, portant sans doute en elle le germe du crime, élevée dans une famille noble et instruite, elle eût pu vivre d'un travail honorable ; mais elle a abandonné ses bienfaiteurs pour se

livrer sans merci à ses instincts pervers ; et, pour les mieux satisfaire, elle est entrée dans une maison de tolérance, où elle se distinguait de ses compagnes grâce à son instruction et surtout, comme vous venez de l'entendre affirmer, messieurs les jurés, par la bouche de sa patronne elle-même, grâce à son pouvoir mystérieux sur les clients, pouvoir étudié en ces derniers temps par la science, par l'école de Charcot surtout, et connu sous le nom de *suggestion*. Et ce pouvoir, elle l'a exercé sur l'honnête et naïf géant russe tombé entre ses mains ; elle a abusé de sa confiance pour le dépouiller de son argent d'abord, de sa vie ensuite !

— Eh bien ! il pousse un peu loin ses comparaisons ! dit en souriant le président, qui se pencha vers le juge sévère.

— Un terrible imbécile ! répondit ce dernier.

— Messieurs les jurés, poursuivait pendant ce temps le substitut, avec un mouvement gracieux de sa taille fine, le sort de ces gens est désormais entre vos mains ; et aussi, en partie, le sort de la société, qui dépend de votre jugement. Vous pénétrerez la signification fondamentale de ce crime ; vous vous convaincrez du danger que font courir à la société ces

phénomènes pathologiques, ces individualités telles que Maslova ; et vous préserverez la société de leur contagion ; vous sauverez les éléments sains et robustes de cette contamination qui engendre la mort !

Et, comme écrasé lui-même par l'importance sociale du verdict à venir, tout enchanté de son discours, le substitut retomba sur son siège.

Le sens de son réquisitoire, dégagé des fleurs d'éloquence, consistait à soutenir que Maslova avait hypnotisé le marchand ; qu'elle avait monopolisé sa confiance et qu'arrivée, munie de la clé, dans la chambre d'hôtel, pour y chercher une partie de l'argent, elle avait voulu s'emparer du tout ; mais que, surprise par Euphémie et Simon, elle avait dû partager avec eux. Puis, pour effacer la trace de son larcin, elle avait contraint le marchand à revenir avec elle à l'hôtel et l'y avait empoisonné.

Le réquisitoire terminé, on vit, au banc des avocats, se lever un petit homme d'âge moyen, en habit, avec un large plastron empesé, et qui commença aussitôt un discours pour défendre Kartinkine et Botchkova. Cet avocat avait reçu d'eux 300 roubles pour son plaidoyer et, pour les

innocenter tous deux, il ne négligea rien pour rejeter toute la culpabilité sur Maslova.

Il réfuta d'abord l'affirmation de celle-ci, qui avait allégué la présence de Botchkova et de Kartinkine dans la chambre quand elle avait pris l'argent. Cet argument, déclarait l'avocat, ne pouvait avoir aucune valeur, en ce qu'il émanait d'une personne convaincue d'empoisonnement. Les 2500 roubles déposés à la banque par Simon pouvaient être parfaitement le produit des gains de deux domestiques laborieux et probes, qui recevaient chaque jour des clients de trois à cinq roubles de pourboire. Mais l'argent du marchand avait, sans aucun doute, été dérobé par Maslova, qui l'avait donné à quelqu'un ou l'avait perdu, l'enquête ayant démontré qu'elle était, cette nuit-là, dans un état anormal. Quant à l'empoisonnement, elle seule l'avait commis.

Conséquemment, l'avocat priait les jurés d'innocenter Kartinkine et Botchkova du vol de l'argent ; il ajoutait qu'en tout cas, si les jurés les reconnaissaient coupables de vol, il les priait d'écarter l'empoisonnement et la préméditation.

Pour conclure et faire la nique au substitut, l'avocat fit remarquer que « les

considérations brillantes de M. le substitut sur l'hérédité », en dépit de leur importance au point de vue scientifique, n'étaient point de mise en l'espèce, Botchkova étant née de père et mère inconnus.

Avec une mine vexée, le substitut griffonna rapidement quelque chose sur un papier et haussa dédaigneusement les épaules.

Le défenseur de Maslova se leva ensuite et, d'un ton timide, hésitant, il se déchargea de sa plaidoirie.

Sans nier la participation de Maslova au vol de l'argent, il s'en tint à discuter son intention d'empoisonner Smielkov, arguant qu'elle ne lui avait donné la poudre que pour l'endormir. A son tour, il essaya de verser dans l'éloquence, en exposant la façon dont sa cliente avait été entraînée dans le vice par un séducteur demeuré impuni, alors que tout le poids de la faute était retombé sur elle ; mais cette incursion dans le domaine de la psychologie n'eut aucun succès ; chacun sentit que l'effet était manqué et en éprouva comme une gêne. Au moment où le défenseur insistait avec maladresse sur la cruauté des hommes et la faiblesse de la femme, le président, pour le tirer d'embarras, l'invita à ne pas s'écarter de la discussion des faits.

Après l'avocat, le substitut se leva de nouveau. Il avait à défendre contre le premier avocat sa théorie de l'hérédité et à démontrer que, Botchkova étant fille de parents inconnus, il n'en résultait pas une diminution dans la valeur scientifique de son argumentation. Car cette loi de l'hérédité est si solidement établie par la science que nous en pouvons déduire le crime de l'hérédité, aussi bien que l'hérédité du crime. Quant à la supposition émise par la défense, suivant laquelle Maslova aurait été pervertie par un séducteur imaginaire (le substitut insista avec une ironie particulière sur ce mot « imaginaire »), tout portait plutôt à croire qu'elle avait, au contraire, toujours été la séductrice des victimes tombées entre ses mains. Ceci posé, il se rassit d'un air triomphant.

Le président demanda alors aux prévenus ce qu'ils avaient à ajouter pour leur défense.

Euphémie Botchkova réitéra une dernière fois qu'elle ne savait rien, n'avait participé à rien et affirma avec énergie que Maslova était coupable de tout.

Simon se borna à répéter :

— Ce sera à votre volonté : je suis innocent !

Maslova ne dit rien. Le président lui ayant demandé ce qu'elle avait à ajouter

pour sa défense, elle leva simplement les yeux sur lui, puis, comme une bête traquée, les promena sur toute la salle ; enfin elle les baissa et éclata en sanglots.

— Qu'avez-vous ? demanda le marchand à son voisin Nekhludov, qui venait d'émettre brusquement un son étrange, comme un sanglot refoulé.

Mais Nekhludov ne se rendait toujours pas compte de sa nouvelle situation, et il attribua à la tension de ses nerfs à la fois ce sanglot imprévu et les larmes qui inondaient ses yeux. Il mit son pince-nez pour les cacher, puis tira son mouchoir et se moucha.

La crainte de l'opprobre qu'il encourrait si tous les gens présents au tribunal apprenaient sa conduite envers Maslova l'empêchait d'avoir conscience du travail intérieur qui s'opérait en lui. Et cette crainte était, dès le début, plus puissante que tout le reste.

## XXII

Les prévenus ayant achevé de dire ce qu'ils avaient à ajouter pour leur défense, on rédigea les questions à poser aux jurés. Le président commença ensuite son résumé des débats.

Avant d'entamer le fond de la question, il expliqua aux jurés, sur le ton familier d'une causerie intime, que l'effraction est l'effraction, et que le vol est le vol ; que le vol dans un endroit fermé à clé est un vol dans un endroit fermé à clé ; et que le vol dans un endroit non fermé à clé est un vol dans un endroit non fermé à clé. En expliquant cela, il regardait de préférence Nekhludov, comme si ces explications se fussent adressées à lui, dans l'espoir qu'il les comprendrait et les ferait comprendre à ses collègues du jury. Puis, ayant pensé que les jurés étaient suffisamment pénétrés de ces vérités importantes, il en aborda d'un autre ordre. Il expliqua que le meurtre est un acte occasionnant la mort d'un

homme, et qu'ainsi l'empoisonnement constituait bien un meurtre. Et, quand il lui parut que les jurés étaient suffisamment imbus de cette vérité, il leur expliqua que, dans le cas où le vol et le meurtre se trouvaient réunis, c'était ce qu'on appelle un meurtre accompagné de vol.

Bien qu'il eût hâte d'en finir de l'affaire au plus vite, afin d'aller rejoindre sa Suissesse, le président avait à tel point la routine du métier qu'ayant une fois commencé de parler, il ne s'arrêtait plus. Aussi expliqua-t-il longuement aux jurés qu'ils avaient le droit de déclarer les accusés coupables, s'ils leur paraissaient coupables ; de les déclarer innocents, s'ils leur paraissaient innocents ; que, s'ils les reconnaissaient coupables sur un chef d'accusation et innocents sur l'autre, ils avaient le droit de les déclarer coupables sur l'un, innocents sur l'autre. Il leur dit ensuite que ce droit leur était dévolu dans toute son étendue, mais que leur devoir était d'en user raisonnablement. Et, comme il allait leur expliquer qu'une réponse affirmative faite aux questions posées s'appliquerait à l'ensemble de la question et que, s'ils voulaient la faire porter uniquement sur telle ou telle autre fraction de la

question, ils devraient le spécifier, il eut la pensée de consulter sa montre et s'aperçut qu'il était déjà trois heures moins cinq minutes. Aussi aborda-t-il immédiatement le fond de l'affaire.

— Les circonstances de cette affaire sont les suivantes, commença-t-il ; et il répéta tout ce qui avait été dit déjà maintes fois par les avocats, par le substitut et par les témoins.

Il parlait et, à ses côtés, les deux assesseurs l'écoutaient avec recueillement, en regardant leur montre à la dérobée ; ils trouvaient le discours excellent, tel qu'il devait être, mais un peu long. Le substitut était du même avis, ainsi que tout le personnel du tribunal et la salle entière.

Le président ayant terminé son résumé, tout semblait dit. Mais il ne pouvait se décider à cesser de parler, tant il se plaisait à entendre les intonations caressantes de sa voix ; si bien qu'il jugea opportun de répéter encore aux jurés l'importance du droit à eux conféré par la loi, avec quelle sagesse et quelle circonspection ils devaient user de ce droit — user et non abuser — et comment ils étaient liés par leur serment. Il leur dit qu'ils représentaient la conscience de la société et que le secret de leurs délibérations était sacré, etc.

Dès le début de son discours, Maslova avait fixé ses regards sur lui, comme par crainte d'en perdre un seul mot. Aussi Nekhludov put-il la considérer longuement, sans craindre de rencontrer son regard.

Il sentit alors passer en lui ce qui a lieu en chacun de nous lorsque nous retrouvons un visage autrefois familier.

D'abord, les changements survenus depuis la séparation nous frappent, puis, peu à peu, l'impression de ces changements s'efface, le visage redevient tel qu'il était plusieurs années auparavant. Et, devant les yeux de l'âme, apparaît seule la personnalité spirituelle, exclusive, de cet être unique. C'est là ce qu'éprouvait Nekhludov.

Oui, malgré la capote de prisonnière, malgré tout l'ensemble du corps devenu plus large, la poitrine amplement développée, l'épaississement du bas du visage, les rides du front et des tempes, et le gonflement des paupières, c'était bien la même Katucha qui, dans la nuit anniversaire de la résurrection du Christ, avait levé vers lui son regard si innocent, l'avait regardé de ses yeux pleins d'amour et de bonheur et tout resplendissants de vie.

« Et un si prodigieux hasard ! Et cette affaire précisément jugée en cette session où je suis juré, si bien que, n'ayant pas

revu Katucha depuis dix ans, je la retrouve ici, sur le banc des accusés ! Comment tout cela va-t-il finir? Ah ! si cela pouvait vite se terminer ! »

Il ne cédait cependant pas au sentiment de repentir qui commençait à parler en lui. Il croyait y voir quelque chose d'imprévu, de temporaire, qui passerait sans modifier sa vie. Il se sentait dans la situation d'un petit chien qui, s'étant mal conduit, avait été saisi par son maître, qui lui avait mis le nez dans son ordure. Le petit chien avait crié, reculé, avait tenté de fuir aussi loin que possible pour échapper aux conséquences de son acte ; mais son maître, implacable, ne l'avait point lâché. Nekhludov sentait de même quelle bassesse il avait commise, et aussi le bras puissant du maître ; mais il ne comprenait pas encore toute la gravité de son acte, pas plus qu'il ne reconnaissait le maître. Il voulait toujours croire que l'œuvre qui était devant lui n'était pas la sienne : mais des bras invisibles, cependant implacables, le maintenaient si bien qu'il pressentait ne pouvoir s'esquiver.

Il s'efforçait de paraître vaillant, croisait d'un air dégagé ses jambes l'une sur l'autre, jouait avec son pince-nez et, assis sur le deuxième siège du premier rang des

jurés, il se posait avec abandon et naturel. Pourtant, au fond de son âme, il se rendait déjà compte de toute la cruauté, de l'ignominie et de la bassesse, non seulement de son acte, mais de toute cette vie oisive, débauchée, cruelle et licencieuse, qui, depuis douze ans, était la sienne. Et le terrible rideau tiré, pendant ces douze dernières années, entre son crime et les années qui allaient suivre, commençait à se soulever déjà, lui permettant, par instants, de jeter derrière un regard.

## XXIII

Enfin, le président termina son discours, souleva, d'un geste élégant, la liste des questions et remit la feuille au chef du jury. Les jurés se levèrent et, embarrassés de leurs mains, heureux de quitter leurs sièges, passèrent à la file dans leur salle de délibérations. La porte s'étant refermée sur eux, elle fut gardée par un gendarme, qui, le sabre au clair, demeura là en faction. Les juges se levèrent et sortirent à leur tour ; on emmena également les accusés.

Arrivés dans la salle de leurs délibérations, les jurés, comme ils l'avaient déjà fait, commencèrent à allumer des cigarettes. Le sentiment de ce qu'il y avait dans leur situation d'artificiel et de mensonger, l'impression éprouvée plus ou moins profondément par tous durant leur station devant le tribunal, s'effaça de leurs âmes dès qu'ils se sentirent libres, la cigarette aux lèvres ; aussi, soulagés et remis à l'aise,

ils s'installèrent à leur gré et aussitôt commencèrent les conversations les plus animées.

— La petite s'est laissé entortiller ; elle n'est pas coupable ! opina le brave marchand. Il faut avoir pitié d'elle !

— Nous allons examiner cela ! répondit le chef du jury. Gardons-nous bien de céder à nos opinions personnelles.

— Le président a fait un bien beau résumé ! dit le colonel.

— Oh oui ! beau, en effet ! j'allais m'endormir.

— Un point saillant, c'est que, sans Maslova de connivence avec eux, les deux domestiques auraient ignoré l'argent du marchand, dit le commis au type juif.

— Alors, d'après vous, elle aurait volé ? demanda un juré.

— Jamais je n'admettrai cela ! s'écria le gros marchand. C'est cette canaille de servante aux yeux rouges qui a fait le coup.

— Tous également bien ! interrompit le colonel. Cette femme affirme cependant n'être pas entrée dans la chambre.

— Eh oui ! croyez-la ! Moi, de ma vie, je ne croirais une telle charogne !

— Eh bien ! ce n'est pas encore assez que vous ne le croyiez pas, fit le commis avec ironie. Maslova avait bien la clé.

— Et qu'est-ce que cela fait ? répliqua le marchand.

— Et la bague ?

— Mais elle vous l'a bien expliqué, réitéra le marchand. Ce brave marchand était un homme de caractère ; et puis, il avait bu un coup, et alors il a cogné. Après, cela se comprend, il a eu pitié : « Va, prends, ne pleure plus. » N'oubliez pas quel homme c'était ; j'ai bien entendu : 2 archines, 12 verchocks de haut, et 8 pouds de poids !

— La question n'est pas là, fit observer Peter Guerassimovitch. Il s'agit de savoir si elle a prémédité et commis le crime, ou si ce sont les domestiques.

— Mais les deux domestiques n'ont pas pu agir sans elle, puisqu'elle avait la clé.

Ainsi, à bâtons rompus, la discussion se poursuivit assez longtemps.

— Permettez, messieurs ! opina enfin le chef du jury. Asseyons-nous autour de la table et délibérons, je vous en prie ! ajouta-t-il en s'asseyant dans son fauteuil présidentiel.

— Quelles pestes que ces filles ! dit alors le commis.

Et, pour confirmer son opinion que Maslova était la principale coupable, il raconta comment une de ces filles avait un jour,

sur le boulevard, volé la montre d'un de ses collègues. Le colonel, ensuite, raconta quelque chose de plus bizarre et de plus concluant encore : le vol d'un samovar d'argent.

— De grâce ! messieurs, arrivons-en aux questions ! dit le chef du jury en frappant sur la table avec son crayon.

Tous se turent.

Les questions étaient ainsi posées au jury :

1° — Le paysan Simon Petrovitch Kartinkine, du village de Borki, district de Krapivino, 33 ans, est-il coupable d'avoir le 17 janvier 188..., dans la ville de N..., avec l'intention d'ôter la vie au marchand Smielkov, pour le voler, de complicité avec d'autres personnes, donné du poison dans du cognac ; d'avoir causé ainsi la mort de Smielkov, après laquelle il lui aurait dérobé une somme d'environ 2500 roubles et une bague en brillants ?

2° — La mestchanka Euphémie Ivanovna Botchkova, 43 ans, est-elle coupable du crime défini dans la première question ?

3° — La mestchanka Catherine Mikhaïlovna Maslova, 27 ans, est-elle coupable du crime défini dans la première question ?

4° — Si l'accusée Euphémie Botchkova n'est pas coupable sur la première question, le serait-elle pour le fait d'avoir, le 17 janvier 188..., en la ville de N..., étant en service à l'Hôtel de Mauritanie, dérobé dans la valise fermée à clé d'un voyageur de cet hôtel, le marchand Smielkov, la somme de 2500 roubles et, pour cela, d'avoir ouvert sur place la valise avec la clé apportée par Catherine Maslova ?

Le chef du jury lut la première question.

— Eh bien, messieurs ?

La réponse ne se fit pas attendre. Tous opinèrent pour l'affirmative, pour le vol comme pour l'empoisonnement. Un seul juré se refusa à déclarer Kartinkine coupable : un vieil *artelstchik* [1] qui, sans commentaires, répondait non à toutes les questions.

Le chef du jury pensa d'abord qu'il ne comprenait pas et commença à lui expliquer que Kartinkine et Botchkova étaient certainement coupables ; mais l'artelstchik prétendit avoir fort bien compris et que, selon lui, le mieux était d'avoir pitié. « Nous-mêmes, ajouta-t-il, nous ne sommes pas des saints. » Et rien ne put l'en faire démordre.

[1] Du mot *artel*, association d'artisans, d'ouvriers, etc., qui travaillent en commun et se partagent ensuite les profits.

La réponse à la seconde question concernant Botchkova fut : « Non, elle n'est pas coupable. » On jugea que les preuves de sa complicité dans l'empoisonnement manquaient, ainsi d'ailleurs que l'avait plaidé avec insistance son avocat.

Le marchand, qui tenait à innocenter Maslova, persista à soutenir que Botchkova était le pivot de toute l'affaire. Plusieurs jurés furent de son avis ; mais le chef du jury, soucieux de rester dans la stricte légalité, observa qu'il n'en existait aucune preuve matérielle...

Après une longue discussion, son avis prévalut.

Par contre, sur la quatrième question, on déclara Botchkova coupable d'avoir dérobé l'argent. A la demande de l'artelstchik, on ajouta : « ... mais mérite les circonstances atténuantes. »

La question concernant Maslova provoqua un débat très vif. Le chef du jury affirmait qu'elle était coupable et de l'empoisonnement et du vol. Le marchand soutenait le contraire ; le colonel, le commis et l'artelstchik étaient de cet avis. Les autres jurés hésitaient, mais penchaient plutôt vers l'opinion de leur chef : la raison majeure en était la fatigue générale, et l'opinion préférée était celle qui mettrait

plus vite tout le monde d'accord et libérerait les jurés.

Dans les interrogatoires et ce qu'il savait de Maslova, Nekhludov puisait la conviction qu'elle n'était coupable ni du vol, ni de l'empoisonnement. Il avait cru d'abord que ce serait l'avis de tout le monde ; mais il dut reconnaître bientôt son erreur. Ensuite de l'opposition provoquée par le chef du jury, puis de la lassitude de tous, et encore parce que le brave marchand ne se cachait pas que Maslova lui plaisait physiquement et mettait par trop de maladresse à la défendre, la majorité, sur la question, inclinait vers l'affirmative. Nehkludov, voyant cela, songea à prendre la parole ; mais il fut saisi de peur à l'idée d'intercéder en faveur de Maslova, comme si tout le monde eût pu deviner ses relations avec elle. Il se disait cependant que les choses ne pouvaient se passer ainsi et que son devoir était d'intervenir. Il rougissait, puis pâlissait ; et enfin il allait se décider à parler, quand Peter Guerassimovitch, silencieux jusque-là, mais évidemment agacé par le ton autoritaire du chef du jury, intervint pour dire précisément ce que voulait dire Nekhludov.

— Permettez, fit-il, vous affirmez qu'elle est coupable du vol parce qu'elle avait la

clé de la valise : mais les domestiques ne pouvaient-ils, eux aussi, ouvrir la valise avec une autre clé ?

— Evidemment, c'est bien cela ! appuyait le marchand.

— En réalité, il est impossible qu'elle ait pris l'argent. Dans sa situation, qu'aurait-elle pu en faire ?

— C'est juste, c'est ce que je dis ! reprenait le marchand.

— Je suis plutôt d'avis que son arrivée à l'hôtel avec la clé a inspiré l'idée du vol aux domestiques, qu'ils ont profité de l'occasion et, ensuite, tout rejeté sur elle.

Peter Guerassimovitch parlait d'une voix énervée : énervement qui se communiqua au chef et l'incita à s'accrocher plus fort à son opinion. Mais Peter Guerassimovitch parla avec tant de conviction que la majorité se rangea à son avis ; on reconnut que Maslova n'avait pas volé l'argent, ni la bague, cette dernière lui ayant été donnée en cadeau.

Restait à trancher sa culpabilité dans l'empoisonnement. Le marchand, son ardent défenseur, déclara qu'on devait la déclarer innocente, puisqu'elle n'avait aucune raison pour empoisonner Smielkov ; ce à quoi le chef du jury répondit qu'il

était impossible de l'innocenter, puisque elle-même avouait avoir versé la poudre.

— Elle l'a versée, c'est vrai, fit le marchand, mais en croyant que c'était de l'opium.

— L'opium peut aussi causer la mort, interrompit le colonel, qui aimait les digressions.

A ce propos, il conta l'aventure de la femme de son beau-frère qui avait absorbé de l'opium par accident et serait morte si un médecin ne se fût trouvé là à temps. Il parlait avec tant de dignité et d'assurance que personne n'osait l'interrompre. Seul le commis, suivant l'exemple, s'enhardit à couper le fil de son récit.

— On peut fort bien s'habituer au poison, dit-il, et en absorber sans danger jusqu'à quarante gouttes. Un de mes parents...

Mais le colonel n'était pas homme à se laisser interrompre ; il poursuivit son histoire et tout le monde dut connaître en détail le rôle joué par l'opium dans l'existence de la femme de son beau-frère.

— Mais, messieurs ! il est déjà plus de quatre heures ! s'écria un juré.

— Eh bien, messieurs ? demanda le chef du jury. La reconnaissons-nous coupable sans intention de voler ? Cela va-t-il ainsi ?

Satisfait de son succès, Peter Guerassimovitch consentit.

— Je demande qu'on ajoute : « ... mais mérite des circonstances atténuantes », s'écria le marchand.

Tous y consentirent aussitôt. Seul l'artelstchik insista de nouveau pour la déclarer non coupable.

— Mais, c'est à cela que nous arrivons, lui expliqua le chef du jury. C'est comme si nous disions : elle n'est pas coupable.

— Allons-y ! « ... et mérite les circonstances atténuantes. » Ainsi, cela va effacer ce qui reste ! dit joyeusement le marchand.

On était si fatigué, on s'était tellement embrouillé dans toutes ces discussions que l'idée ne vint à personne de faire ajouter à la réponse : « *Oui, mais sans intention de donner la mort.* »

Nekhludov était si ému que, lui non plus, n'y prit pas garde. Les réponses furent donc notées sous cette forme et remises au tribunal.

Rabelais raconte qu'un juriste, appelé à statuer sur un procès, après avoir énuméré une multitude d'articles de lois et lu vingt pages de fatras latino-juridique, proposa aux plaideurs de tirer le jugement au sort. Si les dés donnaient un nombre pair,

l'accusateur aurait raison ; si le nombre était impair, ce serait l'accusé.

Ici, il en fut de même. Telle décision, et non une autre, non pas parce que tous les jurés étaient du même avis, mais parce que le président du tribunal avait tellement prolongé son résumé qu'il avait négligé de dire, suivant l'usage en pareil cas, que les jurés pouvaient répondre : « Oui, mais sans intention de donner la mort. » En outre, les réponses furent adoptées parce que le colonel avait trop longuement conté l'aventure de la femme de son beau-frère ; en troisième lieu, parce que Nekhludov était si ému qu'il ne s'était point aperçu de ce que les mots : « sans intention de voler » auraient dû être accompagnés des autres mots : « sans intention de donner la mort » ; en quatrième lieu, parce que Peter Guerassimovitch était sorti de la salle pendant que le chef du jury relisait les réponses. Principalement, ces réponses furent adoptées parce que les jurés, fatigués et désireux de recouvrer leur liberté, avaient saisi au vol le premier avis qu'on leur avait proposé.

Le chef du jury sonna. Le gendarme, qui s'était tenu devant la porte, sabre au clair, remit sa lame au fourreau et s'écarta. Les juges vinrent se rasseoir sur leurs

sièges et les jurés, à la file, rentrèrent dans la grande salle.

Le chef du jury portait, d'un air solennel, la feuille des réponses ; il s'approcha du président et la lui remit. Au premier coup d'œil qu'il y jeta, celui-ci fit un geste de surprise et consulta ses assesseurs. Il était stupéfait de voir que le jury, ayant spécifié la première condition : « sans intention de voler », avait omis de mentionner la seconde : « sans intention de donner la mort ». De cette réponse découlait la conclusion que Maslova n'avait ni volé ni dépouillé, et que pourtant, sans motif aucun, elle avait empoisonné un homme.

— Voyez donc l'ineptie qu'ils ont rapportée ! dit le président à son assesseur de gauche. Ce sont les travaux forcés, et cependant elle est innocente.

— Et pourquoi serait-elle innocente ? dit le juge sévère.

— Mais cela saute aux yeux ! Il y a lieu, je crois, d'appliquer l'article 817. (L'article 817 établit que le tribunal a le droit de modifier la décision du jury, s'il la juge mal fondée.)

— Et vous, qu'en pensez-vous ? demanda le président au juge bienveillant.

Celui-ci ne répondit pas immédiatement. Il regarda le numéro du papier qui

était devant lui, additionna les chiffres et vit qu'ils n'étaient pas divisibles par 3. Il s'était dit que, si le total était divisible, il donnerait son consentement et, bien que cela ne fût pas, il se décida, par bonté, à acquiescer quand même.

— Je crois aussi, répondit-il, qu'il le faudrait.

— Et vous ? demanda le président au juge grincheux.

— Les journaux, répondit celui-ci d'un ton résolu, parlent déjà assez de ce que les jurés acquittent les coupables. Que dira-t-on si le tribunal lui-même se met à acquitter ? Je n'y consens pas.

Le président tira sa montre.

« Je le regrette, mais qu'y faire ? » songea-t-il. Puis il remit les réponses au chef du jury pour en donner lecture.

Tous les jurés se levèrent et leur chef, après avoir tourné d'un pied sur l'autre, lut les questions et les réponses. Tous les magistrats : le greffier, les avocats et jusqu'au procureur ne purent cacher leur étonnement.

Seuls, les prévenus, ne comprenant évidemment pas le sens des réponses, restaient immobiles sur leurs bancs. Puis tout le monde se rassit et le président demanda au substitut quelles peines il proposait contre les accusés.

Celui-ci, enchanté du succès inattendu de son réquisitoire contre Maslova, succès qu'il attribua à son éloquence, consulta un volume, se leva et dit :

— Je demande, pour Simon Kartinkine, l'application de l'article 1452 et du 4e paragraphe de l'article 1453 ; pour Euphémie Botchkova, l'application de l'article 1659 ; et pour Catherine Maslova l'application de l'article 1454.

Tous ces articles énonçaient les peines les plus sévères.

— Le tribunal va se retirer pour délibérer sur l'application de la peine ! dit le président en se levant.

Tous se levèrent après lui, avec le sentiment d'avoir accompli une bonne œuvre, sortirent et se dispersèrent dans la salle.

— Eh bien ! petit père ! Nous avons bien pataugé ! dit Peter Guerassimovitch en s'approchant de Nekhludov, à qui le chef du jury donnait quelques explications. Voilà que nous avons expédié la malheureuse aux travaux forcés !

— Quoi ? Que dites-vous ? s'écria Nekhludov, sans remarquer, cette fois, la choquante familiarité du professeur.

— Mais, sans doute, répondit celui-ci. Nous avons oublié d'ajouter dans notre réponse : « Coupable, mais sans intention

de donner la mort. » Le greffier vient de me dire que le procureur demande quinze ans de travaux forcés.

— Mais nous l'avions décidé ainsi, fit le chef du jury.

Peter Guerassimovitch protesta, déclarant qu'il allait de soi que, puisque Maslova n'avait pas pris l'argent, elle ne pouvait avoir eu l'intention de donner la mort.

— Mais, répliquait le chef du jury pour se justifier, j'ai relu les réponses avant de rentrer à l'audience. Personne n'a protesté.

— J'ai été obligé de sortir pour un instant pendant cette lecture, dit Peter Guerassimovitch. Mais vous, comment avez-vous pu laisser passer cela ?

— Je ne me suis aperçu de rien, dit Nekhludov.

— Eh bien, voilà ! Vous n'y avez rien vu !

— Mais on peut réparer le mal ! dit Nekhludov.

— Oh ! non, maintenant tout est fini.

Nekhludov jeta les yeux sur les prévenus. Pendant que leur destin se décidait, ils continuaient à rester assis et immobiles entre la grille et les soldats. Maslova souriait. Alors une mauvaise pensée se glissa dans l'âme de Nekhludov. Quand tout à

l'heure, il prévoyait l'acquittement et la mise en liberté de Maslova, il s'était inquiété de la façon dont il aurait à se conduire envers elle. A présent la déportation en Sibérie allait supprimer, d'un coup, la possibilité de renouer les relations. L'oiseau blessé allait cesser bientôt de se débattre dans la carnassière et de forcer le souvenir.

## XXIV

Les prévisions de Peter Guerassimovitch se justifièrent.

Quand les trois juges furent revenus de la salle des délibérations, le président prit un papier et lut :

« Le 28 avril 188..., par ordre de Sa Majesté Impériale, la section criminelle du tribunal du district de N..., en vertu de la décision de MM. les jurés, conformément au 3e paragraphe de l'article 771, au 3e paragraphe des articles 776 et 777 du Code de procédure criminelle, a condamné le paysan Simon Kartinkine, âgé de 33 ans, et la mestchanka Catherine Maslova, âgée de 27 ans, à la privation de tous leurs droits civils et individuels et aux travaux forcés : Kartinkine pour un délai de huit ans, Maslova pour un délai de quatre ans, avec, pour tous deux, les conséquences de l'article 25 du Code pénal.

» La mestchanka Euphémie Botchkova, âgée de 43 ans, à la privation de ses droits

individuels et privilèges de ses biens, et à un emprisonnement de trois années, avec les conséquences de l'article 48 du Code pénal.

» A, en outre, condamné les trois prévenus, conjointement et solidairement, à payer tous les frais du procès, les dits frais, en cas d'insolvabilité, devant revenir à la charge du trésor... »

Procéder à la vente des pièces à conviction, restituer la bague et vendre les bocaux.

Kartinkine demeurait immobile, dans la même attitude militaire, les bras raides le long du corps et les joues en mouvement ; Botchkova semblait absolument calme ; Maslova, à la lecture de l'arrêt, devint pourpre.

— Je ne suis pas coupable ! Pas coupable ! s'écria-t-elle d'une voix qui retentit dans toute la salle. C'est péché ! Je ne suis pas coupable ! Je ne le voulais pas ; je ne le pensais pas ! C'est vrai, ce que je dis !

Et, s'affaissant sur son banc, elle éclata en bruyants sanglots.

Lorsque Kartinkine et Botchkova se levèrent pour sortir, elle resta assise, mais toujours sanglotant ; il fallut, pour la forcer à se lever, qu'un des gendarmes la tirât par la manche de sa capote.

« Non, on ne peut laisser les choses se passer ainsi ! » se dit Nekhludov, oubliant sa mauvaise pensée de tout à l'heure. Et, sans réfléchir, il se précipita vers le corridor pour apercevoir encore une fois Maslova.

Devant la porte se pressait la foule animée des jurés et des avocats, heureux d'en avoir terminé ; Nekhludov dut attendre quelques minutes avant de pouvoir quitter la salle. Quand il parvint dans le corridor, Maslova était déjà loin. Il courut vers elle, sans se soucier de l'attention qu'il provoquait et ne s'arrêta qu'après l'avoir rejointe. Elle ne pleurait plus, mais laissait échapper de gros sanglots heurtés, tout en essuyant, de la pointe de son fichu, son visage rougi. Elle passa devant lui sans le voir, et il la laissa passer, puis reprit sa course à travers le corridor pour se mettre à la recherche du président du tribunal. Lorsque Nekhludov vint à bout de le rencontrer, celui-ci était déjà dans la loge du portier, prêt à s'en aller. En s'approchant de lui, au moment où il endossait un élégant pardessus clair et recevait des mains du portier sa canne à pomme d'argent, Nekhludov lui dit :

— Monsieur le président, pourrais-je vous entretenir un moment de l'affaire

qu'on vient de juger. Je suis membre du jury.

— Mais comment donc ? Le prince Nekhludov, n'est-ce pas ? Trop heureux de vous revoir ! répondit le président avec une poignée de main.

Il se rappelait avec plaisir le bal où ils s'étaient rencontrés et où lui-même avait dansé avec plus de charme et d'entrain que les jeunes gens.

— En quoi puis-je vous servir ?

— Notre réponse concernant Maslova est basée sur un malentendu. Innocente de l'empoisonnement, voilà qu'on l'a condamnée aux travaux forcés ! dit Nekhludov d'un air sombre.

— Mais le tribunal a formulé son arrêt d'après vos réponses, dit le président en s'avançant vers la porte, bien que nous n'ayons trouvé ces réponses nullement en rapport avec les questions.

Le président se souvint alors qu'il avait eu l'intention d'expliquer aux jurés que les réponses : « Oui, coupable », en l'absence de la réserve : « sans intention de tuer », affirmaient l'assassinat avec préméditation ; mais que, pressé de finir, il ne l'avait pas dit.

— Ne pourrait-on cependant réparer cette erreur ?

— On trouve toujours des motifs de cassation. Il faut s'adresser aux avocats, dit le président en se campant son chapeau sur l'oreille et en se rapprochant de la porte.

— Mais c'est affreux !

— Voyez-vous, il n'y avait pour Maslova que deux solutions possibles...

Tirant ses favoris des revers de son habit et prenant légèrement Nekhludov par le coude pour l'entraîner vers la sortie, le président semblait évidemment désireux de lui être agréable.

— Vous sortez aussi ? lui dit-il.

— Oui, répondit Nekhludov, qui mit vivement son manteau et suivit le président.

Dehors brillait un radieux soleil, et les rues étaient pleines de bruit et d'animation. A cause du roulement des roues sur le pavé, le président dut hausser la voix :

— Voyez-vous, dit-il, la situation est singulière. A cette affaire, il n'y avait que deux solutions possibles. Maslova pouvait être presque acquittée, c'est-à-dire condamnée à quelques mois de prison, dont on aurait déduit sa prévention ; la peine qui restait était insignifiante. Ou bien c'était pour elle les travaux forcés. Pas de milieu ! Si vous aviez ajouté les

mots : « mais sans intention de donner la mort », elle eût été acquittée.

— C'est impardonnable à moi de n'y avoir point songé ! dit Nekhludov.

— Eh bien ! toute l'affaire est là ! répliqua le président en souriant et en regardant sa montre. (Le dernier délai du rendez-vous fixé par Clara allait expirer dans trois quarts d'heure.) Et maintenant, si vous le désirez, adressez-vous à un avocat. Il ne s'agit que de trouver un motif de cassation : cela se trouve toujours. Rue Dvorianskaïa, dit-il à un cocher. Trente kopecks pour la course, je ne donne jamais plus.

— Que votre Excellence daigne monter !

— Mes amitiés, termina le président en prenant congé de Nekhludov. Et si je puis vous être utile : maison Dvornikov, rue Dvorianskaïa : c'est aisé à retenir !

Puis il salua Nekhludov d'un dernier signe de tête protecteur et s'éloigna.

## XXV

Son entretien avec le président et le contact avec l'air frais du dehors avaient un peu calmé Nekhludov. Il attribua beaucoup à la fatigue l'étrange émotion qu'il venait d'éprouver et qu'avaient exagérée les circonstances anormales dans lesquelles il s'était trouvé depuis le matin.

« Certes, songea-t-il, voilà une rencontre stupéfiante et bizarre ! Mon devoir est d'adoucir au plus vite le sort de cette infortunée ! Je vais donc, dès maintenant, m'enquérir de l'adresse de Fanarine ou de Mikichine. »

Il s'agissait de deux avocats renommés qui se représentaient à sa mémoire.

Il revint sur ses pas, rentra au Palais de justice, retira son manteau et gravit l'escalier. Dans le premier corridor, il rencontra Fanarine et l'aborda en lui disant qu'il avait à s'entretenir avec lui. L'avocat, le connaissant de vue et de nom, s'empressa de lui faire accueil.

— Je suis un peu fatigué ; mais, si ce n'est pas pour longtemps, contez-moi votre affaire. Passons par ici.

Il fit passer Nekhludov dans une salle, sans doute le cabinet de travail d'un juge, où ils s'assirent près de la table.

— Eh bien ! de quoi s'agit-il ?

— Avant tout, dit Nekhludov, je vous prierai de ne dire à personne la part que je prends dans l'affaire dont je veux vous entretenir.

— Assurément, cela va de soi. Alors ?...

— Je suis juré. Et nous avons condamné aujourd'hui aux travaux forcés une femme qui n'est pas coupable. Cela me tourmente.

Malgré lui, il rougit et se troubla. Fanarine jeta sur lui un rapide coup d'œil, baissa les yeux et écouta.

— Et alors ? fit-il.

— Nous avons condamné une innocente. Je voudrais que le jugement fût cassé et porté devant une juridiction supérieure.

— Devant le Sénat, précisa l'avocat.

— Et je suis venu vous demander de vous charger de cette affaire.

Nekhludov avait surtout hâte de trancher un point délicat et il ajouta en rougissant :

— Je me charge de vos honoraires et de tous les frais, si considérables qu'ils soient.

— Oui, oui, nous nous arrangerons toujours ! repartit l'avocat, en souriant complaisamment de l'inexpérience de Nekhludov. Alors, en quoi consiste cette affaire ?

Nekhludov la lui résuma brièvement.

— Très bien. Dès demain, je vais demander le dossier et l'examiner. Et après-demain... Non, plutôt jeudi... Jeudi donc, si vous voulez bien venir chez moi vers six heures du soir, je vous donnerai une réponse. Entendu, n'est-ce pas, et excusez-moi ! J'ai plusieurs choses à faire encore au Palais avant de rentrer.

Nekhludov prit congé de lui et quitta le Palais de justice.

Ce nouvel entretien avait augmenté son calme : il s'estimait heureux d'avoir déjà pris des mesures pour la défense de Maslova. Il jouissait du beau temps et aspirait délicieusement les effluves printaniers. Des cochers de fiacre, arrêtés devant lui, lui offraient leurs services : mais il préférait marcher. Alors bourdonna en lui tout un essaim de pensées et de souvenirs touchant Katucha et sa conduite envers elle. Et il se sentit plein de tristesse. « Non, se dit-il, j'y songerai plus

tard ! A présent, il faut me distraire de tant d'impressions pénibles ! »

Il se rappela le dîner des Kortchaguine et consulta sa montre. Il n'était pas si tard qu'il ne pût y arriver pour dîner. La sonnerie d'un tramway retentit derrière lui ; il rejoignit en courant la voiture et y monta. Il en descendit plus loin, sur la place, choisit un fiacre bien attelé et, dix minutes après, il se trouva devant le perron de la grande maison des Kortchaguine.

## XXVI

— Que Votre Sérénité daigne entrer, on l'attend là-haut ! dit avec un complaisant sourire le gros portier des Kortchaguine, en s'avançant jusque sur le perron au-devant de Nekhludov. On est à table et on a donné l'ordre de ne recevoir que vous.

Puis, allant vers l'escalier, le portier tira le cordon d'une sonnette.

— Y a-t-il du monde ? demanda Nekhludov en se débarrassant de son manteau.

— A part la famille, il y a M. Kolossov et Mikhaïl Serguéïevitch, répondit le portier.

Au sommet de l'escalier parut la silhouette élégante d'un valet de chambre en habit, ganté de blanc.

— Que Votre Sérénité daigne monter ! On la prie d'entrer.

Nekhludov monta l'escalier, traversa le grand et magnifique salon qui lui était si familier et pénétra dans la salle à manger.

Toute la famille Kortchaguine était réunie autour de la table, à l'exception de la princesse Sophia Vassilievna, la mère de Missy, qui mangeait toujours dans sa chambre. Le haut de la table était tenu par le vieux Kortchaguine, ayant à sa gauche le médecin de la maison et à sa droite Ivan Ivanovitch Kolossov, ancien maréchal de la noblesse, actuellement membre du conseil d'administration d'une banque et collègue d'opinion libérale de Kortchaguine. A gauche, miss Rader, institutrice de la petite sœur de Missy, puis cette sœur, âgée de quatre ans ; à droite, en face d'elle, Petia [1], le frère de Missy, collégien de sixième année, qui préparait ses examens, prolongeant ainsi le séjour de toute la famille à la ville, et un étudiant, son répétiteur. Plus loin, en face l'un de l'autre, Catherine Alexéïevna, vieille fille de quarante ans, slavophile, et Mikhaïl Serguéïevitch, ou Micha [2] Téléguine, cousin de Missy ; enfin, au bas de la table, Missy, et auprès d'elle un couvert inoccupé.

— Ah ! voilà qui est bien ! Arrivez vite, on n'en est qu'au poisson ! s'écria le vieux

[1] Petia, diminutif de Peter.

[2] Micha, diminutif de Michel, ou, plus correctement, de Mikhaïl.

Kortchaguine en levant les yeux sur Nekhludov et en mâchant avec précaution sur ses fausses dents.

— Stepan ! cria-t-il ensuite au majestueux maître d'hôtel, avec la bouche pleine et en montrant des yeux le couvert vide.

Depuis longtemps Nekhludov connaissait le vieux Kortchaguine et bien souvent il l'avait vu à table. Mais il fut, ce soir-là, désagréablement frappé de son visage sanguin et congestionné, de sa bouche sensuelle, de son gros cou, de l'ensemble de sa face, voire de la façon dont il passait un coin de sa serviette dans le revers de son gilet, et de toute cette corpulence de général obèse.

Malgré lui, il se souvint d'avoir ouï parler de la dureté de cet homme, au temps où, gouverneur de province, il avait fait fusiller et pendre nombre de malheureux, Dieu sait pourquoi ! puisque, riche et bien apparenté, il n'avait aucun motif de faire du zèle.

— On va servir tout de suite Votre Sérénité ! dit Stepan en prenant dans un tiroir du buffet une grande cuiller à soupe, tandis que l'élégant valet de chambre mettait en ordre le couvert placé à côté de Missy et où la serviette empesée et artistement pliée laissait voir un des coins armoriés.

Nekhludov fit d'abord le tour de la table et serra la main des convives. Tous, à l'exception du vieux Kortchaguine et des dames, se levèrent pour lui tendre la leur. Cette promenade et ces poignées de main, données à des gens pour la plupart inconnus, lui parurent, ce soir-là, particulièrement ridicules et désagréables. Il s'excusa de son retard et il allait s'asseoir à la place vacante entre Missy et Catherine Alexéïevna, quand le vieux Kortchaguine exigea qu'il prît au moins des hors-d'œuvre, à défaut d'un petit verre d'eau-de-vie. Il lui fallut donc s'approcher de la petite table où étaient le homard, le caviar, le fromage et les harengs. Il croyait n'avoir pas faim ; mais, ayant goûté au fromage, il se mit à dévorer avec avidité.

— Eh bien ? Avez-vous sapé les bases ? lui demanda Kolossov, reprenant avec ironie l'expression récente de certain journal réactionnaire qui faisait campagne contre l'institution du jury. Vous avez acquitté des coupables, condamné des innocents, n'est-ce pas ? Hein ?

— Sapé les bases ! Sapé les bases ! répéta le vieux prince en ricanant.

Sa confiance en l'esprit et la science de son ami, dont il partageait les idées libérales, était sans limites.

Au risque de sembler impoli, Nekhludov ne répondit pas à Kolossov. Il s'assit devant son assiette, prit du potage et continua de manger avec un appétit féroce.

— Laissez-*le* donc se rassasier ! dit Missy en souriant et montrant, par l'emploi de ce pronom *le*, la familiarité de leurs relations.

Pendant ce temps, d'un ton dégagé et à haute voix, Kolossov discutait l'article du journal réactionnaire sur l'institution du jury. Michel Serguéïevitch y répliquait en mettant en parallèle les erreurs grossières contenues dans un autre récent article du même organe.

Comme toujours, Missy était absolument *distinguée* et portait une toilette d'une élégance discrète et sobre.

— Vous êtes sans doute épuisé de faim et de fatigue ? dit-elle à Nekhludov quand celui-ci eut achevé son potage.

— Mais non, pas trop ! Et vous ? Etes-vous allée voir ces tableaux ?

— Non, notre visite est remise à plus tard. Nous sommes allés jouer au *lawn-tennis* chez les Salamatov. Et c'est bien vrai, vous savez, que Mister Crooks joue d'admirable façon !

Nekhludov était venu chez les Kortchaguine pour se distraire. Le luxe et la

richesse de la maison, en rapport avec ses goûts raffinés, lui avaient toujours rendu ces visites agréables, comme aussi l'atmosphère de flatterie caressante dont on l'y enveloppait. Mais ce soir-là, singulier hasard, il y trouvait tout déplaisant : depuis le portier, le large escalier, les fleurs, les laquais, la décoration de la table, jusqu'à Missy, qu'il se vit contraint de juger affectée et peu séduisante. Il était choqué du ton suffisant et grossier de Kolossov, et de son libéralisme, et de la silhouette bovine et sensuelle du vieux Kortchaguine, et des citations françaises de la vieille fille slavophile, et des mines gênées de l'institutrice et du répétiteur ; et plus encore de ce pronom « le », par lequel Missy l'avait désigné.

Celle-ci lui inspirait toujours deux sentiments contraires. Tantôt parfaite, parce qu'il la voyait à travers un voile ou comme au clair de lune, elle lui semblait fraîche, belle, intelligente, naturelle ; tantôt, comme sous les rayons éclatants du soleil, il lui était impossible de ne pas s'apercevoir de ses imperfections. Et, ce jour-là, il était dans cette dernière disposition. Il distinguait les rides de son front, la marque du fer à friser dans ses cheveux et les os saillants de ses coudes ; il était frappé

surtout de la largeur de l'ongle de son grand doigt, qui lui rappelait les doigts épais de son père.

— Quel jeu assommant que ce *lawn-tennis*, opina Kolossov. De notre temps, le jeu de paume était bien plus gai.

— Mais non, s'écria Missy. Vous ne le connaissez pas. Il n'est rien de plus follement entraînant !

Nekhludov eut l'impression qu'elle avait dit ce mot « follement » avec une insupportable affectation.

On discuta. Mikhaïl Serguéïevitch et Catherine Alexéïevna s'en mêlèrent. Seuls, l'institutrice, le répétiteur et les enfants demeurèrent muets et ennuyés.

— Allons, ils se disputent toujours ! dit avec un rire exagéré le prince Kortchaguine, en ôtant sa serviette du revers de son gilet. Comme il se levait, un laquais s'empressa de reculer sa chaise. Tout le monde après lui se leva pour s'avancer vers une petite table où il y avait des verres d'eau tiède parfumée. Les convives se rincèrent la bouche en continuant une conversation qui n'intéressait personne.

— N'est-il pas vrai que rien, plus que le jeu, ne révèle le caracètre des gens ? demanda Missy à Nekhludov, l'invitant ainsi à corroborer sa propre opinion.

Elle avait vu sur le visage de celui-ci une expression concentrée et sévère, déjà remarquée chez lui, et voulaient connaître la cause.

— A dire vrai, je n'en sais rien et n'y ai jamais réfléchi, répondit Nekhludov.

— Voulez-vous que nous montions chez maman ? demanda-t-elle alors.

— Oui, oui, répondit-il en allumant une cigarette.

Mais le ton de sa réponse indiquait assez qu'il n'en éprouvait pas grande envie.

La jeune fille se tut et jeta sur lui un coup d'œil interrogateur dont il se sentit gêné.

« Vraiment, se dit-il, je semble être venu ici pour y propager l'ennui ! »

Et, s'efforçant de paraître aimable, il dit qu'il irait avec plaisir présenter ses hommages à la princesse, si elle voulait bien le recevoir.

— Maman sera enchantée. Vous pourrez fumer chez elle comme ici. Ivan Ivanovitch y est sans doute.

Sophia Vassilievna, la maîtresse de maison, ne se représentait pas autrement que couchée. Depuis huit ans déjà, elle recevait ses visiteurs, étendue sur une chaise longue, enveloppée de dentelles et de rubans, parmi les velours, les dorures, les ivoires,

les bronzes, les laques et les fleurs. Elle ne voyait, et le répétait souvent, que « ses amis », c'est-à-dire ceux qui, à son avis, tranchaient sur le commun des mortels. Nekhludov en était, parce qu'il passait pour intelligent, que sa mère avait frayé avec les Kortchaguine et parce que la princesse souhaitait que Missy épousât Nekhludov.

La chambre de Sophia Vassilievna était précédée d'un grand et d'un petit salon. Dans le grand, Missy, marchant devant Nekhludov, s'arrêta brusquement et le regarda, en saisissant nerveusement le dossier doré d'une chaise basse.

Elle avait le plus vif désir de se marier ; Nekhludov était pour elle un beau parti. De plus, il lui plaisait et elle s'était faite à l'idée, non point qu'elle lui appartiendrait, mais qu'il serait à elle. Elle poursuivait son but avec cette ruse inconsciente et tenace qu'y mettent les névrosées. Voulant donc obliger Nekhludov à s'expliquer, elle lui dit à brûle-pourpoint :

— Quelque chose vous est arrivé, je le vois. Dites-moi ce que c'est.

Il se rappela son aventure de la Cour d'assises, fronça les sourcils et rougit.

— Oui, répondit-il, se refusant à mentir, il m'est arrivé quelque chose d'étrange, d'inattendu et de grave.

— Quoi donc ? Vous ne pouvez pas me le dire ?

— Non, quant à présent. Permettez-moi de n'en rien dire ! Il m'est arrivé une chose à laquelle il faut que je réfléchisse encore, ajouta-t-il en rougissant davantage.

— Et vous ne me le direz pas ?

Un muscle de son visage se contracta, et elle repoussa le dossier de la chaise.

— Non, je ne le puis pas ! reprit Nekhludov, sentant que, par cette réponse à la jeune fille, il répondait à soi-même et reconnaissait la gravité de ce qui lui était arrivé.

— Soit ! Alors, venez !

Elle secoua la tête, comme pour chasser une pensée importune, et reprit plus rapidement sa marche.

Nekhludov crut remarquer qu'elle faisait un effort pour retenir ses larmes. Il eut honte, se reprocha la peine qu'il lui causait ; mais la moindre faiblesse l'eût perdu, ou lié, à jamais et, ce soir-là surtout, c'était ce qu'il redoutait le plus. Silencieux, il l'accompagna donc jusqu'à la chambre de la princesse.

## XXVII

La princesse Sophia Vassilievna venait d'achever son dîner, très délicat, mais très réconfortant et qu'elle prenait toujours seule, de crainte qu'on la vît dans cette occupation peu poétique. Le café était servi sur un petit guéridon, près de sa chaise longue, et elle fumait des cigarettes. Elle était brune, maigre et longue, avec de longues dents et des grands yeux noirs, et s'efforçait de se donner encore des airs de jeune femme.

On jasait sur ses relations avec son médecin. Nekhludov, jusqu'alors insoucieux de ces racontars, ne put se défendre d'y songer, en entrant dans la chambre, quand il aperçut, assis tout contre la chaise longue, le médecin à la barbe huileuse élégamment taillée. A sa vue, il éprouva une impression de dégoût.

Sur un fauteuil moelleux et bas était assis Kolossov, agitant sa cuiller à sucre dans son café, près d'un petit verre de liqueur placé sur le guéridon.

Missy, entrée dans la chambre avec Nekhludov, n'y resta qu'un instant.

— Quand maman sera fatiguée et vous congédiera, vous viendrez me rejoindre, n'est-ce pas ? dit-elle à Kolossov et à Nekhludov, d'un ton comme si rien d'anormal ne se fût passé entre elle et ce dernier.

Elle sortit de la chambre gaiement et d'un pas glissant sur le tapis moelleux.

— Eh ! bonjour, cher ami ! Asseyez-vous et racontez, dit la princesse Sophia Vassilievna, avec le sourire apprêté et semblant naturel de sa bouche meublée de belles et longues dents aussi parfaitement imitées. Vous êtes revenu de la Cour d'assises, disaient ces messieurs, de fort méchante humeur. De telles séances doivent être si pénibles pour des hommes de cœur ! ajouta-t-elle en français.

— Oui, c'est vrai, repartit Nekhludov. On y sent bien souvent sa... on sent, veux-je dire, qu'on n'a pas soi-même le droit de juger...

— Comme c'est vrai ! s'écria la princesse, semblant frappée de la justesse de cette réflexion ; car elle possédait l'art de flatter toujours ses interlocuteurs.

— Eh bien ! où en est votre tableau ? reprit-elle. Il m'intéresse énormément.

Sans ma faiblesse je serais depuis longtemps allée le voir chez vous.

— Je l'ai complètement abandonné, répondit sèchement Nekhludov, frappé de la fausseté de ces flatteries, aussi visible, ce soir-là, que la dissimulation de la vieillesse.

Et, malgré ses efforts, il ne pouvait plus être aimable.

— Quel dommage ! Savez-vous que Répine [1] lui-même m'a affirmé le grand talent de notre ami, dit-elle en se tournant vers Kolossov.

« Comment n'a-t-elle pas honte de mentir ainsi ! » songeait Nekhludov renfrogné.

Cependant, s'apercevant que Nekhludov n'était vraiment pas en train et qu'une conversation agréable était impossible avec lui, Sophia Vassilievna se tourna vers Kolossov et lui demanda son opinion sur un nouveau drame qu'on venait de jouer ; cela d'un ton qui faisait prévoir l'acceptation, comme un oracle, de l'opinion qu'il émettrait. Kolossov fut très dur dans son jugement et en profita pour exposer ses théories sur l'art. Comme toujours, la princesse se montrait frappée

[1] Célèbre peintre russe.

de la justesse de ses observations et ne se risquait à défendre l'auteur du drame que pour capituler l'instant d'après, ou trouver un moyen terme. Nekhludov regardait et écoutait : mais il voyait et entendait autre chose.

En écoutant tantôt Sophia Vassilievna, tantôt Kolossov, il constatait que tous deux n'avaient pas plus d'intérêt pour le drame qu'ils n'en avaient l'un pour l'autre et que le seul but de leur conversation était de satisfaire un besoin physique : activer la digestion par l'agitation musculaire de la langue et du gosier. Il constatait, en outre, que Kolossov, ayant bu de l'eau-de-vie, du vin et de la liqueur, était quelque peu ivre : non pas de cette ivresse des moujiks qui boivent par occasion, mais de celle des gens qui sont accoutumés à boire. Il ne titubait pas et ne disait pas de sottises, mais son état d'excitation et de contentement de soi-même était anormal. De plus, Nekhludov se rendait compte qu'au plus fort de l'entretien, la princesse, inquiète, ne quittait pas des yeux la fenêtre, où glissait un oblique rayon de soleil, qui risquait d'éclairer trop crûment son propre déclin.

— Comme c'est vrai ! répondit-elle, à une remarque de Kolossov, tout en

pressant le bouton d'une sonnerie électrique.

A ce moment, sans rien dire, en familier de la maison, le médecin se leva et sortit. Et Sophia Vassilievna le suivit des yeux, tout en poursuivant l'entretien.

— Philippe ! Ayez la bonté de baisser ce rideau, dit-elle au beau valet de chambre qui était entré à l'appel de la sonnette.

— Non, vous avez beau dire, il y a quelque chose de mystique ; et pas de poésie sans mysticisme ! reprit-elle en s'adressant à Kolossov, tandis qu'un de ses yeux noirs épiait avec humeur les mouvements du laquais occupé à baisser le rideau.

— Sans poésie, le mysticisme est de la superstition ; et la poésie sans mysticisme, c'est de la prose ! poursuivit-elle avec un sourire contrit et l'œil fixé sur le laquais.

— Mais non, Philippe ! Ce n'est pas ce rideau-là. C'est celui de la grande fenêtre, fit-elle avec un air de souffrance, et comme si elle eût été épuisée de l'effort que lui avaient coûté tant de paroles. Pour se calmer, elle porta à sa bouche, de sa main lourde de bagues, la cigarette parfumée.

Silencieux et soumis, marchant légèrement sur le tapis, avec ses jambes muscu-

leuses et ses mollets saillants, le beau valet s'approcha de l'autre fenêtre et, regardant la princesse, il se mit à baisser soigneusement le rideau, afin que le moindre rayon ne se permît pas de tomber sur elle. Mais, cette fois encore, ce n'était pas ce que voulait Sophia Vassilievna. De nouveau, elle dut interrompre sa dissertation sur le mysticisme, pour diriger l'impitoyable et inintelligent Philippe, qui la fatiguait tant. Un moment, un éclair passa dans les yeux du laquais.

« Eh ! le diable sait ce qu'il te faut ! se doit-il dire » pensa Nekhludov en présence de cette scène.

Le beau et robuste Philippe réprima aussitôt son mouvement d'impatience et se mit en devoir d'exécuter les ordres de l'indolente, faible et toute futile princesse.

— Certes, il y a beaucoup de vrai dans la doctrine de Darwin, mais parfois il va trop loin, reprit Kolossov en s'agitant sur son fauteuil et en regardant la princesse de ses yeux somnolents.

— Et vous, croyez-vous à l'hérédité ? demanda-t-elle à Nekhludov, dont le silence lui pesait.

— L'hérédité ? Non, je n'y crois pas, répondit-il sans se détacher des visions

étranges qui hantaient son imagination. Il se représentait, posant en académie, à côté du robuste, du beau Philippe, Kolossov nu, avec son ventre en citrouille, sa tête chauve et ses bras maigres, pendant comme des cordages. Et, vaguement aussi, il entrevit les épaules de Sophia Vassilievna, maintenant recouvertes de soie et de velours, et telles qu'elles devaient être. Mais cette image était vraiment trop hideuse, et il la repoussa.

Sophia Vassilievna le toisa.

— Mais, dit-elle, j'oublie que Missy vous attend. Allez la rejoindre ; elle a l'intention de vous jouer un morceau de Grieg. C'est très intéressant.

« Elle n'a rien à me jouer ! A quoi bon tous ces mensonges ? » songea Nekhludov en se levant et en serrant la main transparente, osseuse et chargée de bagues de Sophia Vassilievna.

Il rencontra dans le salon Catherine Alexéïevna, qui l'arrêta au passage.

— C'est égal, lui dit-elle en français, suivant sa coutume, les fonctions de juré, je le vois, vous déprime quelque peu.

— Oui, excusez-moi ! Ce soir, je ne me sens pas en train, et je n'ai pas le droit d'imposer mon ennui à d'autres, répondit Nekhludov.

— Et pourquoi n'êtes-vous pas en train ?

— Cela, permettez-moi de ne pas vous le dire ! répliqua-t-il en cherchant son chapeau.

— Oubliez-vous donc nous avoir affirmé qu'il fallait toujours dire la vérité, et même en avoir profité pour nous dire à tous des vérités cruelles ? Pourquoi, aujourd'hui, ne voulez-vous pas dire la vérité ? Tu t'en souviens, Missy ? ajouta Catherine Alexéïevna, se tournant vers la jeune fille qui venait d'entrer.

— C'est qu'alors c'était un jeu, répondit gravement Nekhludov. Le jeu le permet. Mais, dans la vie réelle, nous sommes si mauvais... ou je suis si mauvais... qu'il n'y a pas lieu pour moi de songer à dire la vérité.

— Ne vous reprenez pas ! Dites plutôt que tous nous sommes mauvais, repartit gaiement la vieille fille, sans prendre garde à la gravité de Nekhludov.

— Rien n'est pire que de se dire qu'on n'est pas en train, interrompit Missy.

— Moi, je ne me l'avoue jamais à moi-même : aussi suis-je toujours en train. Allons, suivez-moi, nous allons essayer de chasser votre *mauvaise humeur*.

Nekhludov éprouva le sentiment qui doit être éprouvé par les chevaux au

moment d'être bridés et attelés. Il n'avait jamais encore eu si peur de se laisser atteler. Il s'excusa, disant qu'il avait besoin de rentrer chez lui, et se prépara à prendre congé. Missy lui retint la main plus longtemps qu'à l'ordinaire.

— Souvenez-vous que ce qui est grave pour vous l'est au même titre pour vos amis, dit-elle. Vous viendrez demain ?

— Je ne le pense pas, répondit Nekhludov, et, sentant la rougeur lui monter au visage, il s'empressa de sortir.

— Que signifie tout cela ? *Comme cela m'intrigue!* dit Catherine Alexéïevna quand il eut quitté le salon. Il faudra que je le sache ! *Quelque affaire d'amour-propre ! Il est si susceptible, notre cher Mitia !*

« *Plutôt une affaire d'amour sale* », pensa Missy, mais sans le dire. Elle regardait devant elle avec un air sombre, tout autre que celui qu'elle avait en présence de Nekhludov. Cependant, même devant Catherine Alexéïevna, elle n'avait pas osé risquer ce calembour de mauvais ton et elle dit seulement :

— Nous avons tous nos bons et nos mauvais jours !

« Celui-là aussi se déroberait-il ? songea Missy. Ce serait bien mal à lui, après tout ce qui s'est passé. »

Si l'on avait demandé à Missy ce qu'elle voulait dire par ces mots : « tout ce qui s'est passé », elle n'eût rien pu alléguer de précis. Elle avait cependant une impression absolument nette des espérances éveillées en elle par Nekhludov et presque d'une promesse de mariage. A coup sûr, aucune parole précise ne les avait liés, mais des regards, des sourires, des allusions, des silences suffisaient à son gré pour qu'elle le considérât comme lui appartenant. Aussi, la pensée de le perdre lui était très pénible.

## XXVIII

« Honte et dégoût, dégoût et honte ! » songeait Nekhludov, revenant à pied chez lui par un chemin souvent parcouru. La pénible impression née en lui de son entretien avec Missy ne se dissipait point. Il se sentait « formellement » à l'abri des reproches de la jeune fille, en tant qu'il s'agissait de déclaration qui eût pu l'engager ; et pourtant, il n'en était pas moins lié vis-à-vis d'elle. Il le sentait et, de toutes les forces de son être, sentait aussi l'impossibilité de l'épouser.

« Honte et dégoût, dégoût et honte ! » se répétait-il à la pensée, non seulement de ses relations avec Missy, mais de tout ce qui l'entourait. « Tout est dégoût et honte ! » répéta-t-il en gravissant le perron de sa maison.

— Je ne souperai pas, dit-il à son valet de chambre Korneï, qui l'attendait dans la salle à manger, prêt à le servir. Vous pouvez vous retirer.

— A vos ordres ! répondit le valet de chambre qui, au lieu de partir, desservit la table.

Nekhludov ne put s'empêcher de croire qu'il agissait ainsi pour le contrarier. Il regardait Korneï avec de mauvaises dispositions ; il eût voulu que tout le monde le laissât en paix, et tout le monde s'accordait à le contrecarrer.

Lorsque Korneï sortit, Nekhludov s'approcha du samovar pour préparer son thé ; mais il entendit dans l'antichambre les pas d'Agrafena Pétrovna, et, pour ne point la voir, il sortit avec précipitation et passa dans le salon, dont il ferma la porte derrière lui. Trois mois auparavant, sa mère était morte dans ce salon. Deux lampes à réflecteurs l'éclairaient, mettant en lumière les deux grands portraits pendus au mur du père et de la mère de Nekhludov. Et celui-ci se souvint de ses dernières relations avec sa mère. Fausses celles-là aussi, et là encore, honte et dégoût. Il se rappelait, aux derniers temps de la maladie de sa mère, avoir positivement souhaité sa mort. C'était, avait-il pensé alors, pour qu'elle fût délivrée de ses souffrances ; aujourd'hui, il sentait qu'il l'avait souhaitée pour être délivré lui-même de la vue de ses souffrances.

Dans le désir d'évoquer en lui des souvenirs meilleurs, il s'approcha du portrait, signé d'un peintre célèbre et payé jadis 5000 roubles. La mère de Nekhludov était représentée en robe de velours noir, la gorge découverte. L'artiste, cela se voyait, avait mis tous ses soins à bien peindre la naissance des seins, leur écartement, le cou et les épaules, que son modèle avait fort belles. Il trouva, cette fois, que c'était absolument honteux et dégoûtant. Il s'épouvanta de ce qu'il y avait de repoussant et de sacrilège dans cette figure de sa mère, sous l'aspect d'une beauté demi-nue. C'était d'autant plus choquant que, trois mois plus tôt, ici même, la même femme s'était étendue sur un divan, desséchée comme une momie, dégageant une odeur qui infectait toute la maison. Il se souvint que, la veille de sa mort, elle lui avait pris la main dans ses pauvres mains décharnées, l'avait regardé dans les yeux et lui avait dit : « Ne me juge pas, Mitia, si je n'ai pas fait ce qu'il fallait ! » et que, de ses yeux ternis par la souffrance, des pleurs avaient jailli.

« Quel dégoût ! » se dit-il encore en face du portrait où sa mère, avec un sourire triomphant, étalait ses magnifiques épaules et ses bras de marbre. Et la nudité

de cette poitrine le fit songer à une autre jeune femme, vue par lui ces jours derniers décolletée tout autant. C'était Missy qui, un soir de bal, l'avait prié de la venir voir dans sa nouvelle robe. Avec une vraie répugnance, il se souvint du plaisir qu'il avait éprouvé à regarder les jolies épaules et les beaux bras de Missy. « Et devant ce père grossier et sensuel, avec son passé de cruauté, et cette mère *bel esprit*, de réputation suspecte ! songeait-il. Tout cela était répugnant et honteux. Honte et dégoût, dégoût et honte ! »

« Non, non, songea-t-il. Il faut que je me délivre, que je rompe toutes ces relations mensongères avec les Kortchaguine, avec Maria Vassilievna, avec l'héritage et avec tout le reste !... Oui, m'enfuir, respirer en paix. Aller à l'étranger, m'occuper de mon tableau à Rome. »

Et il se souvint de ses propres doutes sur son talent.

« Bah ! qu'est-ce que cela fait ? Pourvu que je respire en liberté ! J'irai à Constantinople, à Rome ensuite. Je partirai dès la clôture de la Cour d'assises et le règlement de cette affaire avec l'avocat. »

De nouveau se dressa devant lui la vivante image de la condamnée, avec ses yeux noirs loucheurs. Ah ! comme elle avait

pleuré, aux derniers mots qu'elle avait criés ! D'un geste brusque, il jeta la cigarette qu'il venait d'allumer, en alluma une autre et se mit à arpenter la pièce. Puis, par la pensée, il revit les minutes successives passées avec Katucha : la scène de la petite chambre, l'entraînement de sa passion bestiale, sa désillusion une fois celle-ci assouvie. Il revit la robe blanche et la ceinture bleue, et la messe de nuit.

« Oui, cette nuit-là, je l'ai aimée, vraiment aimée, d'un amour fort et pur ; et je l'avais aimée avant, oh ! combien ! quand je séjournais chez mes tantes pour écrire ma thèse ! »

Il se revit lui-même tel qu'il était alors, et cela l'inonda d'un parfum de fraîcheur, de jeunesse, de vie heureuse ; et cela aggrava encore sa tristesse.

Elle lui parut énorme, la différence entre l'homme d'alors et celui d'à présent : autant et plus peut-être que celle qui existait entre la Katucha de l'église et la prostituée, la maîtresse du marchand sibérien, jugée par lui tout à l'heure. Vaillant et libre alors, rien ne lui semblait impossible ; maintenant, enseveli dans une existence inutile et vide, misérable et stupide, sans issue et dont même, le plus souvent, il se

refusait à sortir. Il se souvint quelle fierté il tirait alors de sa franchise et de son principe de toujours dire la vérité, et de sa façon de la dire ; tandis qu'il était plongé maintenant dans le plus effroyable mensonge, tenu pour la vérité par ceux qui l'entouraient. Et pas d'issue non plus à ce mensonge où il s'enfonçait par la force de l'habitude, où il se prélassait.

Comment s'affranchir de ses relations avec Maria Vassilievna ? Comment se résoudre à pouvoir regarder en face le mari et les enfants de cette femme ? Comment rompre ses fréquentations avec Missy ? Comment mettre d'accord le fait d'avoir proclamé lui-même l'injustice de la propriété foncière et celui de posséder l'héritage de sa mère, indispensable pour son existence ? Comment effacer sa faute envers Katucha ? Et pourtant les choses ne pouvaient rester ainsi. « Je ne puis, se disait-il, abandonner une femme jadis aimée en payant seulement un avocat pour l'arracher à ce bagne qu'elle n'avait pas mérité. Vouloir me laver de ma faute avec de l'argent, c'est ce que je croyais suffisant quand je donnais cent roubles à Katucha ! »

Il revit la minute où, dans le vestibule de la maison de ses tantes, il avait rejoint

la jeune fille, lui avait glissé l'argent et s'était enfui. « Ah ! ce maudit argent ! ah ! ah ! quel dégoût ! » se dit-il tout haut, comme il l'avait fait alors. « Seul, un misérable, un vaurien, pouvait agir ainsi ! Et moi suis-je ce vaurien, ce misérable ? s'écria-t-il. Mais, qui donc, sinon moi ? » se répondit-il. Et, continuant à se dénoncer soi-même : — « Et puis, ce n'est pas tout ! Et n'est-ce pas de la bassesse que tes relations avec Maria Vassilievna, ton amitié avec son mari ? Et ton attitude en ce qui concerne tes biens ? Sous prétexte que l'argent vient de ta mère, ne jouis-tu pas de la richesse que tu considères comme illégitime ? Et toute ta vie oisive et malpropre ? Et, comme couronnement de tout cela, ta conduite à l'égard de Katucha ? Misérable, tu en es un ! Qu'importe le jugement des autres ? Tu peux les tromper, mais non te tromper toi-même ! »

Et il comprit que l'objet d'une aversion qu'il ressentait depuis quelque temps, et surtout ce soir, ce n'étaient ni les hommes, ni le vieux prince, ni Sophia Vassilievna, ni Missy, ni Korneï, mais lui-même. Et, chose étrange ! cet aveu de sa turpitude, cependant pénible, contenait quelque chose de calmant et de consolant.

A plusieurs reprises, dans le cours de son existence, il avait procédé déjà à ce qu'il nommait des « nettoyages de conscience » ; crises morales où le ralentissement, presque l'arrêt de sa vie intérieure, l'avaient obligé à balayer les souillures qui polluaient son âme.

Cela fait, il ne manquait jamais de s'imposer des règles en se jurant de les suivre. Il écrivait un journal, recommençait une nouvelle vie, « turning a new leaf »[1], comme il le disait. Mais, à chaque fois, les séductions du monde l'avaient repêché, et il était retombé au même point, sinon plus bas qu'avant.

L'été où il avait passé les vacances chez ses tantes avait marqué le premier de ces « nettoyages ». Ç'avait été son réveil le plus vif et le plus enthousiaste. Ses suites avaient duré assez longtemps. Le deuxième réveil avait eu lieu lorsque, ayant abandonné son emploi de fonctionnaire, il avait rêvé de sacrifier sa vie et était parti guerroyer contre les Turcs. Cette fois, la rechute était survenue plus promptement. Un nouveau réveil avait eu lieu quand il avait quitté l'armée et qu'il était parti à l'étranger pour s'adonner à la peinture.

[1] Tourner une nouvelle page.

Depuis lors, et jusqu'à ce jour, une longue période s'était écoulée sans qu'il « nettoyât sa conscience ». Aussi jamais n'était-il arrivé à une telle souillure, à un tel désaccord entre ce qu'exigeait sa conscience et la vie qu'il menait. Il en fut effrayé. L'abîme était si grand, la souillure si forte, qu'au premier moment il désespérait de pouvoir s'en laver.

« Plus d'une fois déjà tu as essayé de te corriger, de devenir meilleur, et tu as échoué ! lui disait une voix tentatrice. Est-ce la peine de recommencer une fois encore ? Es-tu le seul dans ce cas ? C'est la vie de tous ! »

Mais l'être libre, l'être moral, et qui est en nous le seul véritable, le seul puissant, le seul éternel, cet être, dès ce moment, s'était réveillé en lui. Il ne pouvait ne pas croire en lui. Si colossale que fût la distance entre ce qu'il était et ce qu'il eût voulu devenir, cet être intérieur affirmait que tout lui était encore possible.

« Je romprai, quoi qu'il puisse m'en coûter, les liens du mensonge dans lequel je me vautre, et j'avouerai tout, je dirai et je ferai la vérité ! se dit-il avec décision à voix haute. Je dirai la vérité à Missy : que je suis un débauché, que je ne puis l'épouser et que je lui demande pardon

de l'avoir troublée! Je dirai à Maria Vassilievna..., ou plutôt, non pas à elle, mais à son mari, je dirai que je suis un misérable, que je l'ai trompé! Je disposerai de l'héritage de façon à suivre la vérité! Je dirai aussi à Katucha que je suis un misérable, que j'ai péché contre elle. Et je ferai tout pour adoucir son sort. Oui, je la reverrai et je lui demanderai de me pardonner. »

« Oui, je lui demanderai pardon comme font les enfants... Je l'épouserai s'il le faut... »

Il s'arrêta, joignit les mains comme il faisait dans son enfance, éleva les yeux et dit :

— Seigneur, viens à mon aide, instruis-moi, pénètre en moi pour me purifier!

Il priait. Il demandait à Dieu de pénétrer en lui pour le purifier : et ce miracle, demandé dans sa prière, s'était pourtant déjà accompli en lui. Dieu, vivant en sa conscience, en avait repris possession. Et non seulement Nekhludov sentait la liberté, la bonté, la joie de la vie ; il sentait aussi la force du bien, il se sentait capable de faire tout le bien possible pour un homme.

Des larmes mouillaient ses yeux : bonnes et mauvaises. Bonnes, en tant que

larmes de bonheur, nées du réveil de l'être moral endormi en lui depuis des années ; mais mauvaises aussi, parce que larmes d'attendrissement sur lui-même et sur sa bonté d'âme.

Il étouffait. Il s'avança, ouvrit la fenêtre, qui donnait sur le jardin. La nuit était fraîche, blanche de lune. Au loin résonna un bruit de roues, puis tout redevint silencieux. Sous la fenêtre, sur le sable de l'allée et sur le gazon se profilait l'ombre d'un grand peuplier dénudé. A gauche, sous les rayons diaphanes de la lune, le toit de la remise semblait tout blanc. Dans le fond, s'enchevêtraient les branches des arbres et, à travers, la ligne noire de la haie. Et Nekhludov considérait le jardin, plein d'une douce lumière argentée, et la remise, et l'ombre du peuplier ; il écoutait et il aspirait le souffle vivifiant de la nuit.

« Comme il fait beau ! Comme il fait beau, mon Dieu ! » disait-il.

Et ces paroles étaient l'expression de ce qui se passait dans son âme.

## XXIX

Maslova ne fut ramenée dans la prison que vers six heures, les pieds meurtris après quinze verstes de marche inaccoutumée sur une chaussée empierrée. Outre qu'anéantie par la sévérité inattendue de l'arrêt, elle était affamée.

Pendant une suspension d'audience, ses gardiens avaient dîné en sa présence, avec du pain et des œufs durs : sa bouche s'était remplie de salive et elle s'était rendu compte qu'elle avait faim ; mais elle eût trouvé humiliant de leur demander quelque chose. Et l'audience avait repris, pour durer encore plus de trois heures : si bien qu'elle avait fini par ne plus sentir sa faim, mais de la faiblesse seulement. La lecture de l'arrêt l'avait trouvée dans cette disposition et, en l'écoutant, elle avait cru rêver. Cette idée des travaux forcés n'avait pu si promptement s'implanter dans son esprit. Mais l'accueil fait à la lecture de sa condamnation par les magistrats

et les jurés lui en avait bientôt prouvé la réalité. Alors, révoltée, elle avait, de toutes ses forces, crié son innocence ; mais son cri avait été accueilli, lui aussi, comme une chose naturelle, prévue et sans portée sur sa situation. Elle avait fondu en larmes, fatalement résignée à supporter jusqu'au bout l'étrange et cruelle injustice qui s'était accomplie à son détriment. Une chose surtout l'étonnait : c'était que cette dure sentence lui fût infligée par des hommes : des hommes jeunes, et non pas des vieillards, ceux-là mêmes qui d'ordinaire la regardaient avec tant de complaisance. Seul, le substitut faisait exception. Dans la salle des prévenus, en attendant le commencement de l'audience, puis, pendant les suspensions, elle avait vu ces hommes, sous prétexte qu'ils avaient à faire là, passer devant la porte de la pièce où elle se trouvait, y entrer même, pour avoir l'occasion de la regarder. Et ces mêmes hommes l'avaient condamnée au bagne, bien qu'elle fût innocente de ce dont on l'accusait ! Elle avait pleuré ; puis, à la fin, ses larmes s'étaient taries ; et quand, après le procès, on l'avait enfermée dans la chambre d'arrêt du Palais de justice, en attendant son transfert en prison,

elle n'avait plus eu qu'une pensée : fumer.

C'est dans cet état que l'avaient trouvée Botchkova et Kartinkine, ramenés également après l'arrêt dans la même salle. Botchkova s'était mise à l'invectiver et à l'appeler « forçate ! »

— Eh bien ! tu as eu gain de cause, tu t'es justifiée ? Tu n'y as pas échappé, va, fripouille ! Tu n'as que ce que tu mérites ! Au bagne, tu ne feras plus la belle !

Maslova demeurait impassible ; les mains enfoncées dans les manches de sa capote, la tête baissée, regardant obstinément, à deux pas devant elle ; elle dit seulement :

— Je ne m'occupe pas de vous, laissez-moi tranquille aussi. Je ne m'occupe pas de vous, répéta-t-elle à plusieurs reprises.

Puis elle se tut.

Elle s'anima un peu quand on emmena Botchkova et Kartinkine et qu'un gardien entra porteur d'une somme de trois roubles.

— C'est toi, Maslova ? demanda-t-il. Et il ajouta en lui remettant la somme : Voici ce qu'une dame t'envoie.

— Quelle dame ?

— Allons, prends ! Nous n'avons pas à faire la conversation avec vous autres.

L'argent était envoyé à Maslova par Kitaïeva, la tenancière de la maison de tolérance. Celle-ci, en sortant de l'audience, avait demandé à l'huissier si elle pouvait donner un peu d'argent à Maslova. Sur une réponse affirmative, ôtant avec précaution le gant de peau de Suède qui recouvrait sa main blanche et potelée, elle avait pris, dans la poche de derrière de sa jupe de soie, un portefeuille dernier genre bourré de billets. Parmi une grande quantité de coupons et de titres gagnés par elle, elle choisit un billet de deux roubles cinquante, y ajouta cinquante kopecks en argent et remit le tout à l'huissier. Celui-ci appela le gardien et lui transmit la somme en présence de la dame.

— Je vous en prie, remettez-lui cela, n'est-ce pas ? dit Karolina Albertovna au gardien.

Ce dernier s'était vexé d'une telle méfiance : d'où sa mauvaise humeur contre Maslova.

Celle-ci n'en avait pas moins été enchantée de recevoir cet argent, qui allait lui permettre de réaliser son désir.

« Pourvu seulement que je puisse vite me procurer des cigarettes ! » se dit-elle ; et, dans cet unique désir de fumer, se concentraient toutes ses pensées. Elle en

avait tellement envie qu'elle aspirait avec avidité l'odeur de tabac qui entrait, par bouffées, dans sa cellule. Mais elle dut attendre longtemps la satisfaction de son désir. Le greffier, chargé de pourvoir au transfert des condamnés du tribunal à la prison, les avait en effet oubliés et s'était attardé à discuter avec un avocat l'article du journal interdit.

Enfin, vers cinq heures, on fit partir Maslova entre ses deux gardiens, celui de Nijnii-Novgorod et le Tchouvache, qui la firent sortir par une porte de derrière du Palais. Dans le vestibule du tribunal, elle leur avait donné vingt kopecks, en les priant d'aller lui acheter deux pains blancs et des cigarettes.

Le Tchouvache s'était mis à rire :

— C'est bon! on va t'en acheter! avait-il dit.

Honnêtement, il était allé acheter les pains et les cigarettes et lui avait remis ce qui restait. Mais il était interdit de fumer en route : aussi Maslova était-elle parvenue jusqu'à la prison sans avoir pu satisfaire son envie de fumer.

Quand elle y était arrivée, on y amenait un convoi d'une centaine de prisonniers et elle les avait croisés dans l'entrée. Il y en avait des vieux et des jeunes, barbus ou

rasés, Russes et d'autres races. Certains avaient la moitié de la tête rasée et portaient des fers aux pieds. Ils remplissaient le vestibule de poussière, du bruit de leurs pas et de leurs conversations, et d'un âcre relent de sueur. Tous, en passant près de Maslova, l'avaient toisée ; quelques-uns s'étaient approchés d'elle pour l'agacer.

— Eh ! eh ! la belle fille ! avait dit l'un.

— Mes hommages à la petite tante ! avait dit un autre en clignant des yeux.

Et l'un d'eux, brun, tête rasée et moustaches énormes, s'était, en faisant retentir ses fers, approché d'elle pour la prendre à bras-le-corps.

— Tu n'as donc pas reconnu ton petit ami ? Allons, ne fais pas tant de manières ! lui dit-il en montrant ses dents, et les yeux allumés, quand elle l'eut repoussé.

— Eh bien ! vaurien ! que fais-tu là ? s'était écrié le sous-directeur de la prison, apparaissant soudain.

Aussitôt le forçat s'était retiré, le dos courbé. Et le sous-directeur s'était tourné vers Maslova :

— Et toi, que viens-tu faire ici ?

Maslova était si lasse que les forces lui avaient manqué pour dire qu'elle revenait du tribunal.

— Elle arrive de la Cour d'assises, Votre Honneur, avait répondu l'un des soldats, la main au bonnet.

— Il faut la conduire au gardien chef. Qu'est-ce que ce désordre ?

— A vos ordres, Votre Honneur.

— Sokolov !... Reçois-la ! avait crié le sous-directeur.

Le gardien chef s'était approché, l'avait saisie à l'épaule avec humeur et, lui faisant un signe de tête, l'avait conduite lui-même dans le corridor des femmes. Là, on l'avait visitée partout sans rien trouver (la boîte de cigarettes était cachée dans le pain) et on l'avait fait rentrer dans la salle d'où elle était partie le matin.

## XXX

Cette salle où l'on ramenait Maslova était une grande pièce de neuf archines de long sur sept de large, avec deux fenêtres ; pour tous meubles, un vieux poêle jadis blanc et une vingtaine de lits de planches disjointes, occupant les deux tiers de sa surface. Vers le milieu, face à la porte, un cierge brûlait devant une icone noircie de crasse, augmentée d'un vieux bouquet d'immortelles. A gauche, derrière la porte, le cuveau à ordures.

On venait d'y faire l'appel du soir et d'enfermer les prisonnières pour la nuit.

Quinze personnes occupaient la salle : douze femmes et trois enfants.

Il y faisait encore clair et deux femmes seulement étaient couchées. L'une d'elles dormait, la tête couverte de son sarrau : c'était une idiote, emprisonnée pour vagabondage, et qui dormait du matin au soir. L'autre, condamnée pour vol, était phtisique. Sans dormir, elle restait étendue,

les yeux grands ouverts, la tête posée sur sa capote ; un jet de salive suintait à ses lèvres, retenu par un effort dans sa gorge, pour ne pas tousser. Parmi les autres femmes, vêtues seulement pour la plupart de chemises de grosse toile, les unes cousaient, assises sur leurs couchettes ; les autres, debout aux fenêtres, regardaient dans la cour passer le convoi des prisonniers. Des trois femmes qui cousaient, l'une était la vieille Korableva, qui, le matin, avait parlé à Maslova par le judas de la porte. C'était une femme grande et forte, de mine renfrognée, avec de grands sourcils froncés, des bajoues qui lui retombaient sous le menton, des cheveux rares, d'un blond passé, grisonnant aux tempes et une verrue toute poilue sur la joue. Elle avait été condamnée à la prison pour avoir tué son mari, trouvé par elle en train de débaucher sa fille. Doyenne de la salle, elle jouissait du privilège de vendre de l'eau-de-vie. Elle cousait, pour l'instant, munie de lunettes et en tenant l'aiguille à la mode paysanne, c'est-à-dire avec trois doigts de sa grosse main calleuse. Près d'elle, cousant également, se tenait une petite femme brune, au nez camus, avec des petits yeux noirs, un air bonasse et, au surplus, très bavarde. Garde-barrière du

chemin de fer, elle avait été condamnée à trois mois de prison pour avoir causé un accident en oubliant, une nuit, d'agiter son drapeau au passage d'un train. La troisième était Fédosia, ou Fénitchka, comme la dénommaient ses compagnes, jeune encore, toute blanche et toute rose, avec des yeux clairs d'enfant et, autour de sa petite tête, deux longues nattes de cheveux blonds enroulées. Elle était incarcérée pour tentative d'empoisonnement contre son mari, dès après le mariage, sans motif plausible ; elle avait alors à peine seize ans. Or, pendant ses huit mois de prévention libre, elle s'était non seulement réconciliée avec son mari, mais, bien mieux, elle en était devenue amoureuse. Lors de son jugement, elle lui appartenait corps et âme, ce qui n'avait pas empêché le tribunal de la condamner aux travaux forcés en Sibérie, malgré les supplications de son mari, de son beau-père et surtout de sa belle-mère, pris pour elle d'une vraie tendresse et qui avaient fait tous leurs efforts pour la faire absoudre. Bonne, gaie, toujours souriante, elle était voisine de lit de Maslova, s'était vite attachée à elle et la comblait de prévenances et d'égards.

Près de là, sur un lit, deux autres femmes étaient assises. L'une, quarante ans

environ, maigre et pâle, avec quelques restes de beauté fanée, allaitait un enfant. C'était une paysanne condamnée pour rébellion contre l'autorité. La police était venue un jour dans son village pour emmener de force au régiment l'un de ses neveux ; les paysans, jugeant cet acte illégal, s'étaient révoltés, avaient maîtrisé le stanovoï, et la femme avait sauté aux naseaux du cheval sur lequel on avait fait monter son neveu, afin de délivrer celui-ci. Une petite vieille, bossue, aux cheveux déjà gris, était assise près de la jeune mère. Elle feignait de vouloir attraper un gros garçon de quatre ans, ventru, qui courait autour d'elle avec des éclats de rire. Et, en chemise, l'enfant courait, en répétant entre ses éclats de rire : « Me prendras pas ! »

Le fils de cette vieille avait été condamné pour tentative d'incendie, et, elle, reconnue complice. Se résignant, quant à elle, à sa peine, elle ne cessait de geindre sur son fils, emprisonné également, et surtout sur son vieux mari ; car elle craignait que sa belle-fille se fût en allée et que le vieux n'eût personne pour le laver et lui ôter ses poux.

Outre ces sept femmes, quatre autres, debout devant une fenêtre ouverte,

tenaient les barreaux de fer ; elles causaient avec des prisonniers qui passaient dans la cour, ceux-là mêmes que Maslova avait rencontrés dans le vestibule. L'une de ces femmes, qui expiait un vol, était une grande rousse au corps flasque, avec des taches de rousseur plein son visage jaune. D'une voix de rogomme, elle lançait, par la fenêtre, quantité de mots orduriers. A ses côtés, il y avait une petite femme brune, à qui sa longue taille et ses courtes jambes donnaient l'air d'avoir dix ans. Son visage était brique, taché, ses yeux grands et noirs, ses grosses lèvres écourtées, relevées sur une rangée de dents blanches, avancées. Elle avait des poussées de rire en écoutant les ripostes de sa voisine aux prisonniers de la cour. Sa coquetterie l'avait fait surnommer « la Belle ». Elle avait été condamnée pour vol et incendie. Maigre, osseuse, pitoyable, se tenait derrière elle une autre femme, condamnée pour recel d'objets volés ; immobile dans une chemise de toile grise fort sale, lourde de son gros ventre fécondé, elle restait debout, muette, souriant parfois, d'un air approbateur et attendri, de ce qui se passait dans la cour. La quatrième détenue, de petite taille, forte, aux yeux saillants et à l'air bonasse,

avait été condamnée pour vente frauduleuse d'eau-de-vie. Elle était la mère du bambin qui jouait avec la bossue et d'une fillette de sept ans, autorisés à partager sa prison, parce qu'on n'avait su à qui les confier. La mère, comme les autres femmes, regardait par la fenêtre, mais sans cesser de tricoter son bas et fermait les yeux, en semblant désapprouver ce que disaient les prisonniers qui passaient dans la cour. Quant à la petite fille de sept ans, elle avait des cheveux d'un blond presque blanc, en désordre ; accrochée de sa petite main maigre au jupon de la rousse, le regard fixe, elle écoutait attentivement les jurons échangés entre les femmes et les prisonniers et les répétait à voix basse, comme si elle les eût appris par cœur.

Enfin, la douzième détenue était la fille d'un sacristain ; elle avait noyé son nouveau-né dans un puits. C'était une grande fille, élancée, blonde, avec une grosse et courte natte dorée et mal tressée, et des yeux saillants et fixes. Pieds nus et en chemise de toile grise, elle marchait sans trêve de long en large, dans l'intervalle des lits, sans voir personne, ni parler à personne, et, arrivée au mur, elle faisait chaque fois un brusque demi-tour.

## XXXI

Quand la porte s'ouvrit pour livrer passage à Maslova, toutes se tournèrent vers elle ; la fille du sacristain elle-même arrêta sa promenade, releva les sourcils pour considérer la survenante, puis, sans un mot, reprit sa marche automatique. Korableva piqua son aiguille dans le sac qu'elle cousait, et, par-dessus ses lunettes, interrogea Maslova du regard :

— Fichu sort ! s'écria-t-elle de sa voix de basse. Elle est revenue ! Moi qui pensais qu'on allait l'acquitter !

Elle ôta ses lunettes et les posa sur son lit avec son ouvrage.

— Avec la petite tante, nous disions justement que peut-être on l'avait relâchée tout de suite ! On voit cela à ce qu'il paraît. Des fois, même, on vous donne de l'argent ! dit la garde-barrière d'une voix chantante. Et voici ce qui t'arrive ! nous avons mal présagé. Nous sommes entre les mains de Dieu, ma belle ! ajouta-t-elle

d'une voix attendrie et en continuant de coudre.

— Alors, vraiment, tu es condamnée ? demanda Fédosia avec compassion, en regardant Maslova de ses yeux d'azur enfantins.

Et tout son jeune et gai visage parut sur le point de s'inonder de larmes.

Maslova ne répondit rien. Elle s'approcha de son lit, voisin de celui de Korableva, et s'assit.

— Et peut-être même n'as-tu pas mangé ? dit Fédosia en s'asseyant près d'elle.

Maslova, sans répondre, posa les pains sur le chevet et se déshabilla ; elle ôta son sarrau poussiéreux, défit le fichu qui recouvrait les boucles de ses cheveux noirs et se rassit.

La vieille bossue qui, à l'extrémité de la salle, jouait avec le gamin, s'approcha à son tour :

— Ts ! ts ! ts ! fit-elle avec un claquement de langue et un hochement de tête compatissant.

Le petit garçon accourut derrière elle. Bouche bée, les yeux écarquillés, il resta en arrêt devant les pains apportés par Maslova. Celle-ci, après tout ce qui lui était arrivé, revoyant tous ces visages

pleins de sympathie, s'était senti l'envie de pleurer et ses lèvres avaient tremblé. Elle s'était contenue, pourtant, jusqu'au moment où la vieille et le petit garçon s'étaient approchés d'elle. Mais, devant les exclamations de la première et les regards sérieux de l'enfant allant des pains à elle, elle ne put se maîtriser. Tous ses traits frémirent et elle éclata en sanglots.

— Je te l'avais toujours dit : choisis-toi un avocat malin ! dit Korableva. Et alors, quoi ? La déportation ?

Les larmes empêchèrent Maslova de répondre. Elle retira du pain et tendit à Korableva la boîte de cigarettes, où était représentée une dame toute rose, haute en chignon et décolletée en triangle. Korableva regarda l'image, hocha la tête, semblant désapprouver Maslova d'avoir aussi sottement dépensé son argent ; puis elle tira une cigarette, l'alluma à la lampe et, en ayant aspiré une bouffée, elle la tendit à Maslova qui, pleurant toujours, se mit à fumer avec avidité.

— Les travaux forcés ! gémit-elle enfin entre deux sanglots.

— Ils ne craignent donc pas Dieu, ces maudits vampires ! s'écria Korableva. On a condamné cette fille pour rien !

A ce moment, les quatre femmes, devant l'autre fenêtre, poussèrent un gros rire. On entendit aussi le rire frais de la fillette, mêlé aux rires enroués et aigus des femmes. Sans doute, par un geste, un des prisonniers avait provoqué cet accès de gaieté ordurière.

— Hein ! le chien rasé ! avez-vous vu ce qu'il a fait ? clama la femme rousse remuée dans tout son gros corps flasque.

— En voilà une peau de tambour ! Il y a bien de quoi rire ! fit Korableva en montrant de la tête la femme rousse.

Et, s'adressant à Maslova :

— Et pour combien d'années ?

— Pour quatre, répondit Maslova avec une telle abondance de larmes que l'une d'elles tomba sur sa cigarette.

Maslova la froissa avec humeur, la jeta et en prit une autre.

Bien qu'elle ne fumât pas, la garde-barrière ramassa aussitôt le bout de cigarette et dit à son tour :

— Ah ! on dit bien vrai, ma belle, que le pourceau nous mange ! On fait ce qu'on veut ! Et nous, qui avions cru qu'on te remettrait en liberté ! Matvéievna disait que tu serais libre ! Et moi j'ai répondu : « Non, ma belle ! mon cœur sent qu'ils vont la dévorer ! » Et voilà que c'est vrai !

poursuivait la garde-barrière, écoutant avec un plaisir visible le son de sa propre voix.

Pendant ce temps, les prisonniers avaient achevé de traverser la cour. Les femmes qui avaient échangé avec eux de grossiers quolibets quittèrent la fenêtre pour s'approcher de Maslova. La première arrivée fut la cabaretière avec sa fillette.

— Eh bien ! a-t-on été bien sévère ? demanda-t-elle en s'asseyant à côté de Maslova, et sans cesser de tricoter vivement son bas.

— Ils l'ont condamnée parce qu'elle n'avait pas d'argent ! repartit Korableva. Si elle en avait eu, elle aurait payé un avocat rusé, un malin, qui l'aurait fait acquitter. Il y en a un — je ne sais plus son nom — un chevelu, avec un gros nez : celui-là, ma bonne, vous sortirait toute sèche du fond de l'eau ! Il fallait le prendre, celui-là !

— Ah ! oui, le prendre ! dit la Belle en montrant ses dents. Celui-là ne demanderait pas moins de mille roubles !

— Sans doute que c'est ton étoile ! interrompit la bonne vieille condamnée pour incendie. Ce n'est pas pour dire ! Ce misérable, qui a pris la femme à mon petit, et lui, l'a fait mettre sous les verrous

pour nourrir les poux ; et moi, m'a fait enfermer pour mes vieux jours ! reprit-elle en recommençant pour la centième fois son histoire.

— Pas moyen d'éviter la prison, ni la pauvreté ! Si ce n'est l'une, c'est l'autre ! Ils sont tous les mêmes ! dit la cabaretière.

Et tout à coup, regardant la tête de sa fillette, elle posa son bas, prit l'enfant entre ses genoux et, avec une grande dextérité, se mit à lui chercher dans les cheveux : « Pourquoi as-tu fait commerce d'eau-de-vie ? » Et elle se répondit : « Avec quoi aurais-je nourri mon enfant ? »

Ces mots : « eau-de-vie » donnèrent à Maslova envie d'en boire.

— Je voudrais bien boire un verre, dit-elle à Korableva.

Elle essuya ses larmes avec la manche de sa chemise et ne laissa plus que de loin en loin échapper un sanglot.

— Alors, donne ! dit Korableva.

## XXXII

Maslova avait aussi caché son argent dans le pain. Elle le retira et tendit le coupon à Korableva. Celle-ci ne savait pas lire ; elle s'en rapporta à la Belle, qui lui dit que ce carré de papier valait deux roubles cinquante. Elle alla alors au poêle, ouvrit la bouche de chaleur et en tira un flacon d'eau-de-vie. A cette vue, les femmes qui n'étaient pas leurs voisines de lit regagnèrent leurs places. En attendant l'eau-de-vie, Maslova secoua la poussière de son sarrau et de son fichu, monta sur sa couchette et se mit à manger son pain.

— Je t'avais laissé du thé, mais à présent il est froid, lui dit Fédosia, qui prit sur une planche une théière et un gobelet de fer-blanc, enveloppés dans un torchon.

La boisson était, en effet, complètement refroidie et sentait plus le fer-blanc que le thé. Maslova la but cependant, en mangeant son pain.

— Finaschka, prends ! cria-t-elle au petit garçon, en cassant un morceau de pain, qu'elle lui donna.

Korableva tendit le flacon d'eau-de-vie et le gobelet, et Maslova lui en offrit, ainsi qu'à la Belle. Elles composaient, à trois, l'aristocratie du lieu ; étant les seules qui eussent parfois de l'argent, elles partageaient toujours entre elles ce qu'elles avaient.

Maslova, bientôt toute ragaillardie, raconta ce qui l'avait frappée au tribunal et singea les gestes et le ton du procureur. Elle dit l'empressement montré toute la journée par les hommes à lui « courir après ». Au tribunal, tout le monde l'avait lorgnée, et encore après le jugement, dans la salle où on l'avait enfermée, on était revenu la dévisager.

— Un des gardiens me disait bien : « C'est toi qu'on vient voir. » Alors quelqu'un vint : « Où est tel papier ? » — Et moi je voyais bien qu'il n'avait besoin d'aucun papier, mais qu'il me mangeait des yeux. En voilà des artistes ! racontait-elle en souriant, avec un hochement de tête où perçait un reproche.

— C'est bien comme ça ! approuva la garde-barrière, qui recommença à pérorer, de sa voix chantante. Ils tombent comme

les mouches sur le sucre. Pour autre chose, on ne les voit pas venir ; mais, pour cela, ils sont toujours là !

— Et ici, reprit Maslova en souriant, je suis bien tombée aussi. En rentrant dans la prison, le passage était barré par une troupe de prisonniers qu'on amenait de la gare. Heureusement que le sous-directeur m'en a débarrassée. Il y en avait un surtout qui était enragé : il m'a fallu le frapper pour l'écarter !

— Et comment était-il ? demanda la Belle.

— Un brun, avec de grandes moustaches.

— Bien sûr que ce sera lui !

— Qui ça ?

— Eh bien, Stcheglov. Il vient de passer dans la cour.

— Quel Stcheglov ?

— Comment, tu ne connais pas Stcheglov ? Il s'est enfui déjà deux fois de Sibérie. On l'a repincé, mais il s'évadera encore. Les gardiens en ont peur ! ajouta la Belle, qui souvent transmettait, en cachette, des billets aux prisonniers et connaissait tous les potins de la prison. Pour sûr qu'il s'évadera de nouveau.

— Peut-être ! Mais il ne nous emmènera pas avec lui ! observa Korableva.

— Ecoute, reprit-elle en se tournant vers Maslova, il vaut mieux nous raconter ce que ton avocat t'a dit pour ton pourvoi. Il te faut le signer maintenant ?

Maslova répondit qu'elle n'en savait rien.

Alors la femme rousse, ses bras tachés de rousseur enfoncés dans son épaisse tignasse et se grattant furieusement la tête avec ses ongles, s'approcha des trois femmes qui continuaient à déguster leur eau-de-vie.

— Veux-tu que je te dise ce qu'il faut faire, Catherine ? dit-elle à Maslova. Il faut que tu dises : Je suis mécontente du jugement, et puis le déclarer au procureur.

— Qu'est-ce que tu viens nous chanter là ? lui demanda Korableva de sa voix de basse irritée. Voyez-vous cette espèce, qui a reniflé l'eau-de-vie ! Inutile de nous en remontrer ! On sait ce qu'il y a à faire ; on n'a pas besoin de toi.

— Est-ce qu'on te parle, à toi ? De quoi te mêles-tu ?

— C'est l'eau-de-vie qui te tente, hein ! Alors, tu fais la bonne apôtre !

— Allons ! verse-lui un verre, dit Maslova, toujours généreuse.

— Attends, va ! Tu vas voir ce que je vais lui verser !

— Quoi ? quoi ? je n'ai pas peur de toi ! s'écria la femme rousse en s'avançant sur Korableva.

— Voyez-vous ça, cette peau de prison !

— C'est d'une telle que je l'entends !

— Va-t-en ! te dis-je ! répliqua Korableva. Pourriture !

— Moi, pourriture ?... Vermine de bagne ! cria la rousse.

Et comme celle-ci avait fait encore un pas en avant, Korableva la frappa sur sa poitrine nue et grasse.

Comme si elle n'avait attendu que cette provocation, la rousse enfonça brusquement les doigts d'une de ses mains dans les cheveux de Korableva, en essayant, de l'autre main, de la frapper au visage, tandis que son adversaire lui saisissait le bras. Maslova et la Belle tentèrent de la retenir, mais elle avait si solidement agrippé les cheveux de la vieille qu'on ne pouvait les lui faire lâcher. Korableva, la tête baissée, cognait au hasard sur le corps de son ennemie et s'efforçait de lui mordre le bras. Autour d'elles, les femmes s'étaient amassées, gesticulaient et hurlaient. La phtisique elle-même s'était levée pour voir le pugilat. Les enfants se serraient l'un contre l'autre et pleuraient. Et le vacarme était tel que la surveillante et le surveillant accoururent.

On sépara les deux adversaires. Korableva défit sa natte grise, dont tombèrent des poignées de cheveux arrachés par la rousse. Celle-ci, d'autre part, ramena sur sa poitrine jaune les lambeaux de sa chemise lacérée. Et, en chœur, elles se mirent à crier, à hurler leurs griefs et leurs explications.

— Oui, oui, je sais, dit la surveillante ; l'eau-de-vie est cause de tout cela. Demain matin, je le dirai au directeur, qui vous réglera votre affaire. Je la sens bien, l'eau-de-vie ! Allons ! serrez tout, sinon gare à vous ! Je n'ai pas le temps de vous mettre d'accord ! A vos places, et silence !

Mais ce n'était pas chose commode d'obtenir le silence. Pendant longtemps, les femmes se querellèrent entre elles, en désaccord sur le début de l'affaire. Enfin les surveillants s'en allèrent, et les femmes se préparèrent à se coucher pour la nuit. La vieille bossue vint prier devant l'icone.

— Hein ! en voilà deux vermines de bagne, qui voudraient nous faire la leçon ! dit tout à coup la rousse de l'autre bout de la salle, avec sa voix enrouée et en y joignant les jurons les plus grossiers de son répertoire.

— Toi, répliqua Korableva, usant des mêmes vocables, prends bien garde que je ne t'éborgne dès ce soir !

Elles se turent un instant.

— Si on ne m'avait pas empêchée, je t'aurais arraché tes quinquets ! cria de nouveau la rousse.

A quoi une riposte appropriée de Korableva ne se fit pas attendre. Et, de temps en temps, le silence de la salle était coupé par une explosion nouvelle de menaces et d'invectives.

Les prisonnières étaient toutes couchées et quelques-unes ronflaient déjà. Seules, la vieille bossue et la fille du sacristain restaient debout. La première, dans ses longues prières, continuait ses salutations devant l'icone ; la seconde, après le départ des surveillants, s'était relevée pour reprendre ses allées et venues.

Maslova ne dormait pas non plus, ne cessant de penser qu'elle était à présent « une vermine de bagne ». Deux fois déjà, en quelques heures, on lui avait infligé cette épithète : Botchkova d'abord, puis la femme rousse. Elle ne pouvait s'habituer à cette pensée.

Korableva lui avait d'abord tourné le dos pour dormir ; elle se retourna brusquement.

— Voilà ce à quoi je n'ai pas pensé, ce que je n'avais pas prévu ! Et moi qui n'ai rien fait ! gémit tout bas Maslova. On ne dit rien aux autres qui font le mal ; et, sans en avoir fait, moi, je me vois perdue !

— Ne te tourmente pas, ma fille ! On vit aussi en Sibérie ! Tu n'y périras pas ! lui répondit Korableva pour la consoler.

— Je n'y périrai pas, je le sais bien ; mais il y a la honte ! Etait-ce là le sort qui m'attendait, moi, qui étais habituée à vivre dans l'aisance !

— Contre Dieu, personne ne peut aller, répondit Korableva en soupirant. Contre lui, personne ne peut aller !

— C'est vrai, petite tante, mais c'est dur tout de même !

Elles se turent.

— Ecoute, c'est cette pleurnicheuse, dit Korableva, en faisant remarquer à Maslova un bruit étrange venu du fond de la salle.

C'était la femme rousse qui pleurait, parce qu'on l'avait insultée, battue, qu'on lui avait refusé cette eau-de-vie qui lui faisait si grande envie ! Elle pleurait encore parce qu'elle n'avait subi, dans toute sa vie, que des injures, des camouflets, des humiliations et des coups. Elle avait cru se consoler par le souvenir de son premier

amour, ses relations avec un jeune ouvrier. Elle s'était bien souvenue du commencement, mais aussi de la fin, lorsque son amant, ivre, l'avait aspergée de vitriol à l'endroit le plus sensible et s'était réjoui, avec ses camarades, en la voyant se tordre de douleur. Et pleine de tristesse, croyant n'être pas entendue, elle s'était mise à pleurer, comme les enfants, en reniflant et en buvant ses larmes salées.

— C'est pitié ! murmura Maslova.

— Certes, c'est pitié ! répondit Korableva ; mais pourquoi y vient-elle ?

## XXXIII

Le lendemain matin, à son réveil, Nekhludov éprouva aussitôt la sensation vague qu'il lui était arrivé la veille quelque chose de très beau et de très important. Et ses souvenirs se précisèrent. « Katucha, le tribunal ! » Oui, et sa résolution de répudier le mensonge, de dire désormais toute la vérité. Et, par une étrange coïncidence, il trouvait dans son courrier la lettre si longtemps attendue de Maria Vassilievna, la femme du maréchal de la noblesse. Elle lui rendait sa liberté et lui exprimait tous ses vœux de bonheur pour son prochain mariage.

« Mon mariage ! songea-t-il avec ironie, comme il est loin ! »

Il se souvint de son projet de la veille, de tout dire au mari, de lui demander pardon et de lui offrir telle réparation qu'il exigerait. Ce matin, ceci ne lui parut plus aussi facile à accomplir. Pourquoi faire le malheur d'un homme par la révélation

d'une vérité dont il devra souffrir ? « S'il me le demande, je le lui dirai, inutile d'aller le lui dire de moi-même ! »

En réfléchissant, il vit qu'il n'était pas plus aisé de dire toute la vérité à Missy. S'il parlait, là encore, ce serait offensant pour elle. Mieux valaient des sous-entendus. Il décida seulement de ne plus aller chez les Kortchaguine, sauf à leur dire la vérité s'ils la lui demandaient.

Par contre, en ce qui touchait ses relations avec Katucha, il n'y avait rien à sous-entendre. « J'irai la voir dans sa prison, tout lui dire, lui demander de me pardonner. Et, s'il est nécessaire, je l'épouserai ! »

L'idée de tout sacrifier pour satisfaire sa conscience et d'épouser au besoin Katucha l'attendrissait particulièrement ce matin.

Sa journée commençait avec une énergie dont il était désaccoutumé depuis longtemps. Agrafena Pétrovna étant venue dans la salle à manger prendre ses ordres, il lui déclara aussitôt, surpris lui-même de sa fermeté, qu'il allait changer de logement et se voyait contraint de renoncer à ses services. Depuis la mort de sa mère, il n'avait jamais entretenu la gouvernante de ce qu'il comptait faire de

sa maison. Par une entente tacite, il était admis, qu'étant sur le point de se marier, il continuerait à habiter la grande et luxueuse demeure. Son projet d'abandonner cet appartement indiquait donc quelque chose d'imprévu. Agrafena Pétrovna le regarda avec surprise.

— Je vous suis très reconnaissant, Agrafena Pétrovna, de votre sollicitude à mon endroit : mais je n'ai besoin désormais, ni d'un aussi grand logement, ni d'un personnel aussi nombreux. En tant que vous puissiez m'être encore en aide, je vous demanderai donc, en attendant, d'avoir la bonté de faire emballer tous les effets, comme cela se faisait du vivant de ma mère. Quand Natacha [1] viendra (Natacha était la sœur de Nekhludov), elle verra ce qu'il convient d'en faire.

Agrafena Pétrovna hocha la tête.

— Comment ? Ce qu'il convient d'en faire ? dit-elle. Mais vous en aurez besoin.

— Non, Agrafena Pétrovna, je n'en aurai pas besoin ! fit Nekhludov, répondant aux secrètes pensées de la gouvernante. Et puis, dites s'il vous plaît à Korneï que je lui paierai deux mois d'avance

[1] Natacha, diminutif de Nathalie.

et qu'il songe dès aujourd'hui à se placer ailleurs.

— Vous avez tort d'agir ainsi, Dmitri Ivanovitch. Quand même vous iriez à l'étranger, il vous faudra toujours un local.

— Ce n'est pas ce que vous pensez, Agrafena Pétrovna ! répondit Nekhludov. Je ne vais pas à l'étranger, ou, si je vais quelque part, ce ne sera pas là.

A ces mots, ses joues s'empourprèrent. « Allons, songea-t-il, il faut tout lui dire ! Ici, rien ne m'oblige à me taire et je dois commencer tout de suite à dire la vérité. »

— Il m'est arrivé hier une aventure très bizarre et très grave. Vous souvient-il de Katucha, qui servait chez ma tante Maria Ivanovna ?

— Parfaitement ! Je lui ai appris à coudre.

— Eh bien, voilà ! On l'a condamnée hier en Cour d'assises, où j'étais juré.

— Ah ! Seigneur, quelle pitié ! s'écria Agrafena Pétrovna. Et pour quel crime l'a-t-on condamnée ?

— Pour meurtre. Et c'est moi qui ai tout fait !

— Comment est-ce possible que vous ayez tout fait ? Voilà qui est bien étrange,

en effet, dit Agrafena Pétrovna ; et une flamme passa dans ses yeux éteints.

Elle connaissait toute l'histoire de Katucha.

— Oui, c'est moi qui suis cause de tout. Et tous mes plans en sont bouleversés.

— Et quel changement peut en résulter pour vous ? fit Agrafena Pétrovna en retenant un sourire.

— Puisque je suis cause qu'elle a pris ce chemin n'est-ce pas à moi à lui porter secours ?

— Je retrouve là votre bon cœur ! Mais, dans tout cela, qu'y a-t-il de votre faute ? La même aventure arrive à tout le monde : avec une personne de jugement tout s'arrange, tout s'oublie, et la vie continue, dit Agrafena Pétrovna d'un ton grave. Et vous n'avez pas à vous en accuser. J'ai entendu dire depuis qu'elle était sortie de la bonne voie : à qui la faute ?

— A moi ! Et c'est à moi de la réparer.

— Eh ! ce serait difficile à réparer !

— Ceci me regarde. Mais, si vous êtes en peine pour vous-même, Agrafena Pétrovna, je me hâte de vous dire que ce que ma mère avait exprimé...

— Oh ! non, je ne suis pas en peine pour moi. La défunte m'a comblée de tant de bienfaits que je suis sans besoins. Ma

nièce Lizegnka est mariée et m'invite à venir auprès d'elle : j'irai quand j'aurai la certitude de ne plus pouvoir vous servir. Mais vous avez tort de prendre cette affaire à cœur, de pareilles choses sont arrivées à tout le monde.

— Eh bien ! moi, je pense autrement. Et, je vous en prie encore, faites tout préparer pour mon départ d'ici. Et ne m'en veuillez pas ! Je vous suis très reconnaissant de tout ce que vous avez fait.

Chose surprenante, depuis qu'il s'était révélé à lui-même méchant et égoïste, Nekhludov avait cessé de mépriser les autres. Au contraire, il éprouvait pour Agrafena Pétrovna et pour Korneï les plus affectueux sentiments. Il ressentit le désir de se repentir également devant Korneï ; mais celui-ci avait un air si gravement respectueux qu'il n'osa pas le faire.

En se rendant au Palais de justice, dans la même voiture et par les mêmes rues que la veille, Nekhludov s'étonnait du changement survenu en lui depuis hier. Il se sentait un tout autre homme.

Son mariage avec Missy, si proche le jour précédent, à ce qu'il croyait, lui apparaissait comme irréalisable. La veille, il était persuadé qu'elle serait heureuse de l'épouser ; aujourd'hui, non seulement il

se jugeait indigne de l'épouser, mais même de la fréquenter. « Si elle me connaissait tel que je suis, pour rien au monde elle ne me recevrait ! Et j'étais assez inconscient pour lui reprocher ses coquetteries avec cet autre jeune homme ! Et même, uni à elle, pourrais-je avoir un seul instant de bonheur, ou simplement de repos ? L'autre, la malheureuse que j'ai perdue, s'en irait au bagne, demain, par étapes, tandis que moi, ici, je recevrais des félicitations ou ferais des visites avec ma jeune femme ! Ou bien, tandis que, siégeant à l'assemblée, à côté du maréchal de la noblesse que j'ai indignement trompé, je compterais les votes pour ou contre le nouveau règlement de l'inspection des écoles, etc., et je m'en irais ensuite rejoindre en secret la femme de ce même ami ! Quelle honte ! Ou bien encore, je continuerais à m'escrimer contre ce maudit tableau que je n'achèverai jamais, car je n'ai pas à m'occuper de ces puérilités ! Non, désormais, rien de tout cela ne m'est plus possible ! » se disait-il, en se réjouissant de plus en plus du changement intérieur survenu en lui.

« Avant tout, pensait-il encore, revoir l'avocat, savoir le résultat de son enquête ; et puis, après cela..., après cela, aller la voir dans sa prison, et tout lui dire ! »

Et chaque fois que, par la pensée, il se représentait la façon dont il l'aborderait, lui dirait tout, ferait devant elle l'aveu de sa faute, lui déclarerait que lui seul avait tout fait et qu'il l'épouserait pour réparer sa faute, chaque fois il s'extasiait de sa résolution et ses yeux s'emplissaient de larmes.

## XXXIV

Dans le corridor du Palais de justice, Nekhludov trouva l'huissier de la Cour d'assises. Il s'enquit auprès de lui du lieu où étaient mis les condamnés, après jugement, et de la personne qui pouvait donner l'autorisation de les voir. L'huissier lui apprit qu'ils étaient répartis en divers endroits et qu'il appartenait au procureur seul de donner cette autorisation.

— Je viendrai, ajouta-t-il, vous chercher après la séance et vous conduire chez le procureur qui, pour l'instant, n'est pas encore arrivé. A présent, je vous prie de vous rendre au plus vite dans la salle du jury : l'audience va commencer.

Nekhludov remercia l'huissier, qui lui parut aujourd'hui particulièrement pitoyable, et se dirigea vers la salle du jury.

Au moment où il s'en approchait, les jurés en sortaient pour passer dans la salle d'audience. Le marchand était aussi joyeux que la veille et paraissait avoir

copieusement mangé et bu avant de venir. Il accueillit Nekhludov en vieil ami ; Peter Guerassimovitch, de son côté, en dépit de sa familiarité, ne produisit pas sur Nekhludov la même impression désagréable.

Celui-ci se demanda s'il ne devait pas dévoiler aux jurés ses relations passées avec la femme condamnée la veille. « Pour bien faire, songeait-il, j'aurais dû me lever hier, en pleine séance, et avouer publiquement ma faute ! » Mais, en rentrant dans la salle d'audience, quand il vit se renouveler la procédure de la veille : l'annonce du tribunal, les trois juges au col brodé réapparus sur l'estrade, le silence, l'appel des jurés, les gendarmes, le vieux pope, il comprit que, la veille, il n'eût jamais eu le courage de déranger cet imposant appareil.

Les préparatifs du jugement furent les mêmes qu'à la première séance, sauf la suppression du serment des jurés et l'allocution du président à leur adresse.

On jugeait ce jour-là un vol avec effraction. L'accusé était un garçon de vingt ans, aux épaules étroites, maigre, le visage exsangue, et vêtu d'une capote grise. Gardé par deux gendarmes, sabre au clair, il jetait un regard en dessous à chaque

nouveau venu. Avec un camarade, ce garçon avait forcé la porte d'un hangar, et s'était emparé d'un paquet de vieux tapis de pieds valant ensemble trois roubles, soixante-sept kopecks. L'acte d'accusation mentionnait qu'un agent avait arrêté les voleurs au moment où ils s'enfuyaient, les tapis sur le dos. Ils avaient fait des aveux complets et on les avait mis en prison. Le compagnon du gamin, un serrurier, y était mort ; c'est pourquoi celui-ci comparaissait seul devant le jury. Les tapis figuraient sur la table des pièces à conviction.

Le procès suivit les mêmes phases que celui de Maslova : même appareil d'interrogatoires, de témoignages, d'expertises. L'agent qui avait arrêté l'accusé répondait à toutes les questions du président, du substitut, de l'avocat : « Parfaitement bien ! Je ne puis le savoir ! Parfaitement bien ! » Mais, malgré son abrutissement et son automatisme militaires, on voyait qu'il plaignait l'accusé et n'était pas très fier de sa capture.

Un second témoin, un petit vieillard, propriétaire de la maison où le vol avait été commis et des tapis, homme bilieux à coup sûr, répondait avec une mauvaise volonté évidente qu'il reconnaissait bien

le corps du délit. Et, quand le substitut lui demanda si ces tapis lui étaient d'un grand usage, il répondit d'un ton irrité :

— Que le diable les emporte, ces maudits tapis ! Ils ne me servaient à rien. Je donnerais bien dix roubles en plus, et même vingt, pour avoir évité tant de soucis. Rien qu'en fiacres, j'ai dépensé cinq roubles ! Et moi, je suis malade ! J'ai une hernie et des rhumatismes !

Ainsi parlèrent les témoins. Pour l'accusé, il avouait et racontait tout ce qui s'était passé. Comme une bête prise au piège, les yeux hagards, la tête tournée dans tous les sens, il contait tout sans malice.

L'affaire était des plus claires ; mais, ainsi que la veille, le substitut levait les épaules, s'ingéniait à poser des questions insidieuses, comme pour déjouer la ruse de l'accusé et la confondre.

Il établit, dans son réquisitoire, que le vol avait été commis dans une habitation close, avec effraction et comportait, par suite, le châtiment le plus sévère.

De son côté, l'avocat désigné d'office établit que le vol avait eu lieu dans un corps de logis non clos ; et, bien qu'il n'y eût pas à nier le délit, que l'accusé n'était

pas aussi dangereux pour la société que l'avait affirmé le substitut.

Puis le président, s'efforçant d'être aussi impartial que la veille, expliqua point par point aux jurés ce qu'il savait de l'affaire et ce qu'ils n'avaient pas le droit d'en ignorer. Comme la veille, on suspendit l'audience ; les jurés fumèrent des cigarettes ; l'huissier annonça : « Le Tribunal ! » Comme la veille, les gendarmes, qui semblaient menacer le criminel de leur sabre nu, résistèrent du mieux qu'ils purent au sommeil.

On apprit par les débats que l'accusé avait été placé par son père dans une fabrique de tabac, où il était resté cinq ans et que, dans l'année courante, il en avait été renvoyé à la suite d'une querelle entre le directeur de la fabrique et ses ouvriers. Alors, il s'était trouvé sans travail. Errant au hasard des rues, il avait fait connaissance d'un ouvrier serrurier, également sans place et buveur. Une nuit où tous deux étaient ivres, ils avaient enfoncé la porte d'un hangar et s'étaient emparés du premier objet qui leur était tombé sous la main. On les avait pris. Ils avaient tout avoué. Le serrurier était mort en prison, et son complice était seul traduit devant le jury comme un être dangereux qui menaçait la société.

« Aussi dangereux que la condamnée d'hier ! songeait Nekhludov en suivant les phases du procès. Tous deux sont des êtres dangereux ! Soit ! Mais nous qui les jugeons, nous ne sommes pas dangereux ?... Moi, par exemple, le débauché, le menteur ? Et nous tous, tous ceux qui, ne me connaissant pas tel que j'étais, loin de me mépriser, m'estimaient ?

» A coup sûr, ce gamin n'est pas un grand criminel, mais un homme comme les autres. Tout le monde s'en aperçoit, tous le voient bien ; il n'est devenu ce qu'il est qu'en vertu de conditions aptes à le rendre ainsi. Il semble donc clair qu'il faut détruire d'abord les conditions qui produisent de tels êtres.

» Il eût suffi qu'un homme se trouvât, songeait Nekhludov en regardant le visage maladif et effrayé du gamin, un homme qui l'eût secouru au moment où, par besoin, on l'avait amené de la campagne à la ville, ou à la ville même, quand, après ses douze heures de travail à la fabrique, il allait au cabaret, entraîné par des camarades plus âgés. Si alors quelqu'un s'était trouvé pour lui dire : « N'y va pas, Vania, ce n'est pas bien ! » il n'y fût pas allé et n'eût pas fait de mal.

» Mais pas un seul homme n'a eu pitié de lui pendant tout le temps qu'il a vécu dans sa fabrique, comme un petit animal. Tout le monde, au contraire : contremaîtres, camarades, pendant ces cinq ans, lui a appris que, pour un garçon de son âge, la sagesse consiste à mentir, à boire, à jurer, à se battre et à courir les filles.

» Quand, ensuite, épuisé, gangrené par un travail malsain, par l'alcoolisme et par la débauche, ayant erré au hasard le long des rues, il se laisse entraîner à s'introduire dans un hangar pour y dérober quelques vieux tapis hors d'usage, alors, nous qui n'avons pas pris souci de faire disparaître les causes qui ont amené cet enfant à son état actuel, nous prétendons remédier au mal en le punissant lui-même !... C'est horrible ! »

Ainsi songeait Nekhludov, inattentif à ce qui l'entourait. Il se demandait comment ni lui, ni les autres ne s'étaient pas encore aperçus de tout cela.

## XXXV

Pendant la première suspension, Nekhludov se leva et sortit dans le corridor, dans l'intention de quitter le Palais de justice pour n'y plus revenir. « Qu'ils fassent ce qu'ils voudront de ce malheureux ! se dit-il ; quant à moi, je ne veux pas participer plus longtemps à cette comédie ! »

Il s'enquit du cabinet du procureur et s'y rendit aussitôt. Le garçon de bureau refusa d'abord de le laisser entrer, alléguant que le procureur était occupé ; mais Nekhludov passa outre, ouvrit la porte de l'antichambre, et, s'adressant à l'employé qui s'y tenait assis, il le pria d'avertir le procureur qu'un juré désirait lui parler pour une affaire urgente. Son titre de prince et sa mise élégante en imposèrent à l'employé qui l'annonça au procureur ; et Nekhludov fut introduit sur-le-champ.

Visiblement mécontent de son insistance, le procureur le reçut debout.

— En quoi puis-je vous servir ? lui demanda-t-il d'un ton sévère.

— Je suis juré, je m'appelle Nekhludov et j'ai absolument besoin de voir la condamnée Maslova dans sa prison, répondit Nekhludov tout d'un trait, rougissant à la pensée que cette démarche aurait sur toute sa vie une influence décisive.

Le procureur était un petit homme maigre et sec, aux cheveux courts grisonnants, avec des yeux très vifs et une barbiche pointue sur un menton proéminent.

— Maslova ? Oui, je connais. Accusée d'empoisonnement, n'est-ce pas ? Mais pourquoi avez-vous besoin de la voir ?

Puis, d'un ton plus aimable :

— Excusez ma question, mais je ne puis vous autoriser sans être instruit du motif.

— J'ai besoin de voir cette femme : c'est une question de haute importance pour moi ! dit Nekhludov rougissant de nouveau.

— Bien ! fit le procureur, qui leva les yeux pour fixer sur Nekhludov un regard pénétrant. Son procès est-il déjà venu, ou non ?

— Elle a été jugée et condamnée irrégulièrement hier à quatre ans de travaux forcés. Elle est innocente !

— Bien ! reprit le procureur sans paraître s'arrêter à cette affirmation d'innocence. Jugée hier, elle doit, avant la signification du jugement, se trouver encore dans la maison de détention préventive. Il y a des jours réservés pour voir les détenus. Je vous engage à vous adresser là.

— C'est que j'ai besoin de la voir tout de suite, dit Nekhludov avec un tremblement de sa mâchoire inférieure, et sentant venu le moment décisif.

— Mais pourquoi donc avez-vous besoin de la voir tout de suite ? demanda le procureur vaguement inquiet et les sourcils froncés.

— Parce qu'elle est innocente et qu'on l'a condamnée au bagne. C'est moi qui suis cause de tout, et non pas elle ! ajouta Nekhludov d'une voix frémissante et sentant qu'il n'exprimait pas bien sa pensée.

— Et comment cela ?

— C'est moi qui l'ai séduite et mise dans la situation où elle est. Si je n'avais pas agi ainsi, elle n'aurait pas eu à répondre de l'accusation portée contre elle.

— Je ne comprends pas en quoi cela justifie votre désir de la voir.

— C'est que je veux la suivre... et l'épouser ! déclara Nekhludov.

Et comme toujours, lorsqu'il parlait de cette résolution, des larmes lui montèrent aux yeux.

— Ah ! vraiment ! fit le procureur. Le cas est curieux, en effet. N'est-ce pas vous qui avez été membre du Zemstvo [1] de Krasnopersk ? reprit-il, comme se remémorant d'avoir entendu parler déjà de ce Nekhludov qui venait l'informer d'une si étrange résolution.

— Pardonnez-moi ; mais cela n'a pas, que je sache, le moindre rapport avec ma demande ! répliqua Nekhludov d'un ton vexé.

— Non, assurément, répondit le procureur avec un imperceptible sourire et sans plus se démonter ; mais votre projet est si singulier et si différent des formes ordinaires...

— Eh bien, puis-je obtenir cette autorisation ?

— L'autorisation ? Mais, certainement. Je vais vous la délivrer sur-le-champ. Prenez la peine de vous asseoir.

Il s'assit à son bureau et se mit à écrire.

— Asseyez-vous, je vous en prie !

Nekhludov demeura debout.

---

[1] Assemblée élective de province ou de district.

Quand le procureur eut fini d'écrire, il se leva et, tout en observant curieusement Nekhludov, lui tendit le laissez-passer.

— Je dois vous dire encore une chose, reprit ce dernier, c'est que, désormais, il me sera impossible de participer comme juré à cette session d'assises.

— Il vous faudra alors, comme vous le savez, alléguer vos motifs devant le tribunal, qui vous dispensera.

— Je tiens tous ses jugements pour inutiles et immoraux : voilà mes motifs !

— Bien ! dit le procureur avec ce même imperceptible sourire, équivalant à dire que de tels principes lui étaient connus et qu'il s'en était amusé plusieurs fois déjà. Vous comprendrez sans peine, n'est-ce pas, qu'en ma qualité de procureur, je ne puisse être de votre avis sur ce point ? Mais c'est au tribunal qu'il faut expliquer cela ! Il appréciera vos arguments, les déclarera oui ou non recevables et, dans ce dernier cas, vous infligera une amende. Adressez-vous au tribunal.

— J'ai dit ce que j'avais à dire et je n'irai nulle part ! fit Nekhludov avec humeur.

— Mes salutations ! fit alors le procureur visiblement impatient de se débarrasser de son étrange visiteur.

— Qui venez-vous donc de recevoir ? lui demanda quelques instants après un juge qui avait croisé Nekhludov à la porte.

— C'est Nekhludov, vous savez bien, celui qui autrefois déjà, dans le Zemstvo de Krasnopersk, s'était fait remarquer par ses propositions excentriques ! Figurez-vous qu'étant juré, il a retrouvé, sur le banc des accusés, une fille séduite par lui, prétend-il. Et il veut l'épouser !

— Est-ce possible ?

— Il vient de me le dire ! Et si vous saviez avec quelle exaltation extravagante !

— On dirait vraiment qu'il se passe quelque chose d'anormal dans le cerveau des jeunes gens d'à présent !

— Mais celui-là n'a plus l'air tout jeune !... Dites donc, petit père, en a-t-il dégoisé, hein ? votre fameux Ivachenkov ? Cet animal a juré de nous faire mourir ! Il parle, parle à l'infini !

— On devrait simplement lui retirer la parole. A un tel degré, c'est de l'obstruction.

## XXXVI

En quittant le procureur, Nekhludov se rendit tout droit à la maison de détention préventive. Mais il n'y trouva point Maslova. Le directeur lui expliqua qu'elle devait être, provisoirement, dans la vieille prison des déportés, où Nekhludov se fit aussitôt conduire.

En effet, Catherine Maslova s'y trouvait.

La distance entre les deux prisons étant très grande, Nekhludov n'arriva qu'à la nuit tombante. Comme il se préparait à entrer, le factionnaire l'arrêta, puis sonna ; la porte s'ouvrit, et un surveillant sortit au-devant de Nekhludov. Celui-ci lui ayant exhibé son laissez-passer, il lui déclara qu'il ne pouvait le laisser entrer sans l'autorisation du directeur.

Nekhludov se rendit donc chez ce fonctionnaire. Dans l'escalier qui conduisait à son appartement, il entendit, au piano, les sons étouffés d'un morceau de musique compliqué et entraînant. Une servante

hargneuse, avec un bandeau sur l'œil, lui ayant ouvert la porte de l'appartement, les sons du piano, échappés d'une pièce voisine, retentirent à ses oreilles. C'était la plus rebattue des *Rapsodies* de Liszt, fort bien jouée, mais avec cette singularité que l'exécutant ne dépassait jamais un certain endroit, s'arrêtait et recommençait.

Nekhludov demanda à la servante au bandeau si le directeur était chez lui. La servante répondit que non.

A ce moment, la rapsodie s'arrêta de nouveau et, aussi bruyante et retentissante, reprit jusqu'à l'endroit fatidique.

— Reviendra-t-il bientôt ?

— Je vais aller demander.

Et la servante s'éloigna.

La rapsodie s'élançait dans sa course, quand elle s'arrêta, cette fois, sans avoir atteint son terme habituel ; et une voix de femme se fit entendre :

— Dis-lui qu'il n'est pas là et n'y sera pas aujourd'hui. Il est en visite. Que vient-on le déranger ici ? fit la voix féminine derrière la porte.

Et la rapsodie recommença, mais pour s'interrompre après quelques mesures ; et Nekhludov entendit le bruit d'une chaise remuée. Sans nul doute la pianiste irritée avait pris le parti de venir en personne

congédier l'importun assez hardi pour la déranger.

— Mon père est sorti ! déclara-t-elle, en effet, d'un ton malgracieux.

C'était une jeune fille pâle, avec des cheveux jaunes en désordre et de larges cernes bleus sous les yeux.

A la vue d'un jeune homme élégamment mis, elle changea de ton.

— Entrez, s'il vous plaît !... Que désirez-vous ?

— Je voudrais voir une femme, détenue ici.

— Une détenue politique, sans doute ?

— Non, pas politique. J'ai un laissez-passer du procureur.

— Je suis désolée. Mon père est sorti et je ne puis rien sans lui. Mais entrez, je vous en prie, asseyez-vous un instant ! reprit-elle. Ou bien, adressez-vous au sous-directeur. Il doit être au bureau et vous dira ce qu'il en est... Comment vous appelez-vous ?

— Je vous remercie beaucoup, dit Nekhludov éludant sa question.

Et il sortit.

A peine avait-il refermé la porte derrière lui que retentirent les mêmes sons joyeux, bruyants et gais, peu en harmonie avec le lieu et avec l'aspect pitoyable de

la jeune fille qui s'y attachait avec tant d'opiniâtreté.

Dans la cour, Nekhludov rencontra un jeune officier aux moustaches en croc et lui demanda où il pourrait trouver le sous-directeur. C'était précisément lui-même. Il prit le permis, y jeta les yeux et déclara que la mention, visant seulement la maison de détention préventive, sa valabilité pour celle-ci n'était pas de sa compétence.

— Du reste, l'heure est trop avancée. Revenez demain, s'il vous plaît ! A dix heures, tout le monde peut rendre visite aux détenus. Le directeur sera là. Vous pourrez voir la prisonnière dans le parloir commun, ou au bureau, si le directeur y consent.

Ainsi déçu dans son espérance de la voir ce jour-là, Nekhludov regagna sa demeure. Tout ému à la pensée de cette entrevue, il marchait par les rues ; et les détails de cette journée se pressaient dans sa mémoire. Il se souvenait, non pas du jugement, mais de sa conversation avec le procureur et avec les directeurs des prisons. Et le fait d'avoir cherché une entrevue avec Katucha, d'avoir dit son intention au procureur et d'être allé dans les deux prisons pour la voir, le bouleversait tellement qu'il fut longtemps avant de reprendre son calme.

En rentrant chez lui, il alla prendre dans un tiroir son journal intime, depuis si longtemps délaissé, en relut quelques passages et y ajouta les lignes suivantes :

« Depuis deux ans déjà je n'ai plus rien écrit dans ce journal et je croyais bien ne plus jamais me livrer à cet enfantillage. Enfantillage ? Non pas, mais un entretien avec moi-même, ce *moi* véritable et divin qui vit dans chaque homme. Pendant tout ce temps, il s'était endormi au fond de mon âme et je n'avais personne avec qui m'entretenir. Mais brusquement, le 28 avril, un événement extraordinaire l'a réveillé, qui a eu pour théâtre la Cour d'assises, où j'étais juré. Au banc des accusés, vêtue du sarrau des prisonnières, j'ai retrouvé cette Katucha, que j'ai autrefois séduite et abandonnée. Un singulier malentendu, qu'il était de mon devoir d'empêcher, a eu pour conséquence sa condamnation aux travaux forcés. Aujourd'hui, je me suis rendu chez le procureur et à la maison où elle est détenue. Je n'ai pu avoir accès auprès d'elle, mais ma résolution bien arrêtée est de tout faire pour la revoir, lui demander pardon, et réparer ma faute, dussé-je pour cela l'épouser. Seigneur ! aide-moi ! Quelle joie et quel bien-être remplissent mon âme ! »

## XXXVII

La nuit de sa condamnation, Maslova fut longtemps avant de s'endormir. Couchée, les yeux ouverts, et songeuse, elle regardait vers la porte, masquée de temps en temps par la fille du sacristain qui arpentait la salle.

Elle songeait que, pour rien au monde, quand elle serait dans l'île Sakhaline, elle ne consentirait à épouser un forçat et qu'elle s'arrangerait autrement. Elle essaierait de se mettre avec quelqu'une des autorités : un greffier, un surveillant, ou même un simple gardien. Ces gens-là sont faciles à séduire ! « Pourvu seulement que je ne maigrisse pas trop, car alors je serais perdue ! »

Elle se rappelait la façon dont l'avaient regardée l'avocat, le président, et comment l'avaient regardée encore, au tribunal, tous ceux qui l'avaient croisée ou s'étaient approchés d'elle à dessein. Bertha, son amie, étant venue la voir en prison,

lui avait raconté combien son client préféré, un étudiant, avait été désolé de ne plus la retrouver chez Kitaïeva. Elle se souvint de la rixe avec la rousse et en eut pitié ; elle se souvint du boulanger, qui lui avait envoyé un pain en plus, elle se souvint de beaucoup d'autres, excepté de Nekhludov.

A son enfance et à sa jeunesse, mais surtout à son amour pour Nekhludov, elle ne pensait jamais. C'étaient pour elle de trop pénibles souvenirs, elle les avait enfouis au plus profond de son cœur pour n'y plus toucher.

Ce n'était pas tant parce que, lorsqu'elle l'avait vu pour la dernière fois, il était en uniforme, sans barbe, avec de petites moustaches, des cheveux courts, mais abondants, et que, maintenant, il avait vieilli, portait toute sa barbe, que parce qu'elle n'avait jamais pensé à lui. Tous les souvenirs de sa rencontre avec lui avaient été ensevelis dans cette terrible nuit noire où il était passé, à son retour de la guerre, sans s'arrêter chez ses tantes.

A ce moment, Katucha savait déjà qu'elle était enceinte. Tant qu'elle avait espéré revoir Nekhludov, loin de la chagriner, la pensée de l'enfant qui allait naître la rendait, au contraire, joyeuse et

attendrie des mouvements qu'elle sentait parfois dans son sein. Mais, depuis cette nuit, tout était changé ! Et l'enfant prêt à naître ne devait plus être désormais qu'une entrave !

Sachant que Nekhludov devait passer près de leur maison, les deux vieilles tantes l'avaient prié de s'arrêter chez elles ; mais il avait télégraphié qu'il ne pourrait le faire, obligé qu'il était de regagner au plus vite Saint-Pétersbourg. Katucha avait alors formé le projet d'aller le voir passer à la gare.

Le train la traversait de nuit, à deux heures. Après avoir aidé les demoiselles à se mettre au lit, Katucha avait chaussé de grosses bottines, s'était couvert la tête d'un fichu, et était partie en compagnie de Machka, la fillette de la cuisinière.

La nuit était noire et glacée. Par intervalles, la pluie tombait en gouttes serrées et s'interrompait. A travers champs, on ne pouvait distinguer le sentier devant soi, et dans la forêt il faisait noir comme dans une cave. Katucha, tout en connaissant très bien le chemin, avait manqué s'égarer, et était arrivée à la station alors que, le train n'ayant qu'un arrêt de trois minutes, le second signal de la cloche avait déjà été donné. S'élançant sur le quai, elle avait

aussitôt reconnu, dans un wagon de première classe, Nekhludov assis près de la fenêtre. Le wagon était vivement éclairé. Installés face à face sur les banquettes de velours, deux officiers jouaient aux cartes. Sur la petite table étaient allumées deux grosses bougies ; et Nekhludov, en pantalon collant et en manches de chemise, se tenait appuyé au bras et au dossier d'un fauteuil et riait.

Dès qu'elle l'avait aperçu, elle avait, de ses doigts transis, frappé à la vitre. Mais, au même instant, le signal s'était fait entendre ; le train s'était lentement ébranlé et les wagons avaient commencé à défiler, avec des heurts successifs.

L'un des joueurs se leva, les cartes à la main, et regarda par la vitre. Elle frappa de nouveau et approcha son visage de la fenêtre. Mais, à ce moment, le wagon auprès duquel elle se trouvait s'ébranla et elle se mit à le suivre, les yeux toujours fixés sur la fenêtre. L'officier ayant essayé de baisser la glace, sans y parvenir, Nekhludov se leva à son tour, écarta son camarade et commença à faire descendre la vitre. Le train, alors, accéléra son allure, et Katucha dut presser le pas. Les roues tournaient plus rapidement encore quand, la glace étant complètement abaissée, le

conducteur écarta la jeune femme et sauta dans le wagon. Elle se mit à courir sur les planches mouillées du quai, arriva à l'extrémité et faillit tomber sur les degrés qui reliaient le quai au sol. Elle courait toujours que déjà était loin le wagon de première classe. Ceux de deuxième, puis, plus rapidement, les wagons de troisième classe passèrent devant elle sans qu'elle s'arrêtât ; enfin, le dernier wagon s'éloigna, avec ses lanternes rouges, et Katucha dépassa le réservoir d'eau. Le vent qui, à cet endroit, ne rencontrait pas d'obstacle, lui arracha son fichu de la tête et lui plaqua sa jupe aux jambes. Son fichu envolé, Katucha courait toujours !

— Petite tante Mikhaïlovna ! lui cria la fillette qui avait peine à la suivre, votre fichu est tombé !

Katucha s'arrêta, saisit à deux mains sa tête rejetée en arrière et éclata en sanglots.

— Parti ! s'écria-t-elle.

« Ainsi, il est là, dans ce wagon bien éclairé, dans un fauteuil de velours, et il s'amuse, et il boit, s'était-elle dit, et moi, je suis seule ici, dans la boue, dans les ténèbres, sous la pluie et le vent, et je pleure sur mon sort ! » Elle s'était assise sur le sol, éclatant en sanglots si violents

que la fillette, effrayée, n'avait pu que lui dire pour la consoler :

— Petite tante ! allons à la maison !

« Un train va passer : me jeter dessous et tout sera fini ! » pensait Katucha, sans répondre à la fillette. Ce projet, elle allait le mettre à exécution quand, ainsi qu'il arrive toujours en un moment d'accalmie succédant à une vive émotion, son enfant à lui, l'enfant qui était en elle, avait tressailli soudain, heurtant aux parois de son ventre, s'étirant doucement, lui faisant ressentir quelque chose de menu, de tendre et de lancinant. Aussitôt tout son désespoir était tombé. Tout ce qui, l'instant d'avant, l'avait angoissée, le sentiment de la vie devenue pour elle impossible, sa haine pour Nekhludov, son désir de se venger de lui par le suicide, tout cela s'était évanoui. Elle s'était calmée, s'était levée, avait remis son fichu sur sa tête et s'en était allée. Exténuée, toute mouillée et pleine de boue, elle était rentrée à la maison.

Et depuis ce jour s'était produit en elle ce bouleversement de son âme qui l'avait amenée à ce qu'elle était devenue. C'est en cette nuit terrible qu'elle avait cessé de croire en Dieu. Jusqu'alors, elle avait cru en Dieu et au bien, et elle avait cru

que les autres y croyaient ; mais, cette nuit-là, elle s'était dit qu'il n'y avait pas de Dieu, que personne n'y croyait, et que tous ceux qui en parlaient, ainsi que de sa Loi, n'avaient d'autre objet que de la tromper. Cet homme qu'elle aimait, qui l'avait aimée, elle le savait, l'avait abandonnée et bafouée dans ses sentiments. Et il était le meilleur des hommes parmi ceux qu'elle avait rencontrés ! Les autres étaient pires encore ! Et tout ce qui était arrivé à Katucha par la suite avait fortifié cette conviction en elle. Les tantes de Nekhludov, ces vieilles demoiselles dévotes, l'avaient chassée le jour où il ne lui avait plus été possible de travailler comme par le passé. Des diverses personnes à qui elle avait eu affaire ensuite, d'aucunes — les femmes — n'avaient vu en elle que de l'argent à gagner ; les autres — les hommes, depuis le stanovoï jusqu'aux gardiens de prison — l'avaient considérée uniquement comme de la chair à plaisir ! Personne au monde qui cherchât autre chose que la satisfaction de ses instincts ! Et le vieil écrivain dont Katucha avait été jadis la maîtresse avait achevé de le lui faire comprendre, en lui déclarant ouvertement que la satisfaction des instincts sensuels est l'unique sagesse,

l'unique beauté de la vie. Il appelait cela la poésie, l'esthétique !

Chacun au monde ne vivait que pour soi, pour son plaisir et tout ce qu'on disait de Dieu et du bien n'était que tromperie ! Et quand, par hasard, elle se posait la question de savoir pourquoi, en ce monde, tout était si mal organisé et pourquoi les hommes ne faisaient que se tourmenter les uns les autres et souffrir, elle se hâtait d'éluder cette question importune. Une cigarette, un verre d'eau-de-vie, une heure d'amour, et tout s'évanouissait !

## XXXVIII

Le jour suivant était un dimanche. A cinq heures du matin, dès qu'eut retenti dans le corridor de la division des femmes le coup de sifflet du surveillant, Korableva, déjà éveillée, réveilla Maslova.

« Forçate ! » se dit Maslova avec épouvante en se frottant les yeux et en aspirant, malgré elle, la puanteur infecte de la pièce. Il lui prit envie de se rendormir, pour trouver de nouveau un refuge dans l'inconscience. Mais l'habitude et l'effroi avaient chassé le sommeil ; si bien qu'elle se souleva, s'assit sur son lit, les jambes ramenées sous elle, et se mit à regarder aux alentours.

Toutes les femmes étaient déjà éveillées : seuls les enfants dormaient encore. La cabaretière aux yeux saillants tirait avec précaution son sarrau, sur lequel ils étaient couchés. L'« émeutière » étendait devant le poêle les torchons qui servaient

de langes à son nouveau-né, tandis que celui-ci, dans les bras de Fédosia, se tortillait, pleurait, poussait des cris contre lesquels les caresses de la jeune femme étaient impuissantes. La phtisique, le visage tout injecté de sang, et tenant sa poitrine de ses deux mains, toussait sa quinte matinale et, dans les intervalles de répit, exhalait de profonds soupirs, presque des cris. La rousse, étendue sur le dos, étalait sur le lit ses grosses jambes nues : à voix haute et joyeuse, elle contait un rêve embrouillé qui l'avait hantée. La vieille femme incendiaire, debout devant l'icone, marmottait sans trêve les mêmes paroles, faisait des signes de croix et des salutations. La fille du sacristain, assise sur son lit, fixait devant elle ses grands yeux, épuisés d'insomnie. La Belle papillotait sur ses doigts ses cheveux noirs graisseux.

De lourds pas d'hommes retentirent dans le corridor ; la porte livra passage à deux prisonniers de mine grincheuse et rébarbative, vêtus de vestes et de pantalons gris relevés jusqu'au-dessus du mollet. Ils soulevèrent le cuveau empesté et l'emportèrent. Une à une, les femmes sortirent dans le couloir, pour aller se laver au robinet. En attendant son tour,

la rousse eut une altercation avec une autre femme, sortie d'une salle voisine et échangea, avec celle-là aussi, des injures, des cris et des vociférations.

— Vous tenez donc bien à aller au cachot ! s'écria le surveillant qui, s'approchant de la rousse, appliqua sur son dos gras et nu un coup si violent qu'il résonna par tout le corridor.

— Que je ne t'entende plus ! reprit-il en s'éloignant.

— Vrai ! le vieux a la poigne solide ! dit la rousse sans se fâcher de cette rude caresse.

— Qu'on se dépêche ! reprit le surveillant. Il est temps pour la messe.

Maslova n'avait pas achevé de se coiffer quand le directeur arriva avec sa suite.

— En place pour l'appel ! cria le surveillant.

Des femmes sortirent également d'une autre salle ; toutes les prisonnières vinrent s'aligner le long du corridor, sur deux rangs, celles du second tenant les deux mains posées sur les épaules des femmes placées en avant d'elles et on les compta.

Après l'appel apparut la surveillante qui conduisait les détenues à la messe.

Maslova et Fédosia se trouvèrent occuper le milieu de la colonne, composée de

plus de cent femmes sorties de toutes les cellules. Elles étaient uniformément vêtues de camisoles et de jupons blancs et la tête couverte de fichus également blancs. Quelques-unes seulement avaient des vêtements de couleur : c'étaient des femmes admises à partager le sort de leur mari. La longue colonne tenait tout l'escalier. On entendait les pas assourdis des pieds chaussés de koty [1], un murmure de voix, mêlé parfois de rires. A un tournant, Maslova entrevit la figure méchante de son ennemie Botchkova, qui marchait en tête de la colonne et la montra à Fédosia.

Au bas des marches, le silence s'établit parmi les femmes qui, avec des signes de croix et des profonds saluts, entrèrent deux par deux dans la chapelle encore vide et étincelante de dorures. En troupe pressée, elles allèrent se placer sur la droite. Aussitôt après, les hommes en capote de drap gris vinrent se ranger sur la gauche et au centre de la chapelle. C'étaient des détenus condamnés à la déportation en Sibérie sur la décision de leurs communautés rurales et emprisonnés là provisoirement. En haut de la nef se trouvaient déjà : d'un côté les forçats,

[1] Chaussons de prison en feutre durci.

avec la moitié de la tête rasée, et dont un bruit de chaînes décelait la présence ; de l'autre côté, les détenus préventifs, non rasés et sans chaînes.

La chapelle de la prison avait été récemment édifiée, grâce à la générosité d'un riche marchand qui y avait dépensé plusieurs dizaines de milliers de roubles. Elle ruisselait de dorures et de couleurs vives.

La chapelle demeura un certain temps silencieuse : on n'entendait que des bruits de nez qu'on mouchait, des toux, des cris d'enfant et, de loin en loin, le bruissement des chaînes remuées. Mais bientôt les prisonniers du centre s'écartèrent pour livrer passage au directeur de la prison, qui s'avança au premier rang.

## XXXIX

L'office divin commença.

Cet office se déroulait comme suit : le prêtre, porteur d'un vêtement spécial, en brocart, étrange et fort incommode, rompait et disposait de menus morceaux de pain sur un plat[1], puis les mettait dans une coupe remplie de vin, tout en marmottant des phrases et des prières. Pendant ce temps, le sacristain lisait d'abord, puis chantait, en alternant avec le chœur des prisonniers, diverses prières slavonnes, déjà à peu près incompréhensibles par elles-mêmes et qui le devenaient complètement en raison de la rapidité de la lecture et du chant. Leur but principal était de souhaiter le bonheur de l'empereur et de sa famille. Elles étaient répétées à plusieurs reprises, avec d'autres ou séparément, et à genoux. Le sacristain lisait ensuite quelques versets des apôtres, en

[1] La patène.

bafouillant si bien qu'on n'y comprenait mot. Le prêtre lisait au contraire fort distinctement le passage de l'Evangile de saint Marc où il est dit que le Christ étant ressuscité, et avant de monter au ciel et de s'asseoir à la droite de son Père, apparut d'abord à Marie-Magdeleine, l'exorcisa des sept démons, puis apparut aux onze apôtres et leur enseigna la façon de prêcher l'évangile à tout être vivant, en déclarant que celui qui ne croira pas, périra, tandis que celui qui croira et fera le signe de la croix, sera sauvé ; et aussi qu'il pourra exorciser les démons, guérir les hommes de la maladie par l'imposition des mains, parler de nouvelles langues, fasciner des serpents, et, s'il boit du poison, être préservé de la mort.

L'office consistait à supposer que le morceau de pain coupé par le prêtre, et plongé dans le vin, se transforme, grâce à des manipulations et à des prières, en chair et en sang de Dieu. Ces manipulations consistaient en ce que le prêtre élevait les bras en cadence, bien que le sac de brocart gênât ses mouvements, puis les abaissait vers ses genoux, et baisait la table ou ce qui s'y trouvait. Le point le plus important était que le prêtre,

tenant de ses deux mains une serviette, l'agitât suivant le rite, au-dessus du plat et du calice d'or. On présumait qu'à ce moment, le pain et le vin se transformaient en chair et en sang. Aussi toute cette partie de l'office était-elle entourée d'une sorte de solennité particulière.

« Prions beaucoup la toute Sainte, la toute pure, la toute bienheureuse Vierge Mère ! » criait à voix très haute le prêtre, de derrière une cloison ; et le chœur chantait solennellement qu'il est fort bien, qu'il est fort bon de chanter la louange de celle qui, sans que sa virginité fût violée, a mis au monde le Christ : la Vierge Marie, plus honorée à cause de cela que les Chérubins, plus glorieuse que les Séraphins. Après cela, il était admis que la transsubstantiation était accomplie ; et le prêtre ôta la serviette qui couvrait le plat, rompit en quatre le morceau du milieu, le trempa préalablement dans le vin et le mit dans sa bouche. Il avait censément mangé un morceau de la chair de Dieu et bu une gorgée de son sang. Le prêtre tira ensuite un rideau, ouvrit une porte par laquelle il allait passer, après s'être muni d'une tasse dorée, pour inviter les fidèles à manger également la chair et à boire le sang de Dieu, contenus dans la tasse.

Seuls, quelques enfants s'approchèrent. Après leur avoir demandé leur nom, le prêtre prit avec précaution dans la tasse, à l'aide d'une petite cuiller, des morceaux de pain trempés dans le vin et les enfonça profondément dans la bouche de chacun des enfants. Et le sacristain, après leur avoir essuyé les lèvres, chanta avec allégresse un cantique où il était dit que ces enfants avaient mangé la chair de Dieu et bu son sang. Le prêtre emporta ensuite la tasse derrière la cloison, but tout le sang, mangea tout le morceau de la chair de Dieu qui restaient ; puis il sécha soigneusement ses moustaches avec ses lèvres, essuya sa bouche et la tasse et ressortit tout joyeux, d'un pas ferme, en faisant craquer les fines semelles de ses bottes.

Là, se terminait la partie principale de l'office chrétien. Mais, désireux de consoler les malheureux prisonniers, le prêtre adjoignit au service ordinaire une cérémonie particulière. Il se plaça devant l'image de ce Dieu, avec un visage noir et des mains noires, qu'il venait soi-disant de manger et qui était éclairée par une douzaine de cierges ; et il commença, d'une voix fausse, en récitant et en chantant à la fois la série des paroles que voici :

« Doux Jésus, gloire des Apôtres ! Jésus, louange des Martyrs ! Seigneur Tout-Puissant, sauve-moi ! Jésus, sauve-moi ! Jésus, mon plus beau, à toi j'ai recours, sauve-moi, Jésus ! Aie pitié de moi ! Par les prières de ta naissance, Jésus ; par tous tes saints, Prophète de tous, sauve-moi, Jésus ! Et accorde-moi les douceurs du Paradis, Jésus, amant de l'Humanité ! »

Ici, il s'arrêta, respira, fit un signe de croix, salua jusqu'à terre ; et tous l'imitèrent. Le directeur, les surveillants, les prisonniers, tous saluèrent ; et, en haut de la nef, on entendit plus fort résonner les chaînes.

« Créateur des anges et Maître des forces ! continua le prêtre ; Jésus Merveilleux, surprise des Anges ! Jésus Tout-Puissant, sauveur des Aïeux ! Jésus le Doux, grandeur des Patriarches ! Jésus le Glorieux, puissance des Rois ! Jésus le Bienheureux, volonté des Prophètes ! Jésus Splendide, fermeté des Martyrs ! Jésus le Résigné, joie des Moines ! Jésus Miséricordieux, douceur des Prêtres ! Jésus Magnanime, abstinence des Jeûneurs ! Jésus le plus Doux, félicité des Saints ! Jésus le Pur, chasteté des Vierges ! Jésus Eternel, salut des Pécheurs ! Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de nous ! »

C'était le point d'arrêt et le mot « Jésus » était prononcé avec un sifflement strident. De la main, le prêtre releva alors sa soutane doublée de soie, fléchit un genou et salua jusqu'à terre, tandis que le chœur chantait les dernières paroles : « Jésus, Fils de Dieu, aie pitié de nous ! » Et les prisonniers tombèrent à genoux et se relevèrent à leur tour, en secouant les cheveux qui leur restaient sur la moitié de la tête et en faisant retentir les fers qui meurtrissaient leurs jambes amaigries.

Cela continua fort longtemps encore. C'étaient d'abord des louanges finissant par les mots : « Aie pitié de nous ! » Puis d'autres louanges terminées par des « Alléluia ! » Au début les prisonniers avaient fait des signes de croix et s'étaient prosternés à chaque temps d'arrêt ; puis ils commencèrent à ne s'incliner qu'à tous les deux arrêts, et enfin à tous les trois et ils furent très heureux quand ce fut fini. Après un soupir de soulagement, le prêtre reprit son bréviaire et s'en retourna derrière la cloison.

Mais il restait un dernier acte : le prêtre prit sur la grande table une croix dorée, dont les extrémités étaient ornées de médaillons émaillés et s'avança au milieu de l'église. Tous commencèrent à défiler et à

baiser la croix : le directeur d'abord, puis les surveillants, puis, en se pressant et en échangeant des jurons à voix basse, tous les prisonniers passèrent. Le prêtre, causant avec le directeur, tendait la croix ou la main, soit vers les bouches, soit vers les nez des prisonniers, qui s'efforçaient de baiser la croix et la main.

Ainsi se termina l'office chrétien, célébré pour la consolation et l'enseignement des brebis égarées.

## XL

Personne, dans l'assistance, depuis les prêtres et le directeur, jusqu'à Maslova, n'avait songé un instant que ce même Jésus, dont on venait tant de fois de répéter le nom avec un sifflement, dont on avait chanté les louanges en termes si extravagants, que ce même Jésus a défendu précisément cette phraséologie inepte et cette sorcellerie blasphématoire pratiquée sur le pain et le vin par le pasteur d'ouailles ; que, bien plus, il a défendu de la façon la plus formelle aux hommes d'appeler les autres des pasteurs ; défendu les prières dans les temples, ordonnant à chacun de prier dans la solitude ; défendu les temples eux-mêmes, en disant qu'il était venu pour les détruire et qu'il fallait prier, non pas dans les temples, mais dans l'âme et dans la vérité ; qu'il a défendu surtout, non pas seulement de juger les hommes, de les emprisonner, de les martyriser, de les dégrader, de leur infliger toutes sortes

de supplices, comme on le faisait ici, mais encore toutes violences, en disant qu'il était venu pour libérer tous les prisonniers !

Nul, parmi les assistants, n'avait songé que ce qui se commettait ici était le plus énorme blasphème et une raillerie sanglante envers ce même Christ, au nom duquel se commettaient tous ces actes ! Personne n'avait songé que la croix dorée, avec ses médaillons émaillés, apportée par le prêtre et baisée par les fidèles, n'était autre chose que la reproduction de la potence sur laquelle le Christ fut supplicié, précisément parce qu'il avait défendu ces mêmes actes qui se commettaient ici en son nom ! Personne n'avait songé que les prêtres, croyant manger la chair et boire le sang du Christ, sous l'aspect du pain et du vin, non seulement induisent en erreur les humbles avec qui le Christ s'est identifié, mais encore qu'ils leur font perdre le plus grand bien et les jettent dans les plus cruelles souffrances en leur cachant la révélation de la félicité qu'il leur avait apportée !

Le prêtre procédait à ces cérémonies avec une conscience tranquille, parce que, dès l'enfance, on lui avait inculqué qu'elles étaient la véritable et unique croyance,

professée par tous les saints, et adoptée aujourd'hui par toutes les autorités spirituelles et temporelles. Il croyait, non pas au fait que le pain se transforme en chair, ni que la phraséologie ecclésiastique était utile à l'âme, ni qu'il avait réellement mangé une parcelle de Dieu — il lui était impossible d'y croire — mais il croyait qu'il fallait croire en cette croyance. Et ce qui le confirmait particulièrement dans cette croyance, c'était d'avoir, depuis dix-huit ans, tiré des bénéfices de l'accomplissement de son sacerdoce, d'avoir pu assurer l'existence de sa famille, payer pour son fils au collège et envoyer sa fille à l'école ecclésiastique.

Identique et plus ferme encore était la croyance du sacristain ; car il avait complètement oublié l'essence des dogmes de sa foi et savait seulement que la prière pour les morts, les heures, les messes simples et les messes chantées, que tous ces services avaient un prix fixé, payé volontiers par les vrais chrétiens. Aussi clamait-il ses miserere, lisait et chantait-il tout ce que comportait la règle, avec cette même tranquille assurance qui caractérise pour d'autres hommes la nécessité de vendre du bois, de la farine, des pommes de terre.

Le directeur de la prison et les surveillants, bien qu'ils ne se fussent jamais doutés et n'eussent jamais cherché à savoir en quoi consistaient les dogmes de cette croyance, ni ce que signifiaient ces cérémonies d'église, croyaient qu'il fallait absolument croire en cette croyance parce que l'autorité supérieure, et le tsar lui-même, y croient.

De plus, très vaguement, car ils ne pouvaient se l'expliquer, ils sentaient que cette croyance justifiait leurs fonctions cruelles. Si cette religion n'eût point existé, il leur eût été difficile, impossible même, d'employer tous leurs efforts à martyriser les hommes, comme ils le faisaient à présent en toute sérénité de conscience. Le directeur de la prison était un homme foncièrement bon : il n'eût pu vivre de cette façon, s'il n'eût pas trouvé un appui dans cette religion. Aussi était-il demeuré immobile et raide, avait-il fait force saluts et signes de croix, cherché à s'attendrir quand on avait chanté les « Chérubins », et, quand avait commencé la communion des enfants, s'était-il avancé pour soulever lui-même un gamin et le maintenir dans ses bras pendant toute la cérémonie. Quant aux prisonniers, sauf un petit nombre, qui voyaient clairement

toute la supercherie et qui, dans leur for intérieur, raillaient cette religion, la majorité croyait que ces icones dorées, ces cierges, ces coupes, ces chasubles, ces croix, ces litanies incompréhensibles : « Jésus le plus doux ! Miserere ! » recélaient une force mystérieuse, grâce à laquelle on pouvait acquérir de grandes commodités dans cette vie et dans la vie future.

Bien que la plupart eussent, à plusieurs reprises et sans aucun résultat, expérimenté cette acquisition de commodités terrestres au moyen de prières, de messes, de cierges, et que leurs prières n'eussent point été entendues, chacun était fermement convaincu que cet insuccès était dû au hasard et que cette institution, approuvée par les savants et par les évêques, était une institution fort grave, importante et utile, sinon dans cette vie, du moins dans la vie future.

Maslova croyait de même. Comme les autres, elle éprouvait, durant l'office, un sentiment de recueillement mêlé d'ennui.

Debout au milieu de la foule des prisonnières, elle ne pouvait voir que le dos des femmes placées devant elle. Mais, quand les communiants se mirent en mouvement pour aller baiser la croix et la main du prêtre, elle aperçut le directeur, les

surveillants et reconnut derrière eux un homme à la barbiche et aux cheveux blonds, le mari de Fédosia, tenant ses yeux tendrement fixés sur sa femme. Alors Maslova, tout en priant, en se signant et en saluant comme les autres, s'absorba dans sa conversation avec Fédosia et dans la contemplation de son mari.

## XLI

Nekhludov s'était levé de bonne heure. En ville, quand il sortit de chez lui, tout le monde semblait dormir encore. Seul, dans la ruelle, passait un paysan qui criait d'une voix particulière : « Du lait ! du lait ! du lait ! »

La première pluie chaude du printemps était tombée la veille. L'herbe verdissait dans les jointures des pavés. Dans les jardins, les bouleaux s'étaient ornés de frondaisons verdoyantes ; les merisiers et les peupliers étiraient leurs feuilles allongées et odorantes. Dans les maisons et les magasins, on nettoyait les vitres. Mais sur le marché de la friperie, que Nekhludov dut traverser, il y avait déjà une foule qui se pressait autour des baraques, tandis que des hommes en haillons déambulaient, avec des bottes sous les bras, des pantalons et des gilets repassés jetés sur l'épaule.

Il y avait foule aussi dans les cabarets. On y voyait pénétrer des ouvriers en

justaucorps propres et en bottes luisantes, heureux d'être délivrés pour un jour des labeurs de l'usine ; et des femmes, avec, sur la tête, des fichus de soie de nuances voyantes, et des jaquettes agrémentées de verroteries. Des agents de police en grande tenue, ayant leurs pistolets rattachés à la ceinture par des cordons jaunes, s'immobilisaient aux coins de rues, attendant de pouvoir se distraire en réprimant quelque désordre. Dans les allées des boulevards, sur le gazon des pelouses, encore humide, des enfants, des chiens, couraient, jouaient, pendant que les nourrices, pour bavarder joyeusement, s'asseyaient par groupes sur les bancs. Dans les rues, encore fraîches et humides du côté gauche, à l'ombre, et sèches au milieu, retentissait le bruit des pesantes charrettes, des fiacres, légers, et sonnaient les tramways. Dans l'air, tintaient des bruits divers, et le son des cloches convoquait les fidèles à assister à un office semblable à celui qu'on célébrait dans la chapelle de la prison. Et, par groupes, la foule parée se dirigeait vers les paroisses.

Le cocher de Nekhludov n'alla pas jusqu'à la prison, mais s'arrêta au tournant du chemin qui y conduisait. Près de ce tournant, à cent pas de la prison, se tenait

un groupe d'hommes et de femmes, la plupart ayant des paquets à la main. A droite, s'étendaient des constructions basses, en bois ; à gauche, se dressait un édifice à deux étages, avec une enseigne. Au fond se détachait l'énorme bâtiment de la prison, défendu par un soldat, le fusil à l'épaule.

Devant la petite porte des constructions en bois était assis un surveillant, en uniforme galonné, tenant un registre sur ses genoux. Il était chargé d'inscrire les noms des prisonniers que les visiteurs demandaient à voir.

Nekhludov s'approcha de lui et nomma: « Catherine Maslova ». Le surveillant nota ce nom.

— Pourquoi ne permet-on pas d'entrer ? demanda Nekhludov.

— On est en train de dire la messe. Sitôt finie, vous pourrez entrer.

Nekhludov se rapprocha du groupe des visiteurs dont se détacha, pour se glisser vers la porte de la prison, un individu en haillons, le chapeau défoncé, nu-pieds dans ses chaussures, et le visage tout barré de sillons rouges.

— Dis donc, toi, où vas-tu ? lui cria le soldat en portant la main à son fusil.

— Et toi, qu'as-tu à brailler comme ça ? répondit l'homme en rétrogradant lentement et sans plus s'émouvoir des cris du soldat. Tu ne veux pas me laisser entrer ? C'est bon, j'attendrai ! Mais, a-t-on vu brailler comme ça ! Et ne dirait-on pas un général ?

Un rire approbateur accueillit cette facétie. Presque tous les visiteurs étaient de pauvres diables, chichement vêtus, d'aucuns complètement déguenillés ; quelques-uns seulement, hommes et femmes, avaient une mise plus soignée. Près de Nekhludov se tenait un homme bien mis, rasé de frais, gras et rose, ayant à la main un lourd paquet qui semblait rempli de linge. Nekhludov lui demanda s'il venait à la prison pour la première fois. L'homme répondit qu'il y était déjà venu bien souvent, chaque dimanche. Portier dans une banque, il venait voir son frère, condamné pour faux ; il raconta à Nekhludov toute son histoire et se préparait à le questionner à son tour quand son attention fut appelée sur une calèche aux roues caoutchoutées, attelée d'un bon cheval, d'où descendirent un jeune étudiant et une dame en voilette. L'étudiant tenait à la main un gros paquet. Il s'avança vers Nekhludov et lui demanda s'il pensait

qu'on l'autoriserait à distribuer aux prisonniers une ration de pain blanc, contenue dans son paquet.

— C'est sur le désir de ma fiancée que voici. Ses parents nous ont permis d'apporter ceci aux prisonniers.

— Je viens ici pour la première fois et j'ignore les usages ; mais vous feriez bien de vous adresser à cet homme, répondit Nekhludov en montrant du doigt le gardien galonné, assis devant son registre.

A ce moment la porte cochère, percée d'un guichet au centre, s'ouvrit pour livrer passage à un officier en grand uniforme, escorté d'un surveillant qui échangea tout bas quelques mots avec lui et annonça que les visiteurs pouvaient entrer. Le factionnaire se rangea de côté et tout le monde s'engouffra par la porte de la prison, comme avec la crainte d'arriver en retard. Derrière la porte se tenait un gardien, qui comptait à haute voix les visiteurs au passage : 16, 17, etc... Plus loin, à l'intérieur du bâtiment, un autre gardien les touchait au bras, avant de leur laisser franchir une petite porte et les recomptait ; on pouvait ainsi, à la sortie s'assurer que pas un visiteur n'était resté dans la prison et qu'aucun des prisonniers n'en était sorti. Trop occupé de son calcul pour examiner les

figures de ceux à qui il avait affaire, ce gardien toucha brusquement l'épaule de Nekhludov, ce qui ne laissa pas d'irriter quelque peu celui-ci, malgré ses bonnes intentions. Mais, aussitôt, il se souvint pourquoi il était venu, et il eut honte de son mécontentement.

La petite porte donnait sur une grande pièce voûtée, où des barreaux de fer étaient scellés aux fenêtres. Dans cette pièce était une niche où Nekhludov aperçut avec surprise un grand crucifix.

« A quoi bon ceci ? » songea-t-il, unissant involontairement dans sa pensée l'image du Christ avec des hommes libres, et non avec des prisonniers.

Il marcha d'un pas lent, laissant s'écouler devant lui le flot pressé des visiteurs. Il éprouvait à la fois un sentiment d'horreur pour les malfaiteurs enfermés dans cette geôle, un sentiment de compassion pour les innocents, tels, l'accusé de la veille et Katucha, qui y étaient enfermés en leur compagnie, et un sentiment de timidité et d'attendrissement à la pensée de l'entrevue qu'il allait avoir.

A l'autre extrémité de la grande salle, un gardien annonça quelque chose. Mais, plongé dans ses réflexions, Nekhludov ne l'entendit pas et continua à suivre le

groupe le plus nombreux. Ainsi il se trouva amené dans le parloir des hommes, alors qu'il eût dû se rendre à celui des femmes.

Quand, le dernier de tous, il entra dans le parloir, il fut frappé d'abord d'un bruit assourdissant, mélange de voix nombreuses criant toutes en même temps. Il comprit seulement la cause de ce tapage en arrivant au milieu de la salle où, pareille à un essaim de mouches sur un morceau de sucre, la foule des visiteurs se pressait devant un grillage.

Ce grillage était double, allant du plafond jusqu'à terre, et divisait la salle par moitiés. Dans l'intervalle se promenaient les surveillants. D'un côté se tenaient les prisonniers, de l'autre les visiteurs. Ils étaient séparés par deux grillages et un espace vide de trois archines, si bien que, non seulement il était impossible aux visiteurs de donner quoi que ce soit aux prisonniers, mais même de les bien voir. Et c'était non moins difficile de parler d'un groupe à l'autre ; pour se faire entendre, il fallait crier de toutes ses forces. Des deux côtés, des visages se pressaient contre le grillage : femmes, maris, pères, mères, enfants cherchaient à se voir et à dire ce qu'il fallait. Et comme chacun voulait se faire entendre, que les voix se couvraient

réciproquement, chacun se croyait bientôt forcé de crier plus fort que ses voisins. C'était là la raison du brouhaha dont Nekhludov avait été frappé en arrivant dans la salle.

Il ne fallait pas songer à saisir les paroles. La seule chose possible était de deviner sur les visages ce dont il était question et les relations existant entre les interlocuteurs.

Tout près de Nekhludov, collée contre la grille, était une petite vieille, avec un fichu sur la tête, qui interpellait un jeune homme, un forçat, dont la tête était à demi rasée : et le prisonnier, les sourcils froncés, semblait l'écouter avec la plus vive attention. A côté de la vieille, un homme jeune, en justaucorps, faisait des signes de tête à un prisonnier qui lui ressemblait, à barbe grise, au visage fatigué. Plus loin encore venait le loqueteux, qui faisait de grands gestes, criait et riait aux éclats. Puis, assise à terre, une jeune femme de mise convenable, tenant un enfant sur ses bras, et qui pleurait et sanglotait en revoyant, sans doute pour la première fois, un homme âgé qui se tenait en face d'elle, de l'autre côté de la grille, en veste de prison, la tête rasée et les fers aux pieds. Par-dessus cette femme, le

portier qui avait parlé à Nekhludov élevait très haut la voix pour être entendu d'un prisonnier chauve, aux yeux scintillants.

A la perspective de s'entretenir avec Katucha dans de telles conditions, Nekhludov fut saisi d'indignation contre les hommes qui avaient pu inventer et autoriser un pareil supplice. Il fut stupéfait en songeant que personne avant lui, jamais, ne s'était indigné d'une institution aussi affreuse, d'une violation aussi cruelle des sentiments les plus sacrés. Il fut scandalisé de voir que soldats et surveillants, visiteurs et prisonniers, acceptaient, comme chose naturelle et inévitable, cette façon de s'entretenir.

Nekhludov demeura immobile ainsi, pendant plusieurs minutes sous le poids d'une étrange impression de tristesse, ayant conscience de sa propre faiblesse et de son désaccord avec tout ce qui l'entourait. Il ressentit un haut-le-cœur moral, comme un accès de mal de mer.

## XLII

« N'empêche, se dit Nekhludov en reprenant courage, qu'il faut faire ce pour quoi je suis venu ! Mais comment m'y prendre ? »

Il chercha des yeux une autorité quelconque, et vit, derrière la foule, un petit homme sec, ayant à son uniforme des épaulettes d'officier. Nekhludov s'avança vers lui :

— Pardon, monsieur, lui dit-il avec une déférence exagérée, ne pourriez-vous m'indiquer la section des femmes et où l'on autorise de les voir ?

— Vous vouliez donc aller à la division des femmes ?

— Oui, je désire en voir une qui est emprisonnée ici, répondit Nekhludov, toujours avec la même courtoisie affectée.

— Que ne le disiez-vous tout à l'heure, quand on vous l'a demandé dans la première salle ? Et qui désirez-vous voir ?

— Catherine Maslova.

— Une détenue politique ? demanda le sous-directeur.

— Non, elle est simplement...

— Alors, une condamnée ?

— C'est cela, condamnée depuis avant-hier, répondit doucement Nekhludov, craignant, par une parole trop vive, de s'aliéner la bonne disposition qu'il soupçonnait chez le sous-directeur.

Par l'extérieur de Nekhludov, l'officier jugea qu'il méritait une considération particulière et appela un sous-officier tout chamarré de médailles.

— Si c'est dans la division des femmes, dit-il. Sidorov ! conduis monsieur.

— A vos ordres !

A ce moment, des sanglots qui fendaient l'âme se firent entendre près du grillage.

Tout ce spectacle parut étrange à Nekhludov, et plus étrange encore fut pour lui la nécessité de remercier le sous-directeur et le surveillant chef et de se sentir l'obligé de ces gens, instruments d'une œuvre aussi cruelle que celle qui s'accomplissait dans cette maison.

Du parloir des hommes, le sous-officier fit passer Nekhludov dans le corridor et, par une porte de face, le conduisit dans le parloir des femmes.

Tout comme l'autre, ce parloir était divisé, par deux grillages, en trois parties ; bien qu'il fût sensiblement plus petit, et les visiteurs moins nombreux, les cris et le bruit y étaient tout aussi violents. Là encore, l'autorité se tenait entre les deux grillages, mais cette fois en la personne d'une surveillante également en uniforme : galons aux manches, lisérés bleus et ceinture de même couleur. Et, comme dans la division des hommes, les visiteurs en costumes des plus variés, se cramponnaient au grillage ; de l'autre côté se tenaient les prisonnières, en tenue de prison pour la plupart, les autres dans leurs vêtements de ville. Pas une place libre sur toute l'étendue du grillage. Et l'encombrement était tel que plusieurs personnes étaient obligées de se hausser sur la pointe des pieds pour crier par-dessus la tête de celles qui se trouvaient devant elles ; d'autres encore s'étaient assises à terre.

L'attention de Nekhludov fut attirée par la haute et maigre figure d'une bohémienne, dont les cheveux crépus débordaient d'un fichu ; près de la colonne du grillage, du côté des prisonnières, elle expliquait quelque chose d'une voix criarde, avec des gestes rapides, à un visiteur en veste bleue et serré par une

ceinture, un tzigane également, debout de l'autre côté. Près du tzigane un soldat, assis à terre, s'entretenait avec une prisonnière. Puis, tout contre le grillage, un petit moujik chaussé de laptis, à la barbe blonde, le visage tout rouge, qui sans nul doute faisait effort pour retenir ses larmes. Il écoutait ce que lui disait, en face de lui, une prisonnière blonde et jolie qui, tout en lui parlant, le considérait tendrement de ses yeux d'azur. C'étaient Fédosia et son mari. Près d'eux se tenaient un guenilleux, causant avec une femme aux pommettes saillantes et à la chevelure éparse ; puis, deux femmes, un homme ; de nouveau une femme ; et, en face de chaque visiteur, une prisonnière.

Maslova ne se montrait point. Mais, cachée derrière le premier rang, une femme se tenait debout ; et Nekhludov, devinant que c'était elle, sentit redoubler les battements de son cœur et s'arrêter son souffle.

La minute décisive approchait.

Il s'approcha du grillage, se fraya péniblement une place et fixa son regard sur Maslova. Placée derrière Fédosia, elle paraissait écouter, en souriant, la conversation de celle-ci avec son mari. Au lieu de la capote grise de l'avant-veille, elle

portait, serrée à la taille par une ceinture, une camisole blanche qui bombait sur sa poitrine. De son fichu s'échappaient les boucles de ses cheveux noirs.

« Allons ! le moment approche, songea Nekhludov. Mais comment l'appeler ? Ne viendrait-elle pas d'elle-même ? »

Mais elle ne venait pas. Elle s'attendait à la visite de Clara et ne pouvait soupçonner que cet homme fût là pour elle.

— Qui désirez-vous voir ? demanda la surveillante à Nekhludov, en s'arrêtant devant lui.

— Catherine Maslova, répondit Nekhludov, parlant avec effort.

— Hé ! Maslova ! cria la surveillante, du monde pour toi !

Maslova se retourna, leva la tête, fit saillir sa poitrine, avec cette expression d'empressement que Nekhludov lui avait connue autrefois ; et, se glissant entre deux prisonnières, elle s'approcha du grillage. Elle se mit à regarder Nekhludov avec un mélange d'étonnement et d'interrogation, sans le reconnaître. Mais, bien vite, à sa mise elle reconnut un homme riche et lui sourit.

— Vous êtes venu pour moi ? demanda-t-elle en collant contre la grille ses yeux rieurs, louchant un peu.

— Oui, j'ai voulu...

Il s'arrêta, ne sachant s'il devait lui dire « vous » ou « tu ». Il se décida pour le « vous ».

— J'ai voulu vous voir... je...

— Ne me la fais pas ! criait, près de lui, un visiteur en loques. L'as-tu pris ou non ?

— On te dit qu'il se meurt ! criait-on de l'autre côté.

Maslova ne put rien entendre des paroles de Nekhludov. Mais à l'expression de son visage, tandis qu'il parlait, elle crut le reconnaître. Mais elle doutait cependant. Sur ses lèvres le sourire s'effaça et un pli de souffrance barra son front.

— On n'entend pas ce que vous dites ! cria-t-elle en abaissant à demi ses paupières pour mieux voir et le front plissé de plus en plus.

— Je suis venu...

« Oui, je fais mon devoir, j'expie ! » songeait Nekhludov.

A cette pensée, des larmes lui remplirent les yeux et la gorge et, s'accrochant des doigts à la grille, il se tut. Il sentait qu'au premier mot, il éclaterait en sanglots.

— J'ai dit moi : pourquoi allais-tu où il ne fallait pas ? cria-t-on auprès de lui.

— Aussi vrai que Dieu m'entend, je n'en sais rien! répondit une prisonnière de l'autre côté.

L'émotion avait imprimé sur le visage de Nekhludov une expression que Maslova reconnut aussitôt.

— Je ne suis pas bien sûre de vous reconnaître, pensa-t-elle cependant devoir dire sans le regarder.

Et ses joues s'empourprèrent; son visage s'assombrit davantage.

— Je suis venu te demander pardon! dit alors Nekhludov aussi haut qu'il put, d'une voix monotone, comme une leçon apprise.

Ayant crié ces paroles, il fut pris de honte et regarda autour de lui. Mais il jugea que cette honte était salutaire et que son devoir était de s'y exposer. De toutes ses forces, il cria :

— Pardonne-moi! je suis lourdement coupable envers...

Immobile, elle ne le quittait pas de ses yeux loucheurs.

Il n'eut pas la force d'achever sa phrase et, faisant effort pour réprimer les sanglots qui secouaient sa poitrine, il s'éloigna du grillage.

Le sous-directeur, celui-là même qui avait fait conduire Nekhludov dans la

division des femmes, évidemment intéressé par ce visiteur, s'était rendu dans le parloir où était Nekhludov. En le voyant s'écarter du grillage, il lui demanda pourquoi il interrompait sa conversation avec la femme qu'il était venu voir. Nekhludov se moucha, s'efforça de reprendre contenance et répondit :

— Il est impossible de s'entendre à travers ce grillage.

Le sous-directeur réfléchit un instant.

— Eh bien ! dit-il, on pourrait peut-être faire venir la prisonnière ici pour quelques instants.

— Maria Karlovna ! cria-t-il à la surveillante, faites venir ici Maslova.

## XLIII

Bientôt, par une porte de côté, entra Maslova. S'approchant doucement de Nekhludov, elle s'arrêta et le regarda en dessous. Comme l'avant-veille, ses cheveux noirs s'échappaient en boucles du fichu ; son visage malsain, bouffi, exsangue, cependant toujours agréable à voir, respirait le calme ; seuls les yeux noirs, sous les paupières gonflées brillaient d'un éclat particulier.

— Vous pouvez vous entretenir ici, dit le sous-directeur en s'éloignant.

Nekhludov était assis sur un banc fixé au mur. Maslova regarda d'abord le sous-directeur, d'un air interrogateur. Quand il se fut écarté, elle eut un haussement d'épaules qui marquait sa surprise et, se décidant à rejoindre Nekhludov, elle releva sa jupe et s'assit auprès de lui sur le banc.

— Il vous est, je le sais, difficile de me pardonner, commença Nekhludov.

Il s'arrêta, en sentant que de nouveau les larmes lui montaient aux yeux ; puis il reprit :

— Mais s'il ne m'appartient pas de réparer le passé, du moins suis-je résolu à faire tout ce que je pourrai. Dites-moi...

— Comment avez-vous fait pour me trouver ? demanda-t-elle en éludant sa question.

Et tantôt son regard qui louchait était fixé sur lui, tantôt elle le ramenait vers le sol.

« Mon Dieu ! aide-moi ! Enseigne-moi ce que je dois faire ! » se disait en lui-même Nekhludov, consterné du changement survenu dans le visage maintenant si mauvais de la jeune femme.

— C'est avant-hier, dit-il ; j'étais juré quand on vous a jugée à la Cour d'assises... Vous ne m'avez pas reconnu ?

— Non, pas du tout ! Ce n'était guère le moment de reconnaître qui que ce soit.

— Ainsi, il y a eu un enfant ? demanda Nekhludov en se sentant rougir.

— Il est mort aussitôt, Dieu merci ! répondit Maslova d'une voix brève et méchante, en détournant les yeux.

— Et de quoi ? Et comment ?

— J'étais malade moi-même et j'ai manqué de mourir ! poursuivit-elle sans lever les yeux.

— Comment se fait-il que mes tantes vous aient renvoyée !

— Garde-t-on une femme de chambre avec un enfant ? Sitôt qu'elles m'ont vue enceinte, elles m'ont congédiée... Mais, à quoi sert de parler de tout cela ? Je ne me souviens plus de rien, j'ai tout oublié ! C'est bien fini !

— Non, cela n'est pas fini ! Je ne saurais m'y résoudre ! Je veux du moins à présent racheter ma faute !

— Il n'y a rien à racheter : ce qui est fait est fait et tout cela est passé ! reprit-elle.

Et, à sa grande surprise, elle le regarda tout à coup avec un sourire séducteur et navré.

Maslova n'avait pas songé revoir jamais Nekhludov, surtout à ce moment et en cet endroit. Sa vue, donc, l'avait surprise d'abord, puis l'avait fait se souvenir de choses résolument enterrées au fond d'elle-même. Au premier moment, en revoyant Nekhludov, elle s'était rappelé le monde splendide de sentiments et de rêves révélé jadis par le charmant adolescent qui l'avait aimée, qu'elle avait aimé elle-même ; puis, elle s'était rappelé la cruauté

de son incompréhensible abandon et la longue théorie d'humiliations et de souffrances après ces instants de bonheur. Mais, sans forces pour s'y appesantir, elle avait eu recours au moyen employé déjà de refouler ces douloureux souvenirs et de les noyer dans les brouillards de sa vie de débauche. Une fois de plus, elle venait de faire ainsi. En revoyant Nekhludov, elle l'avait identifié d'abord avec l'adolescent jadis aimé ; mais la chose lui étant pénible, elle y avait renoncé la minute après. Et, dès lors, ce monsieur vêtu avec élégance, avec sa barbe parfumée, n'avait plus été pour elle qu'un de ces « clients », accoutumés, lorsqu'ils en avaient besoin, à se servir de créatures comme elle, et dont les créatures comme elle avaient le devoir de se servir autant qu'elles le pouvaient. De là son sourire caressant.

Muette, elle réfléchissait donc à la façon dont elle pourrait le mieux se servir de lui.

— Oui, reprit-elle, tout cela est fini. Et voilà qu'on m'a condamnée au bagne !

Ces terribles mots amenèrent un frémissement sur ses lèvres.

— Je savais que vous n'étiez pas coupable, j'en étais certain ! dit Nekhludov.

— Bien sûr, je n'étais pas coupable! Suis-je donc une voleuse? On dit ici que tout est de la faute de l'avocat, reprit-elle ; et aussi qu'il faut signer un pourvoi. Mais on prétend que cela coûte très cher...

— Oui, sans doute, dit Nekhludov. Je me suis déjà adressé à un avocat.

— Mais, il faut en prendre un bon... un cher...

— Je ferai tout ce qui sera possible.

Nouveau silence.

Un menu sourire séducteur effleura de nouveau les lèvres de Maslova.

— Je voudrais vous demander... un peu d'argent. Pas beaucoup... dix roubles! Cela me sera suffisant!

— Mais oui, mais oui! répondit Nekhludov tout confus, en tirant son portefeuille.

Maslova jeta un rapide coup d'œil sur le sous-directeur qui se promenait dans la salle.

— Donnez-le sans qu'il le voie ; autrement, on me prendrait l'argent!

Nekhludov prit dans son portefeuille un billet de dix roubles ; mais, au moment où il allait le donner, le sous-directeur se retourna. Il cacha le billet dans la paume de sa main.

« Mais c'est là une créature morte! » songeait Nekhludov en considérant ce

visage si charmant jadis, maintenant dégradé et bouffi, et le mauvais éclat des yeux noirs qui louchaient, guettant tour à tour les mouvements du sous-directeur et les gestes de la main qui tenait le billet de dix roubles. Et Nekhludov eut un moment d'hésitation.

Le tentateur dont il avait entendu la voix l'autre nuit parla de nouveau en lui, pour le détourner de penser à ce qu'il devait faire et pour qu'il songeât plutôt aux conséquences de ce qu'il voulait faire.

« Jamais, disait le tentateur, tu ne feras rien de cette femme ! Tu ne réussiras qu'à te suspendre au cou une pierre pour te noyer et t'empêcher d'être utile aux autres ! C'est bon de lui donner de l'argent : tout celui qui est dans ton portefeuille ! Et puis lui dire adieu et qu'il en soit fini avec elle ! »

Mais Nekhludov sentit qu'en cette minute, s'accomplissait en lui la crise décisive ; que son âme se trouvait comme placée sur une balance oscillante, et que le moindre poids, le moindre effort, la feraient pencher d'un côté ou de l'autre. Il fit cet effort, après avoir appelé à son aide ce Dieu dont il avait, la veille, senti la présence en son cœur. Et Dieu se manifesta en lui.

Il résolut de tout dire immédiatement à Maslova.

— Katucha ! Je suis venu vers toi pour implorer ton pardon ! Et toi, tu ne m'as pas répondu ; tu ne m'as pas dit si tu me pardonnais, si tu me pardonnerais jamais ! dit-il en passant au tutoiement.

Mais Maslova ne l'écoutait pas et continuait à épier tour à tour les dix roubles et le sous-directeur. Au moment où celui-ci se retournait, elle étendit la main d'un geste rapide, saisit le billet et le cacha dans sa ceinture.

— C'est bien étrange ce que vous me dites ! reprit-elle avec un sourire qui parut à Nekhludov un peu méprisant.

Il eut l'impression que ce sourire cachait une sorte de haine pour lui et que jamais plus il ne pénétrerait à fond dans cette âme. Mais, chose étrange, non seulement cette impression ne le détournait plus de Maslova, mais l'attirait au contraire plus fortement vers elle. Il se sentait le devoir, coûte que coûte, de réveiller cette âme et, plus la tâche en semblait difficile, plus encore elle l'attirait. Jamais à l'égard de personne comme à l'égard de Maslova, il n'avait éprouvé un sentiment semblable ; il ne désirait d'elle rien pour lui-même, mais uniquement qu'elle cessât d'être telle

qu'il la voyait, pour redevenir telle qu'il l'avait vue jadis.

— Katucha ! pourquoi me parler ainsi ? Tu sais pourtant que je te connais, que je me souviens de ce que tu étais autrefois à Panovo...

— Ce qui est vieux s'efface ! répondit-elle sèchement.

— Je me souviens de tout cela, Katucha ! pour réparer, pour racheter ma faute ! reprit Nekhludov.

Et il allait lui dire qu'il était prêt à l'épouser ; mais il rencontra son regard et y lut quelque chose de si vil, de si repoussant qu'il ne trouva pas la force d'achever son aveu.

A cet instant les visiteurs commencèrent à sortir. S'approchant de Nekhludov, le sous-directeur l'informa que le moment était venu de clore l'entretien. Maslova se leva, attendant avec résignation le moment de se retirer.

— Au revoir, j'ai bien des choses encore à vous dire, fit Nekhludov en lui tendant la main.

— Je viendrai encore vous voir, ajouta-t-il.

— Mais vous avez tout dit, il me semble !

Elle lui toucha la main, mais ne la serra pas.

— Non, je n'ai pas tout dit. Je tâcherai d'obtenir l'autorisation de vous voir avec plus de liberté, et alors je vous dirai la chose importante que j'ai à vous dire.

— Eh bien ! venez ! répondit-elle, retrouvant pour lui le sourire qu'elle accordait aux hommes quand elle voulait leur plaire.

— Vous êtes plus proche de moi qu'une sœur ! ajouta encore Nekhludov.

— C'est étrange ! fit-elle en hochant la tête.

Et elle disparut derrière le grillage.

## XLIV

Nekhludov s'était figuré qu'en le revoyant, en constatant son repentir et son intention de lui venir en aide, Katucha se réjouirait, s'attendrirait et redeviendrait aussitôt la Katucha d'autrefois. Il comprit que Katucha n'existait plus et que seule, désormais, existait Maslova. Et cela le surprit et le consterna.

Ce qui l'étonnait surtout, c'était non seulement que Katucha n'eût pas honte de son état, de son état de prostituée, car elle avait bien assez honte de son état de prisonnière, mais qu'elle parût même satisfaite, et presque fière, d'être une prostituée.

A dire vrai, cela n'avait rien d'étonnant. Pour pouvoir agir, nous avons tous besoin de considérer comme importante et bonne l'occupation qui est la nôtre. Il en résulte, quelle que soit la condition d'un être humain, qu'il se fait naturellement de la vie une conception qui fait ressortir, comme importante et bonne, sa propre activité.

Volontiers, on se persuade que le voleur, l'espion, l'assassin, la prostituée, rougissent de leur métier, ou, tout au moins, le tiennent pour détestable. C'est là une erreur. Les hommes placés par leur destinée et leurs fautes dans une situation déterminée, si immorale soit-elle, s'arrangent toujours pour que leur conception générale de la vie fasse ressortir, comme bonne et considérée, leur situation particulière. Et, pour confirmer en eux cette conception, ils s'appuient d'instinct sur d'autres hommes dans une situation identique, ayant une conception semblable de la vie et de leur place dans la vie.

On s'étonne de voir des voleurs s'enorgueillir de leur adresse, des prostituées de leur corruption, des meurtriers de leur cruauté. Mais on s'en étonne seulement parce que, leur espèce étant limitée, leur cercle et leur atmosphère se trouvent en dehors des nôtres. Et nous ne sommes pas étonnés, par exemple, de voir des riches s'enorgueillir de leur richesse, c'est-à-dire de leur vol et de leur recel ; des chefs d'armée s'enorgueillir de leur victoire, c'est-à-dire de l'assassinat ; des souverains s'enorgueillir de leur puissance, c'est-à-dire de leur violence. Nous n'apercevons pas chez ces hommes leur fausse conception

de la vie, du bien et du mal, la déformant en vue seulement de justifier leur situation. Nous ne l'apercevons pas, parce que le cercle de ces hommes est grand, et que nous en faisons partie.

Maslova s'était fait une conception de ce genre de la vie en général et de son propre rôle en particulier. Prostituée, condamnée au bagne, elle ne s'en faisait pas moins une conception de la vie propre à justifier sa conduite et même à s'enorgueillir devant les autres de sa condition.

Cette conception reposait sur l'idée que le plus grand bonheur des hommes, tous sans exception, vieux et jeunes, collégiens et généraux, savants et illettrés, consiste dans la possession charnelle de la femme. Maslova se croyait certaine qu'en dépit de toutes les autres pensées qu'ils disaient avoir en tête, tous les hommes n'en avaient pas d'autre que celle-là.

Et, se sachant une femme agréable, apte à satisfaire ou non, à volonté, ce désir des hommes, elle s'estimait, en conséquence, infiniment importante et nécessaire. Toute sa vie passée, comme sa vie actuelle, ne faisaient que confirmer la justesse de cette conception.

Partout, depuis dix ans, à commencer par Nekhludov, en passant par le vieux

stanovoï, pour aboutir aux gardiens de prison, elle avait vu tous les hommes soucieux du désir de la posséder. Peut-être, sur son chemin d'aucuns n'avaient-ils pas eu ce désir : mais ceux-là, elle ne s'était jamais avisée de les remarquer. Ainsi, le monde entier lui apparaissait comme une réunion d'hommes épris de luxure, infatigables à la désirer et s'efforçant de la posséder par tous les moyens possibles : séduction, violence, ruse, ou argent.

C'était ainsi que Maslova comprenait la vie, ce qui lui permettait de croire à l'importance de sa position. Elle s'était d'autant plus attachée à cette conception qu'en la perdant, elle eût perdu en même temps l'importance qu'elle s'attribuait. Et c'est pour ne pas la perdre qu'elle s'accrochait instinctivement au cercle des personnes qui comprenaient la vie de la même façon. Sentant que Nekhludov voulait l'attirer dans un autre milieu, elle résistait, prévoyant qu'elle y perdrait cette position dans la vie, qui lui donnait l'assurance et l'estime de soi-même. De là aussi venait le soin qu'elle apportait à étouffer dans son cœur les souvenirs de sa première jeunesse, ces souvenirs de ses premières relations avec Nekhludov ne concordant pas avec sa conception présente de la vie ;

sans doute, elle n'était point parvenue à les éteindre complètement, mais elle les avait refoulés au profond de son cœur, les avait effacés, murés, comme les abeilles bouchent l'entrée des nids de certains vers qui pourraient, elles le savent, détruire leurs ruches. Et c'est pour cela qu'en revoyant Nekhludov, elle s'était refusée à considérer en lui l'adolescent aimé jadis par elle d'un amour innocent et chaste, mais n'avait voulu voir en lui qu'un monsieur riche, dont elle avait le droit et le devoir de tirer profit, en entretenant avec lui des relations du même genre qu'avec les autres hommes de sa « clientèle ».

« Non, je n'ai pas pu lui dire aujourd'hui le principal, songeait Nekhludov en quittant le parloir avec la foule des visiteurs. Je ne lui ai pas dit que je l'épouserais. Mais la prochaine fois, je le lui dirai ! »

Dans la grande salle, les gardiens comptaient de nouveau les passants, pour qu'aucun prisonnier ne sortît, ni qu'aucun visiteur ne restât dans la prison. Et de nouveau Nekhludov fut bousculé, touché à l'épaule ; il ne pensa ni à s'en offenser, ni même à s'en apercevoir.

## XLV

La résolution de Nekhludov était de changer sa façon de vivre matérielle, de sous-louer son appartement, de congédier son personnel et d'aller vivre à l'hôtel.

Mais Agrafena Pétrovna lui démontra qu'il n'y avait pour lui aucune raison plausible de changer son train de vie avant l'hiver, car, en été, personne ne voudrait louer l'appartement, et, jusque-là, il fallait bien vivre et loger les meubles quelque part. Ainsi tous les efforts de Nekhludov pour modifier sa vie extérieure — il eût voulu vivre en simple étudiant — n'aboutissaient à rien. Et non seulement, chez lui, tout continua comme par le passé ; mais on s'y mit à décrocher, inventorier, épousseter les effets de laine et les fourrures : travail auquel s'employèrent le concierge et son aide, la cuisinière et Korneï, le valet de chambre. Nekhludov vit retirer des garde-robes et suspendre à des cordes

quantité d'habits, d'uniformes, de vieilles fourrures, dont personne désormais ne pouvait faire usage ; il vit déclouer des tapis, transporter des meubles d'une chambre à une autre ; il assista à une foule de nettoyages et dut supporter l'odeur de naphtaline répandue dans toutes les pièces. En passant dans la cour et en regardant par les fenêtres, il s'étonna de découvrir l'énorme quantité de choses inutiles qu'il avait gardées dans son appartement. « Leur unique raison d'être et leur destination, songeait-il, n'a d'autre résultat, sans doute, que de permettre à Agrafena Pétrovna, à Korneï, au concierge et à son aide, et à la cuisinière, de tuer le temps ! »

« Au fait, se disait-il encore, je ne puis changer mon train de vie tant que le sort de Maslova ne sera pas décidé. Tout dépend de ce qu'on fera d'elle : lui rendre la liberté, ou l'envoyer en Sibérie. Dans ce dernier cas, j'irai avec elle ! »

Au jour convenu Nekhludov alla chez l'avocat Fanarine. Celui-ci habitait une grande et somptueuse maison, ornée de plantes rares, avec de splendides rideaux aux fenêtres et un ameublement cossu, témoignant de l'argent gagné sans peine et follement dissipé, ainsi que cela se voit

chez les parvenus trop vite enrichis. Dans le salon d'attente, Nekhludov trouva — comme chez un médecin — des clients attendant leur tour et, mélancoliquement assis autour des tables, cherchant quelque consolation dans la lecture des journaux illustrés. Mais l'adjoint de l'avocat, installé au fond du salon devant un majestueux pupitre, reconnut aussitôt Nekhludov, s'avança vers lui et lui dit qu'il allait avertir le « patron » de sa présence.

Au même instant, la porte du cabinet de Fanarine s'étant ouverte, on en vit sortir l'avocat lui-même, causant avec beaucoup d'animation, avec un homme jeune, trapu, à la face rubiconde, aux grosses moustaches, vêtu d'un costume tout battant neuf. A l'expression particulière de leurs visages à tous deux, on devinait qu'ils venaient de conclure une excellente affaire, pas très propre, mais tout à fait profitable.

— C'est votre faute, petit père ! disait en souriant Fanarine.

— Je voudrais bien aller au Paradis, mais mes péchés « m'engluent » !

— C'est bon, c'est bon ! On sait ce qu'il en est !

Et tous deux se mirent à rire avec affectation.

— Ah ! prince ! donnez-vous la peine d'entrer ! dit Fanarine en apercevant Nekhludov ; et, après un rapide et dernier salut au marchand qui se retirait, il introduisit Nekhludov dans son cabinet d'affaires, meublé sévèrement.

— Je vous en prie, fumez donc à votre aise ! reprit-il en s'asseyant en face de Nekhludov et en dissimulant la joie qu'il éprouvait encore de son excellente affaire.

— Merci ! répondit Nekhludov ; je suis venu pour cette affaire de Maslova...

— Oui, oui, parfaitement. Quelles canailles, ces gros bourgeois ! Avez-vous vu celui qui sort d'ici ? Figurez-vous qu'il a douze millions de capital ! Il parle d'engluement !... Et, s'il peut seulement vous subtiliser un billet de vingt-cinq roubles, il l'arrachera plutôt avec les dents !

« Il parle *d'engluement*, pensa Nekhludov, et toi, tu dis *un billet de vingt-cinq roubles* ! »

Et il ressentit une involontaire répulsion pour cet homme qui, par ses allures cavalières, semblait vouloir rappeler à Nekhludov qu'il était du même bord que lui et n'avait rien de commun avec son précédent visiteur.

— Excusez-moi, mais cette canaille m'a donné sur les nerfs ! J'avais besoin

de m'épancher un peu ! reprit-il comme pour excuser sa digression. Et maintenant, voyons notre affaire. J'ai étudié soigneusement le dossier et « n'en ai pas approuvé la teneur », comme dit un personnage de Tourguénief. Ce maudit avocaillon a été au-dessous de tout ! Il a laissé échapper tous les motifs de cassation.

— En ce cas, que décidez-vous ?

— Je suis à vous à l'instant. Dites-lui, déclara-t-il à son adjoint qui venait d'entrer, dites-lui que ce sera comme j'ai dit ! S'il a le moyen, c'est entendu ! Sinon, rien de fait !

— Mais, il prétend qu'il ne peut pas accepter.

— Alors, rien de fait ! répéta Fanarine.

Et, de gai et aimable qu'il était, son visage devint, tout à coup, taciturne et malveillant.

— On prétend que les avocats gagnent de l'argent sans rien faire ! reprit-il en se retournant pour sourire avec empressement à Nekhludov. Figurez-vous que j'ai tiré un débiteur malhonnête d'un procès presque perdu d'avance, et voilà qu'à présent tous ses pareils viennent me relancer ! Et, si vous saviez quelle peine cela me donne ! Mais nous aussi,

comme dit un écrivain, « nous laissons un morceau de notre chair dans l'encrier ! » Pour en revenir à votre affaire, ou mieux à l'affaire qui vous intéresse, je vous disais donc qu'elle a été conduite en dépit du bon sens. Je n'y ai guère trouvé de motifs sérieux de cassation ; mais, enfin, on peut toujours essayer. Tenez voici un projet de pourvoi que j'ai préparé pour vous.

Il prit un papier sur sa table et commença à le lire tout haut, en glissant rapidement sur les formules de procédure, pour appuyer, au contraire, sur certains passages :

« Pourvoi d'un tel, etc... devant le Département criminel de cassation au Sénat, etc., contre le verdict de la Cour d'assises, etc... qui a reconnu la femme Maslova coupable de meurtre par empoisonnement sur la personne du marchand Smielkov et, en vertu de l'article 1454 du Code pénal, l'a condamnée, etc., aux travaux forcés, etc. »

Ici, l'avocat s'arrêta. Evidemment, malgré sa longue habitude, il se complaisait dans la lecture de son œuvre.

— « Ce verdict, poursuivit-il, nous paraît entaché d'illégalités de procédure et d'erreurs graves exigeant qu'il soit rapporté. En premier lieu, le président a

interrompu avant la fin la lecture du procès-verbal d'autopsie du marchand Smielkov. » Et d'un.

— Mais cette lecture était réclamée par le ministère public ? dit Nekhludov avec surprise.

— Cela ne signifie rien ! La défense, elle aussi, pouvait avoir à s'appuyer sur ce document.

— Mais le dit document était sans utilité pour personne.

— Peu importe ! c'est toujours un motif de cassation. Continuons : « En second lieu, le président a arrêté le défenseur de Maslova au point de sa plaidoirie où il jugeait bon de caractériser la personnalité de l'accusée et exposait les motifs secrets de sa déchéance, ce que le président a déclaré étranger à l'affaire : or, ainsi que le Sénat l'a indiqué à plusieurs reprises, la définition psychologique du caractère doit entrer pour beaucoup en ligne de compte dans l'évaluation de la criminalité ! » Et de deux, dit l'avocat, les yeux levés sur Nekhludov.

— Cet avocat parlait très mal et de façon inintelligible, observa Nekhludov.

— Ce petit est tout à fait niais, répondit Fanarine en riant ; il ne pouvait dire que des bêtises. Mais, quand même, c'est

un motif. Et après : « En troisième lieu, le président, contrairement à l'énoncé catégorique du 1er paragraphe de l'article 801 du Code de procédure criminelle, n'a pas expliqué aux jurés, dans son résumé, de quels éléments juridiques est composé le principe de la culpabilité, et il ne leur a pas dit qu'ils pouvaient déclarer que Maslova, en versant le poison au marchand Smielkov, n'avait pas eu l'intention de lui donner la mort. S'ils eussent été avertis par le président de la possibilité d'une telle restriction, l'acte de Maslova cessait d'être considéré comme un meurtre et devenait un homicide par imprudence. » C'est le principal motif.

— Mais c'était à nous de le comprendre, et l'erreur est de notre fait !

— « Enfin, en quatrième lieu, il y a contradiction dans la réponse des jurés. Maslova était accusée d'empoisonnement prémédité sur la personne du marchand Smielkov, dans un but de lucre qui apparaissait comme le seul mobile du crime. Or, les jurés ont écarté le but de vol et la participation de Maslova à ce vol. Il s'ensuit qu'ils avaient en vue d'écarter également toute intention de meurtre de la part de l'accusée ; c'est uniquement par un malentendu, né de la lacune

contenue dans le résumé du président, que leur réponse a motivé une interprétation inexacte. Et c'est pourquoi on a pu appliquer à cette réponse des jurés les articles 808 et 816 du Code de procédure criminelle ; le devoir du président était de leur signaler l'erreur et de les renvoyer en leur salle de délibérations à fin d'une nouvelle réponse. »

— Mais pourquoi ne l'a-t-il pas fait ?

— Ah ! çà, par exemple ! je voudrais bien le savoir aussi ! s'écria gaiement Fanarine.

— Alors, le Sénat réparera l'erreur ?

— Cela dépendra des sénateurs qui seront saisis du pourvoi. Et nous écrivons plus loin : « Un tel arrêt ne pouvait constituer le tribunal en droit de frapper Maslova d'une peine criminelle ; et l'application à l'accusée du 3e paragraphe de l'article 771 du Code de procédure criminelle est une violation flagrante des principes fondamentaux de notre droit criminel. Pour ce que dessus, j'ai l'honneur de solliciter, etc., la cassation de l'arrêt, en vertu des articles 909, 910, du 2e paragraphe de l'article 912 et de l'article 928 du Code de procédure criminelle, etc., et que soit saisie de l'affaire, en fin d'un nouvel examen, telle autre chambre de juridiction compétente. » Voilà ! conclut l'avocat.

Tout ce qu'on pouvait faire, je l'ai fait. Mais franchement, voici ma pensée : nous n'avons guère de chances de réussir ! D'ailleurs, tout dépendra de la composition du département du Sénat. Si vous disposez de quelques influences, faites-les agir !

— Oui, j'en ai quelques-unes.

— Hâtez-vous, alors, car ces vénérables magistrats vont aller bientôt soigner leurs hémorroïdes, et ce serait trois mois perdus. Enfin, en cas d'insuccès, il nous restera le recours en grâce ! C'est là que tout dépendra d'un travail dans la coulisse ! Je n'ai pas besoin de vous dire que, là encore, je suis prêt à vous servir : non pas pour manœuvrer dans la coulisse, mais pour rédiger la requête.

— Je vous remercie... Et, pour les honoraires ?

— En vous remettant la minute du pourvoi, mon aide vous les indiquera.

— Je voulais vous demander une chose encore. Le procureur m'a délivré une permission écrite pour voir la condamnée dans sa prison ; mais on m'a dit à la prison que, pour les entrevues en dehors des jours réglementaires, il fallait une autre autorisation du gouverneur. Est-ce nécessaire ?

— Je le crois. Il est absent pour le moment, et c'est le « vice » qui le

remplace. Mais c'est un tel crétin qu'il vous sera difficile d'en obtenir quelque chose !

— C'est Maslennikov ?

— Oui.

— Je le connais, dit Nekhludov, en se levant pour prendre congé.

Pendant son entretien avec l'avocat, une petite femme affreusement laide, toute jaune, toute osseuse, avec le nez camard, était entrée d'un pas rapide dans le salon d'attente. C'était la femme de l'avocat. En dépit de sa laideur, elle était mise avec un luxe inouï, couverte de soie et de velours de nuances vives : jaune et vert ; la frisure de ses cheveux clairsemés était très compliquée. Triomphalement, elle avait fait irruption dans le salon d'attente, accompagnée d'un long monsieur au visage terreux éclairé d'un pâle sourire, avec une redingote à revers de soie et une cravate blanche. C'était un écrivain et Nekhludov le connaissait de vue.

— Anatole ! dit la dame à son mari en entre-bâillant la porte du cabinet. Arrive ! Voici Semen Ivanovitch qui veut nous lire une de ses poésies ; et toi tu nous liras ton essai sur Garchine ![1]

[1] Ecrivain russe.

Nekhludov voulut se retirer ; mais, après avoir échangé quelques mots à voix basse avec son mari, la dame se tourna vers lui :

— Je vous prie, prince ! Je vous connais et je crois toute présentation inutile. Faites-nous le plaisir d'assister à notre matinée littéraire ! Ce sera très intéressant ! Anatole lit dans la perfection !

— Vous voyez combien sont variées mes occupations ! dit Anatole en souriant ; et un geste, désignant sa femme, montra qu'on ne pouvait rien refuser à une personne aussi séduisante.

Très poliment, mais froidement, Nekhludov remercia Mme Fanarine du grand honneur et dit qu'à son vif regret, il ne pouvait accepter. Puis il sortit.

— Quel grimacier ! dit de lui la femme de l'avocat dès qu'il fut dehors.

Dans le salon, une copie du pourvoi fut remise par l'adjoint à Nekhludov. A sa question touchant les honoraires, l'autre l'informa qu'Anatole Pétrovitch les avait fixés à mille roubles, tout ceci uniquement d'ailleurs pour lui être agréable, car il ne se chargeait jamais d'affaires de ce genre.

— Et qui devra signer ce papier ? demanda Nekhludov.

— La condamnée elle-même, si elle est en état de le faire ; autrement, Anatole Pétrovitch signerait pour elle par procuration.

— Non, je vais le porter à la condamnée et le lui faire signer, fit Nekhludov, trop heureux de cette occasion de la voir avant le jour fixé.

## XLVI

A l'heure accoutumée, les sifflets des gardiens résonnèrent dans les corridors de la prison ; les portes de fer des salles furent ouvertes, on entendit des bruits de pas et, dans les couloirs, se répandit la puanteur suffocante des cuveaux qu'on emportait. Les prisonniers et les prisonnières se débarbouillèrent, se vêtirent, répondirent à l'appel dans le corridor et allèrent ensuite chercher de l'eau bouillante pour leur thé.

Dans toutes les salles, ce jour-là, à l'heure du thé, les conversations furent particulièrement animées et roulèrent sur l'événement d'actualité : la bastonnade qui devait être donnée à deux prisonniers. L'un d'eux était un jeune commis intelligent et instruit, nommé Vassiliev, condamné pour avoir tué sa maîtresse dans un accès de jalousie. Il était aimé de tous ses camarades de chambrée pour sa bonne humeur, sa libéralité et la façon dont il

savait tenir tête à l'autorité ; connaissant à fond le règlement, il n'admettait pas qu'on y manquât. Aussi l'autorité ne pouvait-elle le souffrir.

Trois semaines auparavant, un prisonnier ayant, en passant, renversé de la soupe sur l'uniforme neuf d'un surveillant, celui-ci l'avait brutalisé. Vassiliev était intervenu, alléguant que le règlement interdisait de frapper les prisonniers. « Le règlement ? Je vais te l'apprendre, moi, le règlement ! » avait répondu le surveillant, en injuriant, en outre, Vassiliev. A une réplique de ce dernier sur le même ton, le surveillant avait voulu le frapper ; mais Vassiliev, l'ayant saisi par les deux mains, l'avait tenu ainsi en respect, puis l'avait jeté hors de la salle. Le surveillant avait porté plainte et le directeur avait condamné Vassiliev au cachot.

Les cachots consistaient en une rangée de cellules ténébreuses, fermées du dehors à verrou. Dans ces noires et froides cellules, il n'y avait ni lit, ni table, ni chaise. Force était donc au prisonnier de s'asseoir et de se coucher sur le plancher dégoûtant ; et les rats y étaient si nombreux et si audacieux que, non contents de courir autour de lui et sur

lui, ils venaient lui prendre son pain entre les mains.

Vassiliev avait déclaré que, n'étant pas coupable, il n'irait pas au cachot. On l'y avait traîné de force. Comme il se débattait, deux de ses camarades l'avaient aidé à s'échapper des mains des surveillants qui avaient demandé du renfort, particulièrement un certain Pétrov, de force extraordinaire. Les trois rebelles avaient été repris et remis au cachot. Un rapport au gouverneur, grossissant l'affaire, l'avait présentée comme un commencement de révolte. Et du palais du gouverneur était venu, en réponse, l'ordre d'infliger trente coups de verges aux deux principaux coupables : Vassiliev, et un rôdeur du nom de Népomniastchy.

La bastonnade était pour ce matin même, dans le parloir des femmes.

Depuis la veille, la nouvelle s'en était répandue dans la prison et il n'était pas question d'autre chose dans toutes les salles.

Korableva, la Belle, Fédosia et Maslova étaient assises et bavardaient dans leur coin favori, rouges toutes quatre et allumées par l'eau-de-vie qui, grâce à l'argent de Maslova, ne cessait plus de couler pour elles. Elles buvaient leur thé et parlaient de la bastonnade.

— Comme s'il s'était révolté! disait Korableva en grignotant un morceau de sucre entre ses dents solides. Il n'a fait que prendre la défense de son camarade. Et maintenant on n'a plus le droit de frapper pour cela!

— On dit que le gars est très bon! ajouta Fédosia assise, ses deux longues nattes pendantes, sur un billot de bois, en face de la couchette sur laquelle était posée la théière.

— Si tu *lui* parlais du pauvre garçon, Mikhaïlovna! dit la garde-barrière à Maslova, en faisant allusion à Nekhludov.

— Sûrement, je lui en parlerai. Il est prêt à tout faire pour moi! répondit Maslova avec un sourire vaniteux.

— Mais Dieu sait quand il viendra, et on dit qu'on est déjà allé chercher Vassiliev, repartit Fédosia. C'est affreux! ajouta-t-elle avec un soupir.

— Moi, un jour, j'ai vu battre un moujik à la salle d'arrêt cantonale. Mon beau-père m'avait envoyée chez le staroste, et voilà qu'en arrivant...

Et la garde-barrière entama une interminable histoire.

Mais son récit fut coupé net par des bruits de pas et de voix, dans le corridor de l'étage supérieur.

Les femmes se turent et prêtèrent l'oreille.

— Voilà qu'ils le traînent, les démons ! déclara la Belle. Ils vont le tuer, maintenant. Surtout que les surveillants sont furieux contre lui parce qu'il les empêche d'en faire à leur tête !

Au-dessus, on n'entendit plus rien. La garde-barrière reprit son récit, narrant comment on avait, en sa présence, sous un hangar, fouetté à mort un moujik ; à cette vue, ses entrailles en avaient tressauté dans son ventre. La Belle raconta à son tour comment on avait knouté Stchéglov sans lui arracher une plainte. Puis Fédosia desservit le thé ; Korableva et la garde-barrière se remirent à coudre, et Maslova s'assit sur son lit, les jambes repliées, tenant ses genoux dans ses mains. Elle s'apprêtait à faire un somme pour chasser l'ennui, quand la surveillante vint lui dire de se rendre au bureau, où la demandait un visiteur.

— Ne manque pas de lui parler de nous ! dit la vieille Menschova à Maslova, tandis que celle-ci arrangeait son fichu devant une glace à moitié dépolie. Dis-lui que ce n'est pas nous qui avons mis le feu, mais ce brigand de cabaretier lui-même : un ouvrier l'a vu. Dis-lui qu'il fasse appeler

Mitri. Mitri lui expliquera tout, clair comme la paume de la main ! Qu'on nous a mis en prison, nous qui n'avons rien fait quand le brigand trône dans son cabaret avec la femme d'un autre !

— C'est contre la loi, confirma Korableva.

— Je le lui dirai, sans faute je le lui dirai, répondit Maslova.

— Allons ! ajouta-t-elle, buvons encore un coup pour nous donner du courage !

Korableva lui versa une demi-tasse d'eau-de-vie qu'elle vida d'un trait. Puis elle s'essuya la bouche, et, avec un joyeux sourire, en répétant : « pour se donner du courage », elle rejoignit la surveillante, qui l'attendait dans le corridor.

## XLVII

Nekhludov était déjà depuis longtemps dans le vestibule de la prison.

En arrivant, il avait montré au surveillant de semaine l'autorisation du procureur.

— Qui voulez-vous voir ?

— La prisonnière Maslova.

— Impossible en ce moment, déclara le surveillant, le directeur est occupé.

— Au bureau ? demanda Nekhludov.

— Non, ici, au parloir, répondit le surveillant avec un visible embarras.

— Est-ce donc jour de visite ?

— Non, c'est une affaire particulière.

— Et comment ferai-je pour voir le directeur ?

— Attendez-le ici. Quand il passera, tout à l'heure vous le verrez.

Au même moment, Nekhludov vit entrer, par une porte latérale, un jeune sergent-major aux galons étincelants, au

visage luisant et aux moustaches imprégnées de fumée de tabac, qui, en l'apercevant, se tourna sévèrement vers le surveillant.

— Pourquoi avez-vous fait entrer ici, et non au bureau ?

— On m'a dit que le directeur allait passer par ici, fit Nekhludov, surpris de l'attitude embarrassée du sous-officier, remarquée déjà chez le surveillant.

La porte par laquelle était entré le sergent-major s'ouvrit de nouveau pour livrer passage à Pétrov, tout échauffé, le visage en sueur.

— Il s'en souviendra ! fit celui-ci en s'adressant au sous-officier.

Mais ce dernier montra des yeux Nekhludov ; Pétrov se tut, fronça les sourcils et sortit par une autre porte.

« Qui s'en souviendra ? Pourquoi ont-ils un air si gêné ? Et pourquoi le sergent-major a-t-il fait un signe ? » se demandait Nekhludov.

— On n'attend pas ici. Veuillez vous rendre au bureau, lui dit le sous-officier.

Nekhludov s'apprêtait à sortir quand le directeur de la prison entra par la même porte que les autres. Il semblait plus gêné encore que ses subordonnés et ne cessait

de soupirer. En apercevant Nekhludov, il dit au surveillant :

— Fédotov ! C'est pour Maslova, de la cinquième salle... Au bureau ! Veuillez passer, dit-il à Nekhludov.

Ils montèrent par un escalier rapide à une petite pièce éclairée par une seule fenêtre et meublée d'une table et de quelques chaises.

Le directeur s'assit.

— Quel dur métier ! quel dur métier ! dit-il en soupirant et en tirant de son étui une grosse cigarette.

— Vous semblez fatigué ? demanda Nekhludov.

— Je suis fatigué de tout mon service. Vraiment, les obligations en sont trop dures ! On voudrait adoucir le sort de ces malheureux, et tout ce qu'on fait aboutit à un mal pire encore. Si, du moins, je trouvais un moyen de m'en aller d'ici. Dur, dur métier !

Nekhludov ignorait le pourquoi de la pénible tâche du directeur ; toutefois, bien qu'il ne le connût pas, il crut, ce jour-là, sentir en lui une souffrance exceptionnelle, une disposition particulièrement triste et découragée qui l'incitait à la compassion.

— Oui, je crois volontiers que votre métier est dur, lui dit-il. Mais pourquoi

ne renoncez-vous pas à cette position ?

— Le manque de fortune, la famille...

— Mais, puisque cela vous est pénible...

— Quand même, je puis vous dire que, dans la mesure de mes forces, je fais ce que je peux pour adoucir le sort des prisonniers ; un autre, à ma place, les traiterait tout autrement. Croyez-vous que ce soit peu de chose de diriger près de deux mille individus de cette espèce ? Il faut savoir les prendre. Ce sont des êtres humains, on ne peut s'empêcher de les plaindre. Mais, si on les gâte, tout est perdu.

Puis, il se mit à raconter une aventure récente : une rixe entre deux prisonniers, suivie de la mort de l'un d'eux.

L'entrée de Maslova, précédée d'un surveillant, interrompit le récit.

Nekhludov la vit dès le seuil, avant même qu'elle eût remarqué la présence du directeur. Son visage était rouge et enflammé. Elle marchait d'un pas dégagé derrière le surveillant, en souriant et en secouant la tête. A la vue du directeur, elle s'arrêta un instant devant lui, d'un air effrayé ; mais bien vite elle se tourna gaiement vers Nekhludov :

— Bonjour ! lui dit-elle toute souriante en lui serrant avec force la main qu'elle avait simplement touchée l'autre fois.

— Je vous ai apporté votre pourvoi en cassation, pour le signer, lui dit Nekhludov, surpris de la voir si exubérante. C'est l'avocat qui l'a rédigé : vous n'avez qu'à le signer et nous l'enverrons à Pétersbourg.

— Eh bien ! on peut le signer ! C'est faisable ! dit-elle en souriant et en clignant d'un œil.

Nekhludov tira le papier de sa poche et s'approcha de la table.

— Peut-on signer cela ici ? demanda-t-il au directeur.

— Allons ! assieds-toi là, dit celui-ci à Maslova. Voici une plume. Sais-tu écrire ?

— Je l'ai su autrefois, répondit-elle avec un sourire.

Puis, après avoir ramassé sa jupe et retroussé une manche de sa camisole, elle s'assit devant la table, prit gauchement la plume de sa petite main énergique et regarda Nekhludov avec un sourire interrogateur.

Il lui expliqua où elle devait apposer sa signature.

Soigneusement, elle trempa et secoua sa plume et écrivit son nom.

— Et c'est tout ? demanda-t-elle quand elle eut fini, en regardant alternativement

Nekhludov et le directeur, et posant la plume tantôt sur l'encrier, tantôt sur les papiers.

Nekhludov la lui ôta de la main.

— J'ai encore quelque chose à vous dire, lui répondit-il.

— Eh bien, dites !

En même temps, son visage redevint sérieux, comme si une rêverie lui fût passée par l'esprit ou qu'une somnolence l'eût prise.

Le directeur se leva et sortit. Et Nekhludov demeura en tête à tête avec Maslova.

## XLVIII

Le surveillant qui avait amené Maslova s'assit à l'écart sur l'appui de la fenêtre.

Enfin, la minute décisive était venue pour Nekhludov. Il n'avait pas cessé de se reprocher le fait de n'avoir pas osé, lors de sa première entrevue avec Maslova, lui dire la chose principale : son intention de l'épouser. Cette fois, il lui dirait tout, quoi qu'il advînt !

Elle était assise d'un côté de la table ; Nekhludov s'assit de l'autre, en face d'elle. La chambre où ils se trouvaient était claire ; Nekhludov put, de près et pour la première fois, examiner Maslova : il vit les rides autour des yeux et de la bouche, et le gonflement des paupières. Et sa pitié pour elle s'en augmenta.

Se plaçant devant la table de façon à ne pas être entendu du surveillant, un homme au type juif et aux favoris grisonnants, Nekhludov se pencha vers Maslova et lui dit :

— Si le pourvoi en cassation ne réussit pas, nous adresserons un recours en grâce à l'Empereur. Nous ferons tout ce qui sera possible.

— Si vous aviez pu faire cela plus tôt ! Vous m'auriez procuré un bon avocat. Mon défenseur était tout à fait un nigaud et ne s'occupait que de me faire des compliments ! ajouta-t-elle en se mettant à rire. Ah ! si on avait su que vous me connaissiez, la chose aurait tourné autrement. Tandis que sans cela... Eh bien ! se sont-ils dit, ce n'est rien qu'une voleuse !

« Comme elle est bizarre aujourd'hui ! » songea Nekhludov. Il allait cependant aborder la grande question, lorsqu'elle prit de nouveau la parole.

— Et moi, j'ai quelque chose à vous dire... Il y a dans notre prison une petite vieille qui émerveille tout le monde. Une petite vieille si excellente que vous ne trouveriez pas sa pareille ! Et voilà, Dieu sait pourquoi ! qu'on l'a condamnée avec son fils ; et tout le monde sait qu'ils sont innocents, bien qu'on les ait accusés d'avoir mis le feu. Alors, continua Maslova en minaudant, ayant su que je vous connaissais : « Dis-lui, qu'elle m'a dit, de faire venir mon fils, qui lui expliquera tout. » Leur nom de famille est Menchov.

Vous le ferez, n'est-ce pas ? Si vous saviez, une petite vieille si excellente ! Tout de suite on voit qu'elle n'est pas coupable. N'est-ce pas, mon bon ami, que vous vous en occuperez ? dit-elle tantôt en le regardant, tantôt baissant les yeux, avec un sourire familier.

— C'est entendu ! je m'en occuperai, je m'informerai, repartit Nekhludov que cette expansion étonnait de plus en plus. Mais c'est d'une affaire personnelle que je veux vous entretenir. Vous souvenez-vous de ce que je vous ai dit, l'autre jour ?

— Vous m'avez dit tant de choses, l'autre jour ! Que m'avez-vous dit ? demanda-t-elle, sans cesser de lui sourire et de tourner la tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre.

— Je vous ai dit que j'étais venu vous prier de me pardonner, dit-il.

— Eh ! quoi pardonner ? Toujours pardonner ! C'est inutile... vous feriez mieux...

— J'ai encore à vous dire, poursuivit Nekhludov, que je veux réparer ma faute, non par des paroles, mais par des actes... Je suis résolu à vous épouser !...

A ces mots, soudain, le visage de Maslova exprima de l'effroi. Ses yeux cessèrent

de loucher pour se fixer avec sévérité sur ceux de Nekhludov.

— Et pour quoi faire ? répliqua-t-elle d'un ton mauvais.

— Devant Dieu, j'ai le sentiment que je dois faire ainsi !

— Quel Dieu avez-vous trouvé là ? Dieu ? Quel Dieu ? Vous auriez mieux fait de penser à Dieu autrefois, le jour où...

Elle s'arrêta, la bouche ouverte.

Pour la première fois, Nekhludov sentit alors la forte odeur d'eau-de-vie qui s'exhalait de sa bouche ; et il comprit la cause de son excitation.

— Calmez-vous, dit-il.

— Je n'ai pas besoin de me calmer ! Tu crois que je suis ivre ? Eh bien oui, je suis ivre, mais je sais ce que je dis ! répliqua-t-elle tout d'un trait, et le sang lui monta au visage. Moi, je suis une forçate, une grue ! et toi, un seigneur, un prince ! Tu n'as pas à te commettre avec moi ! Va-t'en rejoindre tes princesses ! Quant à moi, mon prix est un billet rouge !

— Si cruelles que soient tes paroles, murmura Nekhludov avec un tremblement, elles ne sont rien auprès de ce que je ressens moi-même. Tu ne peux te

figurer combien j'ai conscience de ma faute envers toi !

— Conscience de ta faute ! reprit-elle avec un rire méchant. Tu n'en avais guère, de conscience, quand tu m'as glissé les cent roubles ! Tel était le prix auquel tu m'estimais !

— Je sais, je sais ; mais que faire à présent ? Je me suis juré de ne pas t'abandonner. Je l'ai dit et je le ferai !

— Et je te dis, moi, que tu ne le feras pas ! s'écria-t-elle avec un gros rire.

— Katucha ! fit Nekhludov en essayant de lui prendre la main.

— Ne me touche pas ! Je suis une forçate, toi un prince ! Tu n'as rien à faire ici ! cria-t-elle, folle de colère, en retirant sa main.

— Va-t'en d'ici ! continua-t-elle, oppressée de tout ce qui lui remontait au cœur. Je te déteste ! Pour toi, j'ai été un objet de plaisir et c'est grâce à moi, maintenant, que tu veux gagner ton salut dans l'autre monde ! Tout de toi me dégoûte, et ton lorgnon, et toute ta sale figure graisseuse ! Va-t'en d'ici !

Et, d'un mouvement énergique, elle se redressa.

Le surveillant s'approcha d'elle.

— Qu'as-tu à faire du scandale ? Cela ne se fait pas.

— Laissez-la, je vous prie, dit Nekhludov.

— Il ne faut pas qu'elle s'oublie comme ça ! reprit le surveillant.

— Je vous en prie, attendez encore une minute !

Le gardien s'éloigna et revint vers la fenêtre.

Maslova se rassit, baissa les yeux et se mit à jouer fiévreusement avec les doigts repliés de ses mains menues.

Debout auprès d'elle se tenait Nekhludov, qui ne savait que faire.

— Tu ne me crois pas ? demanda-t-il.

— Que vous voulez m'épouser ? Cela ne sera jamais ! J'aimerais mieux me pendre ! Voilà pour vous !

— N'importe, je n'en continuerai pas moins de te servir !

— Ça, c'est votre affaire. Seulement, je n'ai nul besoin de vous. Je vous le dis comme je le pense ! Pourquoi ne suis-je pas morte dans ce temps-là ? ajouta-t-elle.

Et elle éclata en sanglots plaintifs.

Nekhludov voulut, mais ne put lui parler : les larmes le gagnèrent, lui aussi.

Un instant après, elle releva les yeux, jeta vers lui comme un regard d'étonnement et se mit à essuyer avec son fichu les larmes qui coulaient sur ses joues.

Le surveillant s'approcha de nouveau et rappela que le moment était venu de la reconduire.

Maslova se mit debout.

— Vous êtes aujourd'hui tout agitée. Demain, je reviendrai, si c'est possible. Et vous, réfléchissez en attendant, dit Nekhludov.

Elle ne répondit rien, et, sans le regarder, sortit avec le surveillant.

— Va, ma belle ! dit Korableva à Maslova, quand celle-ci rentra dans la salle, maintenant, tu vas être tirée d'affaire ! Evidemment, il est bien toqué de toi. Ne perds pas de temps pendant ses visites ! Il saura bien te faire sortir d'ici ! Aux gens riches, tout est possible !

— Ça, c'est bien vrai ! repartit la garde-barrière de sa voix chantante. Le pauvre ne trouve même pas une nuit pour se marier ! Tout ce que l'homme riche désire arrive comme il le veut. Il y en avait un chez nous, ma belle...

— Lui as-tu parlé de mon affaire ? demanda la petite vieille.

Mais, sans répondre à personne, Maslova s'étendit sur son lit et, les yeux fixés devant elle, resta étendue jusqu'au soir. Une douloureuse réaction s'opérait en elle.

Ce que lui avait dit Nekhludov l'avait ramenée dans ce monde où elle avait souffert, d'où elle s'était échappée, et qu'elle s'était mise à haïr sans le comprendre. Maintenant, cet oubli dans lequel elle avait vécu s'était dissipé ; mais, par contre, le clair souvenir du passé lui était pénible. Vers le soir, elle acheta de nouveau de l'eau-de-vie et la but avec ses compagnes.

## XLIX

« Voilà donc ce qui en est ! » songeait Nekhludov en sortant de la prison. C'était seulement à présent, et pour la première fois, qu'il comprenait l'étendue de sa faute. S'il n'avait pas tenté de la racheter, de la réparer, jamais il n'en eût senti toute la profondeur. Et jamais Katucha, non plus, n'eût senti l'immensité du mal qu'il lui avait fait. Et dès lors, à présent seulement, tout cela venait au jour, dans son horreur. Et maintenant seulement, il s'apercevait des ravages causés par lui dans l'âme de cette femme, alors qu'elle-même avait vu et compris ce qu'il avait fait d'elle.

Jusque-là, il s'était amusé à s'attendrir sur lui-même, et son expiation lui avait semblé un jeu ; mais à présent il en ressentait une véritable épouvante. Il lui était désormais impossible d'abandonner cette femme, et aussi impossible de s'imaginer ce qui pourrait résulter de ses relations avec elle.

Devant la porte de la prison, il vit s'approcher de lui un surveillant tout couvert de croix et de médailles, un homme à la mine sournoise et déplaisante, qui lui glissa avec mystère un papier dans la main.

— Voici pour Votre Sérénité ! murmura-t-il. C'est une lettre d'une certaine personne...

— Quelle personne ?

— Prenez la peine de lire, vous verrez. Une prisonnière politique. Je suis leur gardien. Alors voilà, elle m'a prié... c'est défendu, mais par humanité... ajouta le surveillant d'un ton hypocrite.

Un peu surpris de voir un des gardiens des prisonniers politiques se charger d'une pareille commission, dans la prison même, presque en vue de tous — il ne savait pas alors que ce surveillant était en même temps un espion — Nekhludov prit le papier et le lut une fois dehors. Au crayon, à la hâte, on y avait écrit les lignes suivantes :

Ayant appris que vous venez à la prison et que vous vous intéressez à une détenue de la section criminelle, je désirerais vivement m'entretenir avec vous. Demandez l'autorisation de me voir : on vous l'accordera. Je vous dirai bien des choses importantes et pour votre protégée et pour notre groupe.

Votre reconnaissante

VÉRA BOGODOUKHOVSKAIA.

Véra Bogodoukhovskaïa était institutrice dans un village du gouvernement de Novgorod à une époque où Nekhludov y était venu avec des amis, pour chasser l'ours. Elle avait demandé au prince de lui donner de l'argent pour qu'elle pût quitter son école et aller étudier à l'Université. Nekhludov lui avait donné la somme qu'elle désirait et, depuis, l'avait totalement oubliée. Voici maintenant qu'elle lui réapparaissait sous la forme d'une détenue politique qui, en prison, ayant sans doute appris son histoire, lui proposait ses services.

Comme tout était facile et simple, alors! Et comme, maintenant, tout était pénible et compliqué! Nekhludov eut un vrai soulagement au souvenir du jour où il avait rencontré Véra Bogodoukhovskaïa.

C'était la veille du carnaval, dans un village perdu à soixante verstes du chemin de fer. La chasse avait été très heureuse. On avait tué deux ours, copieusement dîné et, au moment de repartir, l'aubergiste était venu dire que la fille du diacre demandait à voir le prince Nekhludov.

— Jolie ? avait demandé l'un des chasseurs.

— Allons, pas de plaisanteries ! avait répondu Nekhludov.

Puis il s'était levé de table, s'était essuyé la bouche et était sorti, n'imaginant pas ce que pouvait bien lui vouloir une fille de diacre.

Vêtue d'une légère pelisse et coiffée d'un chapeau de feutre, se tenait, dans la chambre voisine, une jeune fille musculeuse, au visage maigre et laid, où seuls les yeux avaient quelque beauté.

— Voici le prince, Véra Efrémovna! Parlez-lui, je vous laisse, avait dit l'aubergiste.

— En quoi puis-je vous servir? avait demandé Nekhludov.

— Je... je... Voyez-vous, vous êtes riche, vous jetez votre argent à tort et à travers, pour la chasse! Je sais cela, avait repris la jeune fille avec beaucoup d'embarras. Et moi, je ne désire qu'une chose : me rendre utile aux autres. Et je ne puis rien, parce que je ne sais rien!

Ses yeux étaient bons et francs ; son visage exprimait à la fois tant de résolution et de timidité que Nekhludov, comme il lui arrivait souvent, s'était tout de suite mis à sa portée, l'avait comprise et en avait eu pitié.

— Eh bien! que puis-je faire pour vous?

— Je suis institutrice ; je voudrais aller à l'Université, et on ne me laisse

pas y aller. Du moins, ce n'est pas qu'on ne veuille pas, mais il me faut des moyens. Donnez-moi quelque argent. Je vous le rendrai quand j'aurai fini mes cours. Je me dis : « Les gens riches tuent des ours, enivrent les moujiks, et tout cela est mal ; pourquoi ne feraient-ils pas aussi un peu de bien ? » Je n'ai besoin que de quatre-vingts roubles. Et si vous ne voulez pas, tant pis... conclut-elle avec humeur.

— Mais, au contraire, je vous suis reconnaissant de l'occasion que vous m'offrez. Je vais vous les apporter tout de suite.

Nekhludov était rentré dans le vestibule et avait aperçu un de ses amis qui écoutait la conversation. Sans répondre aux plaisanteries de ses camarades, il était allé prendre l'argent dans son sac et l'avait porté à l'institutrice.

— Je vous en prie, ne me remerciez pas ; c'est plutôt à moi à vous remercier.

Maintenant, Nekhludov avait grand plaisir à se rappeler tout cela ; et aussi comment il avait failli se quereller avec un de ses amis, qui avait voulu tourner l'incident en plaisanterie ; comment un autre de ses camarades l'avait approuvé ; et comment la chasse s'était terminée de

façon heureuse et gaie ; et comment lui-même s'était senti joyeux, la nuit, pendant le trajet du village à la station du chemin de fer. Par paires, les traîneaux glissaient silencieusement le long du chemin de la forêt, bordé de sapins bas ou élancés, lourds de neige. Dans l'obscurité, quand un des chasseurs allumait une cigarette parfumée, éclatait une lueur rouge. Le rabatteur Ossip courait d'un traîneau à l'autre, s'enfonçait dans la neige jusqu'aux genoux ; il parlait aux chasseurs des élans qui, à cette saison, erraient dans la forêt et se nourrissaient de l'écorce des trembles ; il leur parlait aussi des ours, reposant au chaud, à cette heure, au creux de leurs tanières. Nekhludov se rappelait tout cela, mais bien plus encore l'impression délicieuse qu'il puisait alors dans la conscience de sa santé, de sa force et de son insouciance.

« Une légère pelisse, un air froid et sec, la neige tombant des branches secouées par la *douga* [1]. Le corps chaud, le visage frais, l'âme libre de soucis, de remords, de craintes et de désirs ! Comme c'était bon ! Et maintenant ? Dieu ! Comme

[1] Arc de bois qui rejoint les deux brancards au-dessus de l'encolure du cheval.

tout, maintenant, est douloureux et pénible ! »

Sans nul doute, Véra Efrémovna était devenue une révolutionnaire et s'était fait mettre en prison pour son action révolutionnaire. Il fallait la voir, surtout parce qu'elle avait promis de dire comment on pourrait adoucir la situation de Maslova.

## L

Le lendemain matin, à son réveil, Nekhludov se remémora d'un seul coup tout ce qui lui était arrivé la veille, et il fut pris d'épouvante.

Malgré cette frayeur, il décida de poursuivre plus que jamais l'œuvre commencée.

C'est avec ce sentiment conscient de son devoir qu'il sortit de chez lui pour se rendre chez Maslennikov. Il voulait lui demander l'autorisation de s'entretenir, dans la prison, non seulement avec Maslova, mais avec la vieille Menschova et avec son fils, dont Maslova lui avait parlé. En même temps, il voulait demander l'autorisation de voir Bogodoukhovskaïa, qui pouvait être utile à Maslova.

Nekhludov connaissait depuis longtemps Maslennikov. Cela datait du régiment, où Maslennikov était trésorier-payeur. C'était alors un officier consciencieux et

bonhomme, ne voyant et ne voulant pas voir autre chose que son régiment et la famille impériale. Il était passé dans l'administration civile à l'instigation de sa femme, personne très riche et très adroite.

Celle-ci se moquait de son mari, le cajolait et le traitait comme un petit animal apprivoisé. L'hiver dernier, Nekhludov était allé lui faire visite ; mais le couple lui avait paru si dénué d'intérêt que plus jamais il n'était retourné dans cette maison.

En voyant entrer Nekhludov, Maslennikov devint tout rayonnant. Le vice-gouverneur avait le même visage gras et rubicond, la même corpulence, la même mise soignée qu'autrefois dans l'armée. Au régiment, Maslennikov portait un uniforme militaire d'une propreté irréprochable, coupé suivant la dernière mode et lui moulant les épaules et la poitrine ; ici, il portait un uniforme civil du dernier genre, serrant son gros corps et faisant saillir sa large poitrine.

Malgré la différence d'âge — Maslennikov avait quarante ans environ — les deux anciens camarades se tutoyaient.

— A la bonne heure ! C'est gentil à toi d'être venu ! Je vais te mener chez ma

femme. J'ai justement dix minutes à moi avant la séance. Le patron est absent. C'est moi qui fais fonction de gouverneur ! dit-il sans pouvoir cacher sa satisfaction.

— Mais je suis venu te voir pour affaire.

— Et qu'y a-t-il ? fit Maslennikov subitement devenu plus réservé et prenant un ton plus sévère.

— Il y a, dans la prison, une personne à qui je m'intéresse beaucoup (au mot de « prison », le visage de Maslennikov devint plus sévère encore) ; je voudrais bien avoir l'autorisation de m'entretenir avec elle, non dans le parloir commun, mais au bureau, et non seulement aux jours réglementaires, mais plus souvent. Cela dépend de toi, m'a-t-on dit ?

— Il va sans dire, *mon cher*, que je suis prêt à tout faire pour toi ! répondit Maslennikov en touchant de ses mains les genoux de Nekhludov, comme s'il descendait à sa portée. C'est possible ; mais, vois-tu, je ne suis qu'un calife provisoire !

— Alors, peux-tu me donner un papier qui me permette de la voir à toute heure ?

— C'est une femme ?

— Oui.

— A quel titre est-elle là ?

— Condamnée pour empoisonnement. Mais elle l'a été injustement.

— Eh bien ! voilà la vraie justice ! *Ils n'en font point d'autres !* ajouta-t-il en français, sans trop savoir pourquoi.

— Je sais, reprit-il, que nous ne sommes pas d'accord sur ce sujet ; mais qu'y faire ? *C'est mon opinion bien arrêtée !* fit-il en exprimant l'opinion que, durant une année, il avait puisée dans les articles d'un journal réactionnaire. Je sais que, toi, tu es libéral !

— Je ne sais si je suis libéral, ou autre chose ! repartit Nekhludov en souriant. (Il s'étonnait toujours d'être rangé dans un parti quelconque et d'être appelé « libéral », simplement parce qu'il disait que, devant la justice, tous les hommes sont égaux, et qu'il ne faut ni faire souffrir, ni frapper les hommes en général, et particulièrement ceux qui ne sont pas encore condamnés.) Je ne sais si je suis libéral ou non, mais je sais que notre justice actuelle, avec tous ses défauts, vaut cependant mieux que celle de jadis.

— A quel avocat t'es-tu adressé ?

— A Fanarine.

— Ah ! Fanarine ! fit Maslennikov avec une grimace, en se souvenant que, l'année

précédente, ce Fanarine l'avait obligé à comparaître comme témoin dans un procès et que, pendant une demi-heure, il avait très poliment égayé l'assistance à ses dépens.

— Je ne t'aurais pas conseillé de t'adresser à lui : *C'est un homme taré !*

— J'ai encore quelque chose à te demander, reprit Nekhludov, sans prêter attention à cette remarque. J'ai connu autrefois une jeune fille, une institutrice... Aujourd'hui, la malheureuse est en prison, elle aussi ; elle m'a fait savoir qu'elle désirerait me parler. Peux-tu me donner également un laissez-passer pour la voir ?

Maslennikov inclina légèrement la tête sur le côté et réfléchit un instant.

— Est-ce une condamnée politique ?

— Oui, m'a-t-on dit.

— C'est que, vois-tu, le droit de visiter les détenus politiques n'est accordé qu'aux parents. Mais je vais te donner une autorisation générale. *Je sais que tu n'en abuseras pas... Et, ta protégée, est-elle jolie ?*

— *Hideuse.*

D'un air désapprobateur, Maslennikov secoua la tête, se retourna vers son bureau, prit une feuille à en-tête imprimé et se mit à écrire rapidement.

« J'autorise le porteur du présent, prince Dmitri Ivanovitch Nekhludov, à visiter dans le bureau de la prison la mestchanka Maslova, ainsi que l'infirmière Bogodoukhovskaïa. »

Et il signa d'un large paraphe.

— Tu verras le bel ordre qui règne dans la prison ! et ce n'est pas chose commode de l'y maintenir, en ce moment surtout où les forçats sont nombreux ! Mais je veille sévèrement à tout ; je m'y intéresse beaucoup. Tu verras comme tout est bien organisé, et comme tout le monde est content ! L'essentiel est de savoir traiter ces gens-là. Ainsi, dernièrement, il y a eu quelque anicroche : un cas d'insoumission. Tout autre, à ma place, eût considéré cela comme une révolte et fait nombre de malheureux. Avec moi, au contraire, tout s'est fort bien passé. Ce qu'il faut, c'est, d'une part, le souci de leur bien-être ; de l'autre, une main ferme ! dit-il en fermant son poing blanc, potelé, orné d'une turquoise montée en bague, et qui sortait d'une manchette en toile forte, très blanche, tenue par un bouton d'or. Le souci du bien-être et une poigne !

— Eh bien ! je ne sais pas, répondit Nekhludov, j'y suis allé deux fois, et j'en ai rapporté une impression fort pénible.

— Sais-tu quoi ? Tu devrais aller voir la comtesse Passek, reprit Maslennikov devenant plus expansif. Elle s'est vouée entièrement à cette œuvre. *Elle fait beaucoup de bien.* Grâce à elle — et, je puis l'avouer sans fausse modestie, grâce à moi — le régime de nos prisons a été complètement transformé. Rien n'y subsiste des horreurs de l'ancien régime ; et les prisonniers, à présent, se trouvent très bien. Tu verras cela... Mais, au sujet de Fanarine : je ne le connais pas personnellement ; nos situations sociales respectives nous éloignent ; n'empêche que ce soit réellement un homme taré. Et de plus, en plein tribunal, il se permet de dire des choses, de telles choses...

— Grand merci de ton obligeance, fit Nekhludov en prenant le papier.

Et, sans le laisser achever, il se leva pour sortir.

— Et chez ma femme ! Viens-tu ?

— Non. Excuse-moi près d'elle, je n'ai pas le temps aujourd'hui.

— Elle ne me pardonnerait pas de t'avoir laissé partir ! reprit Maslennikov en reconduisant son ancien camarade jusqu'aux marches de l'escalier ; il reconduisait ainsi les hommes qui n'étaient pas de première, mais de seconde importance,

et, parmi ceux-ci, il rangeait Nekhludov. Allons, un bon mouvement ! Pour une minute seulement.

Mais Nekhludov demeura inflexible. Et, tandis que le valet de chambre et le portier lui tendaient son pardessus et sa canne et lui ouvraient la porte, auprès de laquelle était posté un agent de police, Maslennikov lui cria, du haut de l'escalier :

— Eh bien, alors, viens jeudi, sans faute ! C'est le jour de ma femme ; je lui annoncerai ta visite !

## LI

En quittant Maslennikov, Nekhludov se fit conduire directement à la prison et se dirigea vers l'appartement du directeur, dont il connaissait l'emplacement.

Comme à sa première visite, il entendit, en s'approchant, les sons d'un mauvais piano. Au lieu de la *Rapsodie*, on jouait aujourd'hui une étude de Clémenti, avec le même excès de vigueur, la même précision et la même vélocité.

La servante à l'œil bandé, qui vint ouvrir à Nekhludov, lui dit que le capitaine était chez lui, et le fit entrer dans un petit salon meublé d'un divan, d'une table, de trois chaises, et d'une énorme lampe posée sur un dessous en laine tricotée et coiffée d'un abat-jour en carton rose, brûlé d'un côté. Un instant après, avec son air las et chagrin, le directeur entra.

— Je vous en prie. En quoi puis-je vous servir ? demanda-t-il en attachant le bouton du milieu de son uniforme.

— Je suis allé chez le vice-gouverneur et il m'a donné cette autorisation, répondit Nekhludov en tendant le papier. Je voudrais voir Maslova.

— Markova ? demanda le directeur qui avait mal entendu, à cause de la musique.

— Maslova.

— Mais oui ! mais oui !

Le directeur se leva et s'avança vers la porte qui laissait passer les roulades de Clémenti.

— Maroussia ! arrête-toi au moins une minute ! dit-il d'un ton signifiant clairement que cette musique était la croix de sa vie. On ne s'entend pas !

Le piano se tut, des chaises furent amenées d'un mouvement de mauvaise humeur et quelqu'un entre-bâilla la porte.

Soulagé sans nul doute par l'arrêt de la musique, le directeur tira de son étui une grosse cigarette et en offrit une à Nekhludov, qui la refusa.

— Alors, je voudrais voir Maslova.

— Eh bien ! c'est possible.

— Que viens-tu faire ici, toi ? demanda le directeur à une fillette de cinq ou six ans, qui s'était faufilée dans le salon et, sans quitter des yeux Nekhludov, se dirigeait vers son père. Prends

garde ! tu vas tomber ! reprit-il avec un sourire, en voyant que la petite, sans regarder devant elle, s'empêtrait dans le tapis.

— Eh bien ! si c'est possible, je vais y aller, répéta Nekhludov.

— C'est que, malheureusement, il vaudrait mieux ne pas voir aujourd'hui Maslova !

— Et pourquoi ?

— Parce que c'est bien votre faute à vous ! répondit le directeur avec un léger sourire. Croyez-moi, prince, ne lui donnez plus d'argent directement ! Ou bien remettez-le-moi ; on le lui gardera de côté... Hier, sans doute, vous lui avez donné de l'argent, et elle s'est procuré de l'eau-de-vie — ce mal-là, vous ne le déracinerez jamais ! — et, aujourd'hui, elle s'est trouvée complètement ivre et elle a fait du tapage !

— Vraiment ?

— Mais oui ! J'ai même dû prendre des mesures sévères : on l'a transférée dans une autre salle. D'ailleurs, c'est d'ordinaire une détenue tranquille ; mais, je vous en prie, ne lui remettez plus d'argent de la main à la main ! Si vous connaissiez comme moi cette espèce !

Nekhludov se rappela la scène de la veille et toute son angoisse lui revint de nouveau.

— Et Bogodoukhovskaïa, de la section politique, pourrais-je la voir ? demanda-t-il après un silence.

— Celle-ci, oui.

Le directeur écarta doucement sa fillette, qui continuait à dévisager Nekhludov et accompagna celui-ci dans l'antichambre.

Nekhludov n'avait pas encore achevé de passer son pardessus, que lui avait remis la servante, que les roulades de Clémenti, sèchement rythmées, retentirent à nouveau.

— Elle était au Conservatoire ; mais il n'y a pas d'ordre ! Et elle a des dispositions, dit le directeur en descendant l'escalier. Elle voudrait jouer dans les concerts.

Le directeur, accompagné de Nekhludov, se dirigea vers la prison. A son approche, la petite porte s'ouvrit aussitôt et les gardiens, saluant militairement, les suivirent des yeux. Dans le corridor, quatre forçats, qui portaient des seaux, les croisèrent ; ils s'effacèrent en apercevant le directeur. L'un d'eux, particulièrement, baissa la tête, prit un air renfrogné et ses yeux étincelèrent.

— A coup sûr, on doit encourager le talent et on n'a aucun droit de l'entraver ; mais, voyez-vous, dans un petit appartement comme le nôtre, ce piano qui n'arrête pas, c'est souvent pénible ! reprit le directeur, sans prêter la moindre attention à ses prisonniers.

Et, traînant ses jambes lasses, il mena Nekhludov dans le grand parloir.

— Qui voulez-vous voir ? demanda-t-il.

— Bogodoukhovskaïa.

— Elle est dans la tour. Il vous faudra attendre un peu.

— Ne pourrais-je, en attendant, voir les prisonniers Menchov, mère et fils, accusés d'incendie ?

— Celui-là est dans la 21e cellule. Eh bien ! on peut le faire appeler.

— Ne puis-je voir Menchov dans sa cellule ?

— Mais, vous serez plus à l'aise au parloir.

— Non, cela m'intéressera !

— Oh ! il n'y a rien là de bien intéressant !

A ce moment, l'élégant sous-directeur entra dans la salle.

— Conduisez le prince dans la cellule de Menchov, la cellule 21, lui dit son chef. Puis, vous le ramènerez au bureau.

Pendant ce temps je vais faire appeler... Pardon, comment s'appelle-t-elle ?

— Véra Bogodoukhovskaïa, répondit Nekhludov.

Le sous-directeur était un jeune officier blond, aux moustaches en pointe, et qui répandait autour de lui un parfum d'eau de Cologne.

— Voudriez-vous avoir la bonté de me suivre ? dit-il à Nekhludov avec un aimable sourire. Notre établissement vous intéresse ?

— Oui, mais cet homme m'intéresse davantage si, comme on me l'a dit, il est innocent du crime qu'on lui reproche.

Le sous-directeur haussa les épaules.

— Cela se voit ! dit-il avec placidité, après s'être arrêté poliment pour laisser Nekhludov pénétrer le premier dans un vaste corridor d'une puanteur nauséabonde. Mais souvent aussi ils mentent... Passez, je vous prie !

Les portes des cellules étaient ouvertes et plusieurs détenus se tenaient dans le corridor. Répondant à peine au salut des gardiens et louchant du côté des prisonniers qui s'effaçaient contre le mur, se glissaient dans leurs cellules, ou bien, dans une raide attitude militaire, suivaient des yeux l'autorité, le sous-directeur franchit,

avec Nekhludov, un grand corridor, puis un autre, à gauche, barré par une porte de fer, celui-ci plus sombre et plus infect encore. Des deux côtés étaient des portes fermées à clé et percées de petits judas d'un demi-verchock de diamètre. Personne ne se trouvait dans ce second corridor, sauf un vieux gardien au visage triste et ratatiné.

— Menchov ? Dans quelle cellule ? demanda le sous-directeur.

— Huitième à gauche.

— Et toutes ces cellules sont occupées ? interrogea Nekhludov.

— Toutes à l'exception d'une !

## LII

— Puis-je regarder ? demanda Nekhludov.

— A votre aise ! répondit le sous-directeur avec son sourire aimable ; et il se mit à causer avec le gardien.

Nekhludov jeta un coup d'œil à travers le judas d'une des cellules. Il vit un jeune homme de haute taille, avec une petite barbiche noire, qui se promenait de long en large d'un pas rapide, vêtu seulement de son linge de corps. Entendant du bruit, il releva, puis tourna la tête vers la porte, fronça les sourcils et se remit à marcher.

Nekhludov s'arrêta devant une autre cellule. Son regard y rencontra, de l'autre côté, le regard inquiétant d'un grand œil noir collé contre le judas. Nekhludov se retira vivement. Par une troisième ouverture, il vit un petit homme dormant sur un lit, jambes pliées et tête recouverte. Dans la cellule suivante, un prisonnier au large visage pâle était assis, la tête

baissée, les coudes reposant sur les genoux. Au bruit des pas, cet homme redressa le buste et se tourna machinalement vers la porte ; dans tout son visage, dans ses grands yeux surtout, il y avait une expression d'ennui et de désespérance. Evidemment, il lui était indifférent de savoir qui le regardait : il n'avait rien à en attendre de bon.

L'angoisse saisit Nekhludov. Il cessa de regarder par les ouvertures et alla tout droit à la cellule 21, celle de Menchov.

Le gardien fit jouer la serrure et ouvrit la porte. Un jeune homme musculeux, avec un long cou, une petite barbiche et de bons yeux ronds, était debout, près de sa couchette, et se hâtait de revêtir sa capote, d'un air effrayé. Sans s'arrêter, ses bons yeux ronds, interrogateurs et inquiets, erraient de Nekhludov au sous-directeur, et inversement.

— Voici un monsieur qui veut te questionner sur ton affaire !

— J'en suis reconnaissant !

— Oui, on m'a parlé de votre cas, dit Nekhludov, s'avançant au fond de la chambre et se plaçant près de la fenêtre grillée. Je voudrais entendre de votre bouche le récit de ce qui a eu lieu.

Menchov, lui aussi, s'approcha de la fenêtre et entama sans tarder son récit. Il parlait d'abord avec timidité, avec des regards inquiets vers le sous-directeur ; mais, quand celui-ci fut sorti de la cellule pour aller dans le corridor donner des ordres, il s'enhardit peu à peu et perdit toute timidité.

Son langage et ses manières étaient d'un brave et simple moujik ; et Nekhludov éprouvait une singulière impression à le rencontrer en tenue de prisonnier, dans une noire cellule. Tout en l'écoutant, il considérait la couchette basse avec sa paillasse, la fenêtre lourdement grillagée de fer, les murs sales et humides, et le visage piteux, les formes amaigries de ce malheureux moujik, si dépaysé dans ses chaussures et son vêtement de prison. Et il devenait de plus en plus triste, se refusant à croire à la véracité de ce que lui racontait ce bon gars, tant l'horrifiait cette pensée qu'on avait pu, sans motif, arracher un homme à sa vie normale, l'accoutrer en prisonnier et l'enfermer en ce lieu sinistre. Mais, d'un autre côté, il éprouvait plus d'horreur encore à songer que ce récit véridique, fait avec cette franche figure, pût être une invention et un mensonge.

Le prisonnier racontait qu'immédiatement après son mariage, le cabaretier de son village lui avait ravi sa femme. Il avait partout réclamé justice ; mais partout le cabaretier avait soudoyé les autorités et s'était retiré indemne. Un jour, de force, Menchov avait ramené sa femme chez lui : mais elle s'était enfuie le lendemain. Alors, il était allé la réclamer au cabaretier et celui-ci lui avait répondu qu'elle n'était pas chez lui (Menchov l'y avait vue entrer) et lui avait intimé l'ordre de sortir, ce qu'il n'avait pas fait. Avec l'aide d'un ouvrier, son rival l'avait frappé jusqu'au sang. Le lendemain, un incendie s'était déclaré dans la grange du cabaretier. Menchov et sa mère avaient été accusés. Mais Menchov n'avait pas mis le feu : ce jour-là il était chez son compère.

— Et c'est vrai, que tu n'as pas mis le feu ?

— Je n'y ai même pas pensé, barine ! Pour sûr, c'est lui, le brigand, qui a mis le feu ! On a dit qu'il venait de faire assurer sa maison. Et voilà qu'on nous a accusés, ma mère et moi, de l'avoir menacé de l'incendie. Et c'est vrai que je l'ai injurié ce jour-là, en lui réclamant ma femme : mon cœur n'y tenait plus.

Mais, pour avoir mis le feu, non, je ne l'ai pas mis ! Je n'étais même pas là quand il a pris ! C'est lui qui a incendié pour toucher la prime et qui nous a accusés ensuite !

— Pas possible !

— Aussi vrai que je parle devant Dieu, barine ! Soyez mon père ! s'écria-t-il en voulant saluer jusqu'à terre, mais Nekhludov l'en empêcha. Ayez pitié de moi, je péris pour rien !

Soudain, ses lèvres tremblèrent, et il se mit à pleurer. Puis, il retroussa la manche de sa capote et essuya ses yeux avec celle de sa chemise sale.

— Vous avez fini ? demanda le sous-directeur.

— Oui... Allons ! ne vous découragez pas ; nous ferons tout le possible, dit Nekhludov, et il sortit.

Menchov se tenait vers l'entrée et le gardien, en refermant la porte, le repoussa à l'intérieur. Mais, tant que la porte ne fut pas complètement refermée, le pauvre diable s'obstina à regarder par l'entrebâillement.

## LIII

Quand Nekhludov repassa par le grand corridor, c'était l'heure du dîner et toutes les portes des salles étaient ouvertes. En voyant autour de lui cette foule d'hommes, tous vêtus de longues capotes jaune clair, de culottes courtes et larges, chaussés de *kotys*, et l'examinant avec curiosité, Nekhludov ressentit un étrange sentiment : à la fois de la compassion pour ces prisonniers, de l'étonnement et de l'horreur pour les hommes qui les tenaient ainsi claustrés, et de la honte pour lui-même qui assistait à tout cela avec un regard placide.

Dans l'un des corridors, il vit un homme pénétrer en courant dans une salle, d'où sortirent aussitôt des prisonniers, qui se rangèrent et saluèrent sur le passage de Nekhludov.

— Ordonnez, Votre Honneur — je ne sais comment vous appeler ? — qu'on décide une bonne fois de notre sort !

— Je ne suis pas une autorité ; je n'y puis rien.

— N'importe ! reprit une voix indignée. Parlez de nous à l'autorité. Nous n'avons rien fait, et voilà le deuxième mois que nous souffrons ici !

— Comment ? Pourquoi ? questionna Nekhludov.

— Mais oui ! On nous a enfermés en prison ! Voici le deuxième mois que nous sommes ici, et nous ne savons pas pourquoi.

— C'est exact, dit le sous-directeur, mais la chose est purement accidentelle. Tous ces gens ont été arrêtés pour défaut de passeports et devaient être expédiés dans leur gouvernement ; mais nous n'avons pu le faire, parce que, là-bas, la prison a brûlé. Tous ceux des autres gouvernements ont été renvoyés, mais nous sommes bien obligés de garder ceux-ci.

— Comment, ce n'est que pour cela ? dit Nekhludov en s'arrêtant à la porte.

En groupe, une quarantaine d'hommes, en tenue de prison, entourèrent Nekhludov et le sous-directeur. Comme plusieurs élevaient la voix en même temps, le sous-directeur les arrêta : « Qu'un seul parle ! » Un paysan d'une cinquantaine d'années, de haute taille et de très bonne allure,

sortit des rangs. Il expliqua qu'on les avait mis en prison parce qu'ils n'avaient pas de passeports. A vrai dire, ils en avaient, mais qui étaient périmés depuis une quinzaine de jours. Tous les ans, cela arrivait d'avoir des passeports périmés, et jamais on n'avait rien dit ; tandis que, cette fois, on les avait tous arrêtés, et, depuis bientôt deux mois, ils étaient retenus en prison comme des criminels.

— Nous sommes tous carriers, et de la même *artel*. Et nous sommes venus ensemble travailler par ici. Sommes-nous cause si la prison a brûlé dans notre gouvernement ? Pour l'amour de Dieu, faites quelque chose pour nous !

Nekhludov, en écoutant ce discours, était un peu distrait, son attention ayant été, malgré lui, attirée sur un énorme pou gris, qui avait déserté les cheveux du vénérable carrier pour lui courir sur la joue.

— Est-ce possible ? Vraiment, est-ce seulement pour cela ? demanda Nekhludov en s'adressant au sous-directeur.

— Mais oui, il aurait fallu les renvoyer chez eux, répondit le sous-directeur.

A peine ce dernier avait-il fini de parler qu'un petit homme, se détachant du groupe, prit la parole à son tour pour se

plaindre de la façon dont ils étaient tourmentés sans motif par les gardiens.

— On nous mène plus mal que des chiens ! commença-t-il.

— Allons ! allons ! il ne faut pas trop parler, non plus ! fit le sous-directeur. Autrement, tu sais...

— Qu'ai-je à savoir ? répliqua le petit homme d'un ton désespéré. Avons-nous mérité d'être ici ?

— Silence ! cria le sous-directeur.

Et le petit homme se tut.

« Est-ce possible ? » continuait à se demander Nekhludov en suivant le corridor, tandis que des centaines d'yeux l'épiaient sur son passage.

— Mais, vraiment, peut-on garder des innocents ? interrogea Nekhludov une fois hors du corridor.

— Que voulez-vous faire ? Et puis, vous savez, ces gens-là mentent beaucoup. A les croire, ils seraient tous innocents !

— Mais enfin, ceux-là le sont vraiment.

— Oui, ceux-là, je l'admets. Mais c'est une espèce complètement dépravée ; on n'en ferait rien sans sévérité. Il y a ici de ces coquins à qui il ne ferait pas bon mettre le doigt dans la bouche ! Ainsi, hier, on a été obligé d'en punir deux.

— Comment, de les punir ?

— En les fouettant de verges, par ordre supérieur.

— Je croyais les châtiments corporels interdits ?

— Pas pour les prisonniers privés de leurs droits. Ceux-là en sont passibles.

Nekhludov se rappela alors tout ce qu'il avait vu la veille, pendant qu'il attendait dans le vestibule et comprit qu'on avait procédé à ce moment à la punition. Et, plus vivement encore que jamais, il éprouva un mélange de curiosité, de tristesse, d'étonnement, de honte et de répugnance qui frisait la nausée.

Sans écouter le sous-directeur et sans regarder autour de lui, il sortit rapidement des corridors et se dirigea vers le bureau, où il trouva le directeur ; mais, occupé d'autre chose, celui-ci avait oublié de faire appeler Bogodoukhovskaïa. Il ne s'en souvint qu'en voyant entrer Nekhludov.

— Je vais immédiatement la faire appeler, lui dit-il. En attendant, prenez la peine de vous asseoir.

## LIV

Le bureau se composait de deux pièces. Dans la première, éclairée par deux fenêtres crasseuses et ornée d'un poêle dégradé par endroits, on remarquait, dans un coin, une règle noire servant à toiser les prisonniers ; dans un autre coin était suspendue — attribut ordinaire de tous les lieux de torture — une grande image du Christ. Dans cette première salle se trouvaient quelques gardiens. La seconde, plus vaste, contenait une vingtaine de personnes des deux sexes, assises par groupes distincts sur des bancs, au long du mur, et s'entretenant à voix basse. Une table était placée près d'une fenêtre.

Le directeur était assis devant cette table ; il offrit, auprès de lui, une chaise à Nekhludov et, une fois assis, celui-ci se mit à examiner les personnes qui étaient dans la pièce.

Tout d'abord, son attention fut attirée par la vue d'un jeune homme en veston,

d'extérieur agréable, qui parlait, en gesticulant avec animation, à une femme aux sourcils noirs, d'âge mûr.

Plus loin, un homme âgé, à lunettes bleues, immobile, tenait par la main une jeune femme en vêtements de prisonnière et, sans faire un mouvement, écoutait ce qu'elle lui disait. Un petit collégien en uniforme, à l'air craintif, debout près du vieillard, ne le quittait pas des yeux. Dans un coin, derrière eux, un couple d'amoureux. La jeune fille était une toute jeune blonde, jolie, à l'air énergique, les cheveux coupés court, et vêtue d'une robe à la dernière mode ; lui était un beau jeune homme aux traits fins, aux cheveux ondulés, en veste de caoutchouc. Tous deux chuchotaient gaiement en se pâmant d'amour. Plus près de la table était assise une femme aux cheveux gris, vêtue de noir : évidemment une mère. Elle dévorait des yeux un jeune phtisique, portant aussi une veste de caoutchouc ; elle essayait de lui parler, mais, étranglée par ses larmes, elle ne pouvait y réussir : elle commençait un mot et s'arrêtait net. Le jeune homme tenait en main un papier dont il ne savait que faire et le froissait d'un air mécontent. Près de la mère en larmes se tenait une forte et belle jeune

fille aux grands yeux saillants, en robe grise, avec une pèlerine, la regardant tendrement et lui caressant l'épaule. Tout était beau, dans cette jeune fille : et ses grandes mains blanches, et ses cheveux ondulés, coupés court, et son nez et ses lèvres fermes ; mais le principal attrait de son beau visage lui venait de ses grands yeux de brebis, bruns, bons et francs. Elle les arracha du visage de la mère au moment où entrait Nekhludov, et leurs regards se croisèrent. Mais elle se détourna aussitôt pour reprendre son œuvre de consolation. Non loin du couple amoureux était assis un homme brun, chevelu, au visage morne, qui parlait avec colère à un visiteur imberbe à tournure de *skopets*.

Nekhludov, assis près du directeur, considérait ces divers groupes avec curiosité.

Il en fut distrait par un petit gamin, aux cheveux coupés ras, qui s'approcha de lui et d'une voix menue lui demanda :

— Et vous, qui attendez-vous ?

Cette question stupéfia d'abord Nekhludov ; mais il fut touché par le visage réfléchi, les yeux vivants et mobiles de l'enfant ; et, avec le plus grand sérieux, il lui dit qu'il attendait une dame.

— Votre sœur ? demanda le petit.

— Non, ce n'est pas ma sœur. Mais toi, avec qui es-tu ici ?

— Moi ? avec maman. C'est « une politique », répondit l'enfant.

— Maria Pavlovna, appelez Kolia ! dit le directeur, considérant sans doute comme illégal l'entretien de Nekhludov avec le gamin.

Maria Pavlovna, la belle jeune fille aux yeux de brebis, se redressa de toute sa haute taille et, d'un pas ferme, large, presque masculin, elle s'approcha d'eux :

— Bien sûr, il vous demande qui vous êtes ? dit-elle à Nekhludov avec un léger sourire, en le regardant de ses yeux confiants et si simplement qu'on ne pouvait douter que ses rapports fussent avec tous naturels, affectueux et fraternels.

— Il lui faut tout savoir ! reprit-elle.

Et elle sourit à l'enfant d'un si doux et si tendre sourire que celui-ci lui sourit en réponse, tandis qu'involontairement Nekhludov faisait de même.

— Oui, il me demandait pour qui j'étais venu.

— Maria Pavlovna, vous n'avez pas le droit de parler à des étrangers ; vous le savez bien ! dit le directeur.

— Bon ! bon ! répondit-elle.

Et, prenant dans sa grande main blanche la mignonne main de Kolia, elle retourna près de la mère du jeune phtisique.

— Mais de qui est-il le fils ? demanda Nekhludov cette fois au directeur.

— D'une détenue politique. Et il est né dans la prison ! répondit le directeur avec une sorte de satisfaction, comme s'il eût signalé un phénomène particulier à son établissement.

— Vraiment ?

— Oui, et maintenant il va en Sibérie avec sa mère.

— Et cette jeune fille ?

— Pardonnez-moi, je ne saurais vous répondre sur tout cela. D'ailleurs, voici Bogodoukhovskaïa.

## LV

Véra Efrémovna, petite, maigre, jaune, les cheveux coupés court, entra dans la pièce, de son pas agile, écarquillant ses grands yeux sans malice.

— Eh bien! merci d'être venu! dit-elle en serrant la main de Nekhludov. Vous souvenez-vous encore de moi? Asseyons-nous!

— Je ne m'attendais pas à vous retrouver ici.

— Oh! moi, je m'y trouve bien, si bien que je ne pourrais souhaiter mieux! dit Véra Efrémovna.

Selon son habitude, elle fixait sur Nekhludov le regard de ses bons yeux ronds et, tout en parlant, ne cessait de tourner en tous sens son cou long, maigre et jaune, sortant du collet sale et fripé de sa blouse.

Nekhludov l'ayant questionnée sur les motifs de son incarcération, elle commença, avec une vive animation, un récit tout parsemé de mots étrangers, parlant de

propagande, d'organisation, de groupes, de sections, de sous-sections et autres divisions révolutionnaires, connues de tout le monde, croyait-elle, mais que Nekhludov entendait nommer pour la première fois.

En lui parlant ainsi, elle se croyait certaine du vif plaisir et du puissant intérêt qu'il aurait à connaître tous les mystères du « parti du peuple ». Et lui-même, en considérant son cou maigre, ses cheveux rares et mal peignés, se demandait pourquoi elle lui racontait, et pourquoi elle faisait toutes ces choses. Il la plaignait, mais autrement qu'il avait plaint le moujik Menchov, enfermé sans motif dans sa cellule empestée. Il ne la plaignait point du sort qu'elle avait cherché, mais de l'évidente confusion qui tourbillonnait dans sa tête. Elle se croyait une héroïne, prête à sacrifier sa vie pour le succès de son œuvre, et c'est à peine cependant si elle sut expliquer en quoi consistait cette œuvre.

L'affaire dont Véra Efrémovna voulait entretenir Nekhludov était la suivante : une de ses camarades, nommée Choustova, bien que ne faisant pas partie de leur « sous-groupe », suivant son expression, avait été, cinq mois auparavant, arrêtée avec elle et incarcérée dans la forteresse

de Pierre et Paul. On n'avait trouvé dans sa chambre que des papiers et des livres, mis en dépôt par ses camarades. Et Véra Efrémovna, s'attribuant en partie la responsabilité de cet emprisonnement, suppliait Nekhludov d'user de ses relations pour obtenir la mise en liberté de Choustova. L'autre affaire consistait à faire des démarches pour qu'on autorisât un détenu de la forteresse Pierre et Paul, Gourévitch, à recevoir la visite de ses parents et à avoir des livres techniques, qui lui étaient nécessaires pour ses travaux scientifiques.

Nekhludov promit de faire tout son possible à son arrivée à Pétersbourg.

Quant à sa propre histoire, elle raconta qu'après avoir terminé ses études de sage-femme, elle s'était affiliée au parti de « la liberté du peuple » et avait travaillé avec eux. Au début, tout avait marché à souhait. On avait rédigé des proclamations, fait de la propagande dans les fabriques ; mais, un beau jour, la police avait arrêté un membre du parti, saisi chez lui des papiers, et on s'était mis à emprisonner tout le monde.

— Je fus prise également, et maintenant on me déporte ! conclut-elle en achevant son histoire. Mais c'est fort

bien ! je me sens à merveille : une sérénité olympienne ! ajouta-t-elle avec un sourire navré.

Nekhludov lui ayant demandé qui était la belle jeune fille, elle répondit que c'était la fille d'un général. Depuis longtemps déjà affiliée au parti révolutionnaire, elle s'était déclarée coupable d'avoir tiré un coup de revolver sur un gendarme. Elle vivait dans l'appartement des conspirateurs, où se trouvait une presse à imprimer. Une nuit, on était venu pour perquisitionner ; les conspirateurs, résolus à se défendre, avaient éteint les lumières, de façon à faire disparaître les papiers compromettants. Mais la police était entrée de force et l'un des conspirateurs avait tiré et blessé à mort un gendarme. Aussitôt, on avait fait une enquête pour savoir qui avait tiré et la jeune fille avait dit que c'était elle, bien qu'elle n'eût jamais tenu en main un revolver, ni tué une araignée. On avait dû s'en tenir à sa déclaration, et maintenant on l'envoyait aux travaux forcés.

— Une personne très bien, *une altruiste!* dit Véra Efrémovna d'un ton approbateur.

La troisième affaire dont celle-ci voulait parler concernait Maslova. Comme toute

la prison, elle savait l'histoire de Maslova et connaissait déjà l'intérêt que lui portait Nekhludov. Elle voulait donc conseiller à ce dernier d'obtenir que sa protégée fût transférée dans la section politique ; ou tout au moins, les malades étant très nombreux en ce moment, qu'elle fût placée comme garde-malade à l'infirmerie, où l'on avait besoin d'aides supplémentaires.

Nekhludov la remercia de ce bon conseil et lui dit qu'il s'efforcerait d'en profiter.

## LVI

Le directeur rompit l'entretien en disant aux visiteurs que l'heure accordée pour les visites était écoulée. Nekhludov prit congé de Véra Efrémovna et s'apprêta à sortir ; mais il s'arrêta à la porte, curieux de voir ce qui allait se passer.

— Messieurs, il est temps, il est temps ! disait le directeur, se levant et se rasseyant tour à tour.

Son avertissement n'avait eu d'autre effet que de rendre les entretiens plus animés, sans que personne fît mine de vouloir s'en aller. Certains s'étaient levés et causaient debout ; d'autres continuaient à s'entretenir assis ; d'autres enfin faisaient leurs adieux en pleurant. La mère du jeune homme phtisique était particulièrement touchante. Ce dernier continuait à tourner entre ses doigts la feuille de papier ; et, dans l'énergique effort qu'il faisait pour ne pas céder à la contagion du désespoir de sa mère, son visage prenait

une expression de plus en plus méchante. Et la mère, la tête appuyée sur l'épaule de son fils, fondait en larmes, avec un sifflement du nez.

La belle jeune fille aux yeux de brebis — Nekhludov l'observait involontairement — debout, devant la mère éplorée, ne cessait de lui prodiguer ses consolations. Dressé, le vieillard aux lunettes bleues gardait dans ses deux mains la main de sa fille, en hochant la tête à ce qu'elle lui disait. Les deux amoureux s'étaient levés et, se tenant par la main, restaient immobiles en face l'un de l'autre, sans se parler, les yeux dans les yeux.

— Il n'y a que ceux-là qui sont heureux ! dit à Nekhludov, en les lui désignant, un jeune homme en veston, qui s'était arrêté, lui aussi, et assistait à cette scène.

Sentant les regards de Nekhludov et du jeune homme posés sur eux, les amoureux allongèrent leurs bras unis, renversèrent leur buste et, en riant, se mirent à tournoyer.

— Ils se marient ce soir, ici, dans la prison, et elle le suit en Sibérie ! reprit le jeune homme en veston.

— Et lui, qui est-il ?

— Condamné aux travaux forcés. Ils sont gais, eux, du moins : mais ceci est trop affreux à entendre ! poursuivit le jeune homme en écoutant les sanglots de la mère du phtisique.

— Allons, messieurs, je vous en prie, ne m'obligez pas à sévir ! s'écria le directeur, répétant ses phrases à plusieurs reprises. Je vous en prie ! poursuivit-il d'un ton faible et indécis. C'est impossible ! Je vous le dis pour la dernière fois ! répéta-t-il d'un ton mélancolique, en éteignant et rallumant tour à tour sa cigarette de maryland.

On sentait que, pour si ingénieux, si invétérés, si routiniers que fussent en lui les arguments spécieux qui donnent licence à un homme de faire souffrir d'autres hommes, sans s'estimer responsable de cette souffrance, le directeur avait conscience, quand même, d'être un des fauteurs de la désespérance qui planait sur toute cette salle. Et il se sentait, lui aussi, opprimé d'un poids douloureux.

Enfin commença la séparation entre prisonniers et visiteurs : les uns se dirigèrent vers la porte de derrière, les autres vers la porte de sortie. D'abord s'éloignèrent les hommes aux vestes de caoutchouc : le phtisique et le brun chevelu ;

puis Maria Pavlovna, avec le petit garçon né en prison.

Puis ce fut le tour des visiteurs : le vieillard aux lunettes bleues s'en alla, de sa démarche lourde, et Nekhludov le suivit.

— Oui, ce sont là des procédés bien extraordinaires ! lui dit dans l'escalier le jeune homme en veston, évidemment causeur. Heureusement que le capitaine est un brave homme et ne prend pas à la lettre le règlement des prisons ! On cause, au moins ; on soulage un peu son cœur !

Quand Nekhludov, continuant à causer avec Medyntsev — c'était le nom du jeune homme loquace — fut descendu dans le vestibule, le directeur, l'air fatigué, s'approcha de lui :

— Ainsi, si vous voulez voir Maslova, veuillez venir demain, dit-il avec l'intention évidente de se montrer aimable à son égard.

— Fort bien ! répondit celui-ci en se hâtant de sortir.

Effroyables lui paraissaient les souffrances injustifiées de Menchov, et non seulement ses souffrances physiques, mais ce doute, cette méfiance envers Dieu et le bien, fatalement éprouvés par le détenu en constatant la cruauté d'hommes acharnés

à le tourmenter sans motif ; effroyables, la contrainte et la torture infligées à ces centaines d'innocents, gardés simplement en prison parce que leurs papiers étaient insuffisamment libellés ; effroyable, la folie de ces gardiens, uniquement occupés à faire souffrir leurs frères, et s'imaginant faire œuvre utile et bonne ; mais plus effroyable encore apparaissait à Nekhludov le rôle de ce directeur affaibli, usé, bon pourtant, obligé de séparer une mère de son fils, un père de sa fille, des êtres comme lui-même et comme ses enfants.

« Pourquoi tout cela ? » se demandait Nekhludov, en éprouvant au plus haut degré ce mal de cœur moral, devenant physique, chaque fois qu'il venait dans la prison. Et, à sa question, il ne trouvait pas de réponse.

## LVII

Le lendemain, Nekhludov se rendit chez l'avocat, lui exposa la situation de Menchov et le pria de vouloir bien prendre l'affaire en main. L'avocat lui répondit qu'il examinerait le dossier et que, si les dires de Menchov étaient exacts, ce qui était fort probable, il se chargerait gratuitement de la défense.

Nekhludov lui parla ensuite des cent trente malheureux détenus par suite d'un malentendu. Il voulait savoir de qui la chose dépendait, et qui en était responsable. L'avocat, visiblement désireux de faire une réponse précise, se tut un instant.

— Qui est responsable ? Personne ! dit-il nettement. Adressez-vous au procureur : il mettra tout sur le compte du gouverneur. Interrogez le gouverneur : il se déchargera de la responsabilité sur le procureur. En somme, ce ne sera la faute de personne !

— J'irai aujourd'hui même chez Maslennikov pour le mettre au courant.

— Bah ! ce sera temps perdu ! fit remarquer l'avocat en souriant. C'est — il n'est ni votre parent, ni votre ami, n'est-ce pas ? — c'est — passez-moi le mot — un tel crétin, et, au surplus, une si rusée canaille...

Nekhludov se souvint des termes dont s'était servi Maslennikov pour apprécier l'avocat. Il ne répondit rien, prit congé, et se fit conduire chez Maslennikov.

Il avait deux choses à lui demander : d'abord le transfert de Maslova à l'infirmerie ; ensuite, d'intervenir en faveur des cent trente-trois prétendus vagabonds détenus à tort. Malgré sa répugnance à solliciter un homme qu'il n'estimait point, c'était pour lui l'unique moyen d'atteindre son but et il lui fallait passer par là.

En approchant de la maison de Maslennikov, il vit, devant le perron, une rangée d'équipages : coupés, calèches, carrosses ; il se rappela que c'était le jour de la femme de Maslennikov et que ce dernier lui avait fait promettre sa visite pour ce jour-là. Un magnifique valet de pied en pèlerine, cocarde au chapeau, aidait à descendre d'un carrosse arrêté devant le perron une dame dont la traîne relevée laissait voir, moulés dans un bas noir, une fine cheville et des pieds chaussés de

souliers découverts. Et, parmi les voitures qui stationnaient, Nekhludov reconnut le landau des Kortchaguine. En l'apercevant, le cocher grisonnant et rubicond ôta son chapeau et lui sourit, avec un mélange de déférence et d'amabilité, comme un barine particulièrement connu de lui.

Nekhludov avait à peine achevé de s'informer auprès du portier si Mikhaïl Ivanovitch (Maslennikov) était chez lui, que celui-ci, en personne, apparut au haut de l'escalier. Il reconduisait un hôte, à coup sûr personnage d'extrême importance, à en juger par l'honneur qu'il lui faisait de l'escorter jusqu'au bas des marches.

En descendant l'escalier, ce très haut personnage militaire parlait en français d'une loterie organisée dans la ville au profit des asiles et exprimait l'opinion que c'était là une excellente occupation pour les dames : « Elles s'amusent, et l'argent abonde ! »

— *Qu'elles s'amusent et que le bon Dieu les bénisse !*

— Ah ! Nekhludov ! bonjour ! dit-il en l'apercevant. Pourquoi ne vous voit-on plus ? *Allez présenter vos devoirs à Madame!* Et les Kortchaguine sont ici ! *Et Nadine Buckshevden. Toutes les jolies femmes de la*

*ville !* ajouta-t-il en tendant, légèrement soulevées, ses larges épaules militaires à son valet, chamarré de galons d'or, qui lui mit son manteau. *Au revoir, mon cher !*

Il serra une dernière fois la main de Maslennikov.

— Montons vite au salon ! Comme je suis ravi de te voir ! dit celui-ci à Nekhludov, d'un air tout surexcité. Puis l'ayant saisi par le bras et courant, malgré sa corpulence, il l'entraîna vivement dans l'escalier. Sa joyeuse surexcitation avait pour cause la bienveillance que lui avait témoignée le haut personnage. Car toute bienveillance venue de haut rendait Maslennikov aussi joyeux qu'un petit chien affectueux caressé, ou gratté derrière les oreilles par son maître. Il se tortille, rabat ses oreilles, ou décrit des cercles fous. C'est ce que Maslennikov était prêt à faire. Il ne remarquait pas l'expression sérieuse du visage de Nekhludov, ne l'écoutait pas et, irrésistiblement, l'entraînait vers le salon, si bien que Nekhludov ne pouvait se dispenser de le suivre.

— Les affaires après ! Je ferai tout ce que tu voudras ! dit Maslennikov en traversant le grand salon avec Nekhludov.

— Annoncez à la *générale* que c'est le prince Nekhludov ! dit-il, tout en

marchant, à un valet qui les devança et courut annoncer.

— *Vous n'avez qu'à ordonner !* Mais vois d'abord ma femme ! J'ai déjà eu maille à partir avec elle l'autre jour pour ne pas t'avoir conduit chez elle.

Quand ils entrèrent dans le salon, prévenue déjà par le valet de chambre, Anna Ignatievna, la femme du vice-gouverneur, la « générale », comme elle s'intitulait, fit à Nekhludov un petit signe d'yeux des plus aimables par-dessus le cercle de chapeaux et de têtes qui entouraient son divan. Autour de la table à thé, à l'autre extrémité du salon, des dames assises causaient avec des militaires et des civils debout, et l'on entendait un bourdonnement ininterrompu de voix mâles et de voix féminines.

— *Enfin !* Vous ne voulez donc plus nous connaître ? En quoi vous avons-nous fâché ?

C'est par ces mots, laissant supposer entre elle et Nekhludov une intimité qui n'avait jamais existé, qu'Anna Ignatievna accueillit l'arrivant.

— Vous vous connaissez, n'est-ce pas ? Madame Biélavskaïa, Mikhaïl Ivanovitch Tchernov... Allons ! asseyez-vous là, plus près !

— Missy, *venez donc à notre table ! On vous apportera votre thé !...* Et vous... dit-elle à un officier qui parlait à Missy et dont évidemment elle avait oublié le nom, venez aussi... Prince, un peu de thé ?

— Jamais, jamais vous ne me le ferez croire ! Elle ne l'aimait pas, voilà tout ! dit une voix de femme.

— Mais elle aimait les gâteaux !

— Toujours de sottes plaisanteries ! dit en riant une autre dame en grand chapeau et toute étincelante de soie, d'or et de pierreries.

— *C'est excellent*, ces gaufrettes, et si léger ! dit une autre voix. Donnez-m'en donc encore une.

— Et vous partez bientôt ?

— C'est aujourd'hui le dernier jour. C'est pour cela que nous sommes venues.

— Un si beau printemps ! Il doit faire bon à la campagne.

En chapeau et en robe à rayures sombres, qui dessinait merveilleusement sa taille fine, Missy semblait être née avec sa robe. Elle était très belle. Elle rougit en apercevant Nekhludov.

— Je vous croyais parti ! dit-elle.

— Presque parti, répondit Nekhludov. Ce sont les affaires qui me retiennent encore. Et, même, je suis venu ici pour affaires.

— Je vous en prie ! venez voir maman avant de partir. Elle a absolument besoin de vous voir !

Elle sentit qu'elle mentait et qu'il le sentait aussi ; et elle devint plus rouge encore.

— Je crains de ne pas avoir le temps, répondit Nekhludov d'un ton morne et sans paraître remarquer la rougeur de la jeune fille.

Missy fronça les sourcils, haussa légèrement les épaules et se retourna vers l'élégant officier qui prit de ses mains sa tasse vide et, butant de son sabre contre les fauteuils, la porta courageusement à l'autre table.

— Vous aussi, vous devez souscrire pour notre refuge !

— Mais, je ne m'y refuse pas ! Seulement, je veux me réserver pour la loterie. Là, je me montrerai dans toute ma générosité !

— Eh bien ! nous verrons ! repartit une voix rieuse.

Le « jour » d'Anna Ignatievna était des plus brillants et la dame s'en montrait ravie.

— Mika m'a dit que vous vous intéressiez à nos prisons, dit-elle à Nekhludov. Comme je comprends cela ! Mika (c'était Maslennikov, son gros mari) peut

avoir ses défauts, mais vous savez comme il est bon. Tous ces malheureux prisonniers sont ses enfants. Il ne les considère pas autrement. *Il est d'une bonté !...*

Elle s'arrêta, ne pouvant trouver un mot assez expressif pour qualifier la « bonté » de son mari, sur l'ordre duquel on fouettait les gens. Et soudain, en souriant, elle se tourna vers une vieille dame au visage ratatiné, tout en rubans mauves, qui venait de faire son entrée.

Nekhludov étant resté assis quelques instants et ayant échangé quelques paroles insignifiantes, juste assez pour ne pas se montrer incorrect, se leva et rejoignit Maslennikov.

— Alors, peux-tu m'entendre un instant ?

— Ah oui ! Eh bien, qu'y a-t-il ? Viens par ici !

Ils entrèrent dans un petit cabinet japonais et s'assirent près de la fenêtre.

## LVIII

— Et, maintenant, *je suis à vous*. Veux-tu fumer ? Mais un instant : il ne faut pas faire de désordre ici !

Et il apporta un cendrier.

— Et alors ?

— Je suis venu te parler de deux affaires.

— Ah ! vraiment ?

Le visage de Maslennikov se rembrunit. Il n'y resta plus aucune trace de cette animation joyeuse du petit chien caressé par son maître derrière l'oreille.

Parmi les bruits de voix qui arrivaient du salon, celle d'une femme disait : « *Jamais, jamais je ne croirai !* » Plus loin, une voix d'homme racontait une histoire où revenaient sans cesse les noms de la *comtesse Voronzoff* et de *Victor Apraksine*. D'un troisième côté, on entendait des éclats de rire. Et, tout en écoutant Nekhludov, Maslennikov prêtait l'oreille à ce qui se passait dans le salon.

— Je viens te parler encore pour cette femme, fit Nekhludov.

— Ah oui ! celle qu'on a condamnée injustement ! Je sais, je sais.

— Je voudrais te prier de la faire transférer au service de l'infirmerie. C'est possible, m'a-t-on dit ?

Maslennikov serra les lèvres et réfléchit un instant.

— J'ignore si c'est possible, répondit-il. D'ailleurs, je vais m'informer et, demain, je te télégraphierai.

— On m'a dit que les malades étaient nombreux et qu'on avait besoin de gardes supplémentaires.

— Mais oui, mais oui ! En tout cas, je te ferai savoir cela.

— S'il te plaît ! dit Nekhludov.

Au salon retentit un rire général, voire même naturel.

— C'est encore ce Victor ! dit Maslennikov en souriant. Une fois en train, il est fort spirituel !

— Et puis, reprit Nekhludov, il y a en ce moment, à la prison du gouvernement, cent trente ouvriers qu'on maintient sous les verrous tout simplement parce que leurs passeports étaient périmés. Cela dure depuis plus d'un mois.

Et il exposa l'affaire en détail.

— Comment as-tu donc appris cela ? demanda Maslennikov, dont le visage, brusquement, avait pris une expression inquiète et mécontente.

— En allant voir un accusé, ces malheureux m'ont arrêté dans le corridor et m'ont prié...

— Et quel accusé allais-tu voir ?

— Un paysan à qui l'on impute à tort le crime d'incendie ; je me suis occupé de lui trouver un défenseur. Mais il ne s'agit pas de cela. Vraiment est-il possible que ces hommes, uniquement fautifs d'avoir laissé périmer leurs passeports, soient emprisonnés et que...

— Cela regarde le procureur, interrompit Maslennikov avec dépit. Eh bien, voilà ! Tu vois, cette justice rapide et équitable ! Cependant, le devoir du procureur est de visiter les prisons et de s'enquérir de la légalité des détentions. Mais il ne fait rien, sinon de jouer au whist !

— Si bien que tu ne peux rien faire ? demanda Nekhludov d'un ton navré, en se souvenant des propos de l'avocat affirmant que gouverneur et procureur se rejetteraient mutuellement les responsabilités.

— Si, je le ferai ! Je vais me renseigner sans tarder !

— Tant pis pour elle ! *C'est un souffre-douleur !* s'écria dans le salon une voix de femme, assurément très indifférente à ce qu'elle disait.

— Tant mieux, je prendrai aussi celle-ci ! fit plus loin la voix enjouée d'un homme.

— Non, non, pour rien au monde ! reprit une voix de femme, avec le même rire.

— C'est entendu, je ferai le nécessaire, reprit Maslennikov en éteignant sa cigarette entre les gros doigts de sa main blanche ornée d'une bague à chaton de turquoise. Et maintenant, retournons auprès de ces dames !

— Une minute encore ! dit Nekhludov en s'arrêtant sur la porte. On a infligé une punition corporelle à deux prisonniers. Est-ce vrai ?

Maslennikov devint pourpre.

— Ah ! tu me parles de cela ! Décidément, mon cher, il ne faut plus qu'on t'y laisse entrer. Tu te mêles de tout ! Allons, viens, Annette nous appelle, dit-il en le prenant par le bras pour l'entraîner dans le salon.

L'animation qu'il avait après la visite du haut personnage l'envahissait bien de nouveau, non plus de joie, cette fois, mais d'inquiétude.

Mais Nekhludov dégagea son bras ; sans parler à personne, sans saluer, il traversa le salon, la grande salle, passa devant les laquais empressés autour de lui, franchit le vestibule et gagna la rue.

— Qu'est-ce qu'il a ? Que lui as-tu fait ? demanda *Annette* à son mari.

— C'est *à la française !* dit quelqu'un.

— Comment, *à la française ? à la Zoulou !*

— Bah ! il a toujours été comme ça !

Quelqu'un se leva pour sortir, quelqu'un entra, et les papotages reprirent leur cours. Toute l'assistance profita de cet épisode pour remonter le diapason de la conversation.

Le lendemain, Nekhludov reçut de Maslennikov une lettre, d'une belle écriture ferme, sur papier épais, glacé et armorié. Celui-ci informait Nekhludov qu'il avait écrit au médecin en chef pour le transfert de Maslova à l'infirmerie et que, vraisemblablement, la chose aurait lieu. C'était signé : « Ton vieux camarade bien affectueux », et la signature de Maslennikov était agrémentée d'un savant et énorme paraphe.

« Imbécile ! » ne put s'empêcher de penser Nekhludov, en raison surtout de ce mot « camarade », marquant une sorte

de condescendance. Autrement dit, bien qu'il remplît la plus honteuse et la plus basse des fonctions, il se considérait comme un homme fort important ; et il croyait, sinon flatter Nekhludov, du moins lui montrer que, quand même, il ne tirait pas trop vanité de sa grandeur, puisqu'il le qualifiait de « camarade ».

## LIX

Un préjugé des plus enracinés et des plus répandus réside dans la croyance que tout homme possède en propre certaines qualités définies, qu'il est bon ou méchant, intelligent ou sot, énergique ou apathique, et ainsi de suite. Les hommes ne sont pas si entiers. Nous pouvons dire d'un homme qu'il est plus souvent bon que méchant, plus souvent intelligent que sot, plus souvent énergique qu'apathique, ou vice versa : mais il n'est pas vrai de dire d'un homme qu'il est bon ou intelligent, d'un autre qu'il est méchant ou sot. Et cependant, nous établissons cette division, qui est erronée. Les hommes sont semblables aux rivières, toutes faites de la même eau, mais dont chacune est tantôt resserrée, tantôt rapide, tantôt large, tantôt lente, tantôt froide, tantôt pure, tantôt trouble, tantôt chaude. De même les hommes. Tous portent en eux les germes des facultés humaines : ils en

manifestent tantôt l'une, tantôt une autre et souvent paraissent différents d'eux-mêmes, en restant cependant soi-même. Mais, chez certains hommes, ces changements sont particulièrement rares, et c'est parmi ces derniers que se rangeait Nekhludov.

Par suite de causes diverses, tant physiques que morales, de brusques et complets changements s'opéraient en lui. Et l'un de ces changements venait d'avoir lieu.

Le sentiment de joyeux enthousiasme et celui de sa rénovation, éprouvés à la suite de la séance de la Cour d'assises et de son premier entretien avec Katucha, avaient complètement disparu pour faire place, après sa dernière entrevue avec elle, à une sorte de terreur, presque de répulsion contre la jeune femme. Il avait cependant résolu de ne pas l'abandonner et il continuait à se dire qu'il ne modifierait pas sa décision de l'épouser, si elle le désirait, bien que cela lui parût pénible et douloureux.

Le lendemain de sa visite à Maslennikov, il retourna à la prison pour la revoir.

Le directeur lui accorda l'autorisation de la voir, non plus au bureau, ni dans la salle des avocats, mais dans le parloir

des femmes. Malgré toute sa bonté, le directeur avait, à l'égard de Nekhludov, une attitude plus réservée qu'auparavant. Evidemment la visite de Nekhludov à Maslennikov avait provoqué l'ordre de se montrer plus prudent avec ce visiteur.

— Oui, vous pouvez la voir, dit le directeur. Quant à l'argent, je vous prie !... Je vous l'ai dit, n'est-ce pas ? Pour son transfert à l'infirmerie, comme l'a écrit Son Excellence, cela peut se faire et le médecin y consent. Mais c'est elle qui ne veut pas ! Elle dit qu'elle n'a pas besoin « d'aller vider les pots de chambre des galeux ! » Ah ! prince, on voit bien que vous ne connaissez pas cette engeance.

Nekhludov ne répondit rien et demanda à voir Katucha. Le directeur envoya un surveillant, et Nekhludov le suivit. Maslova, seule, était déjà dans le parloir des femmes et sortit de derrière la grille, à l'entrée de Nekhludov. Douce et timide, elle s'avança vers lui et, regardant dans le vide, elle lui dit à voix basse :

— Pardonnez-moi ! Dmitri Ivanovitch ! Je vous ai mal parlé avant-hier !

— Ce n'est pas à moi de vous pardonner... commença Nekhludov.

— N'importe ! mais tout de même il faut que vous me laissiez... reprit-elle.

Et, dans ses yeux, louchant plus qu'à l'ordinaire, Nekhludov lut de nouveau une expression hostile.

— Et pourquoi dois-je vous laisser ?

— Mais, parce que...

— Pourquoi, parce que ?

Elle eut de nouveau ce regard qui parut méchant à Nekhludov.

— Eh bien, voici ! dit-elle, laissez-moi ! C'est certain, ce que je vous dis ! C'est plus fort que moi ! Ne vous occupez plus du tout de moi ! répéta-t-elle, les lèvres tremblantes. Et elle se tut. J'aimerais mieux me pendre ! C'est vrai, ce que je vous dis !

Dans ce refus, Nekhludov sentait, avec une part de haine pour lui, l'inoubliable offense ; mais il sentait qu'il y entrait aussi quelque chose de noble et de beau. Et la façon assurée et paisible dont elle lui renouvelait sa défense de s'occuper d'elle eut pour effet de détruire immédiatement tous ses doutes, de le replacer dans la disposition grave et attendrie où il s'était trouvé envers elle auparavant.

— Katucha ! je maintiens ce que je t'ai dit ! fit-il avec un sérieux extraordinaire. Je te prie de consentir que je t'épouse. Et, si tu t'y refuses, aussi longtemps que tu t'y refuseras, je resterai

près de toi, je te suivrai ; avec toi, j'irai où l'on te conduira.

— C'est votre affaire ! Je ne dirai pas un mot de plus ! répondit-elle.

Et ses lèvres tremblèrent à nouveau.

Lui aussi se taisait, ne se sentant pas la force de parler. Il s'enhardit enfin :

— Je vais maintenant aller à la campagne, lui dit-il ; ensuite, j'irai à Pétersbourg, où je m'occuperai de votre... de notre pourvoi ; et, si Dieu le veut, je ferai casser votre condamnation !

— Qu'on la casse ou non, tout m'est égal. Si je n'ai pas mérité pour cela, j'ai mérité pour autre chose...

Elle s'arrêta, et Nekhludov crut voir qu'elle faisait effort pour retenir ses larmes.

— Eh bien ! dit-elle tout à coup, comme pour cacher son émotion, avez-vous vu Menchov ? N'est-ce pas que ces gens-là sont innocents ?

— Oui, je le crois.

— Si vous saviez quelle excellente vieille femme !

Il lui raconta en détail tout ce qu'il avait appris de la bouche de Menchov. Puis, revenant à elle, il lui demanda si elle n'avait besoin de rien. Elle répondit que non.

Et un silence se fit.

— Quant à l'infirmerie, reprit-elle brusquement, en le regardant de ses yeux qui louchaient, eh bien ! si vous le désirez, j'irai. Et pour l'eau-de-vie aussi, eh bien ! je n'en boirai plus...

Sans rien dire, Nekhludov la regarda dans les yeux et vit qu'ils souriaient.

— C'est très bien !

Ce fut tout ce qu'il put dire, et il prit congé d'elle.

« Oui, oui, elle est devenue tout autre ! » songeait-il.

Après les doutes des journées précédentes, il éprouvait maintenant un sentiment tout nouveau, un sentiment de foi dans la toute-puissance de l'amour.

## LX

En rentrant dans la grande cellule puante, au retour de cette visite, Maslova ôta sa capote et s'assit sur son lit, les mains posées sur ses genoux.

Dans la salle se trouvaient seulement la phtisique, la mère qui allaitait son enfant, la vieille Menschova et la garde-barrière avec les deux enfants. Reconnue aliénée la veille, la fille du sacristain avait été transportée à l'hospice. Les autres femmes étaient au lavoir.

La vieille dormait, étendue sur son lit ; les enfants jouaient dans le corridor, devant la porte ouverte. La mère allaitant son enfant et la garde-barrière, celle-ci sans cesser de tricoter le bas qu'elle tenait à la main, s'avancèrent vers Maslova :

— Eh bien ! tu l'as vu ? demandèrent-elles.

Maslova, sans répondre, s'assit sur son lit, les jambes pendantes.

— Allons ! il ne faut pas t'affliger ! dit

la garde-barrière. L'essentiel est de ne pas se décourager. Hé ! Katucha ! fit-elle en tricotant plus vite de ses doigts agiles.

Maslova ne répondit pas davantage.

— Les autres sont allées au lavoir. On dit que les dons pour les prisonniers ont été nombreux aujourd'hui, fit remarquer l'autre femme.

— Finachka ! cria de la porte la garde-barrière ; où es-tu, petit coquin ?

Elle retira l'aiguille de son bas, l'enfonça dans la pelote et sortit dans le corridor.

Au même instant, on y entendit un grand bruit de pas et de voix de femmes et les habitantes de la chambrée apparurent sur le seuil, les pieds nus dans leurs chaussures, chacune portant un pain blanc sous le bras ; certaines en avaient deux.

Fédosia s'approcha aussitôt de Maslova.

— Eh bien ! quoi ? quelque chose de mauvais ? demanda-t-elle avec tendresse en levant sur son amie ses clairs yeux bleus. Et voici pour notre thé ! ajouta-t-elle en rangeant les pains sur la planchette.

— Et alors ? dit Korableva. Il a changé d'avis ? Il ne veut plus se marier ?

— Non, il n'a pas changé d'avis. C'est moi qui ne veux pas.

— En voilà, une sotte ! déclara Korableva, de sa voix de basse.

— Eh bien ! dit Fédosia, puisqu'ils ne peuvent pas vivre ensemble, à quoi bon se marier ?

— Mais toi-même ? ton mari ne va-t-il pas au bagne avec toi ? demanda la garde-barrière.

— Nous, nous étions déjà unis par la loi. Mais lui, à quoi bon se marier, s'il ne doit pas vivre avec elle ?

— En voilà une sotte ! A quoi bon ? Mais, s'il se marie, il la couvrira d'or.

— Il m'a dit : « Où l'on t'enverra, j'irai avec toi », dit Maslova. Mais qu'il vienne, qu'il ne vienne pas, ce n'est pas moi qui le lui demanderai !

— Il part à présent pour Saint-Pétersbourg, reprit-elle après un silence. Il va s'occuper de mes affaires. Là-bas, il est parent de tous les ministres. Mais tout de même, je n'ai pas besoin de lui !

— C'est évident ! approuva tout à coup Korableva, occupée à mettre de l'ordre dans son sac et pensant à coup sûr à tout autre chose. Et maintenant, hein ! un peu d'eau-de-vie ?

— Pas moi, répondit Maslova. Buvez-en, vous autres !

FIN

CET OUVRAGE, LE TROISIÈME DE LA COLLECTION DES GRANDS ROMANS ÉTRANGERS, ÉDITÉ PAR H. L. MERMOD, A LAUSANNE, COMPOSÉ EN CARACTÈRES BODONI CORPS 12 COMPACT, A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN DÉCEMBRE MIL NEUF CENT QUARANTE-TROIS, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE CENTRALE S.A., A LAUSANNE

Zs 550/3

Réservé

LES GRANDS
ROMANS
ÉTRANGERS

3

L. TOLSTOÏ

—

RÉSURRECTION

Zs
550

BIBLIOTHÈQUE
DE GENÈVE